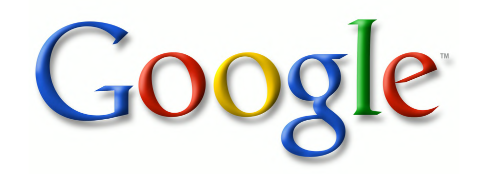
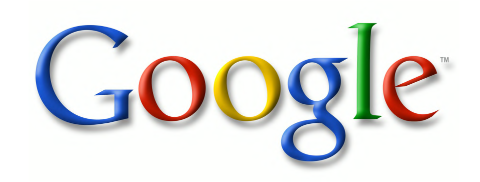







DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.



LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

TOME III

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

DE

TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES
CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES
SUPERSTITIONS

TOME III



PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25
1881

LÉGENDES CHRÉTIENNES

DE LA BASSE-BRETAGNE

—

TOME II

LÉGENDES CHRÉTIENNES

DE LA

BASSE-BRETAGNE

PAR

F. M. LUZEL

—

TOME II



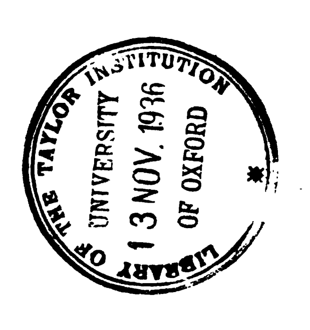
PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, EDITEURS

25, QUAI VOLTAIRE, 25

1881

—


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
13 NOV. 1936
OF OXFORD



CINQUIÈME PARTIE

LES ERMITES, LES MOINES, LES BRIGANDS, LES SAINTS ET LES PAPES.

I

L'ERMITE VOYAGEANT AVEC UN INCONNU.

IL y avait autrefois (il y a beau temps de cela) un vieil ermite qui s'était retiré, pour faire pénitence, dans le bois de Kerisec'h, à peu près, dit-on, à l'endroit où l'on voit aujourd'hui la chapelle de Saint-Antoine, non loin de Guingamp. Le saint homme vivait des aumônes des âmes charitables du pays, et passait presque tout le temps en prière.

Un jour, le fermier de Kerisec'h, en revenant

de conduire ses vaches au pâturage, trouva sur la route le corps d'un homme mort. C'était celui d'un marchand, qui avait été à une foire à Guingamp et que des voleurs avaient assassiné pour lui enlever son argent. L'ermite l'avait vu tuer, du seuil de son habitation; mais, comme il était en prière et qu'il avait fait vœu de ne jamais s'interrompre ni se laisser distraire, pour quelque motif que ce fût, quand il priait, il n'avait pu lui porter aucun secours. D'un autre côté, les ermites ne peuvent dénoncer personne, de même que les prêtres ne peuvent révéler le secret de la confession (1).

Le fermier s'arrêta près du cadavre pour l'examiner et voir s'il l'avait connu, quand il était en vie. Mais, en ce moment, arrivèrent des archers de Guingamp qui, le prenant pour l'assassin du marchand, l'arrêtèrent et le conduisirent en prison, malgré ses protestations.

Le vieil ermite vit encore tout cela du seuil de sa hutte, et il regretta d'être obligé de garder le silence; mais il fut tellement indigné qu'il s'écria:

— Eh bien! Dieu n'est pas juste, s'il laisse punir le fermier de Kérisec'h pour un crime qui

(1) Je reproduis scrupuleusement le récit de ma conteuse, mais je doute que les solitaires d'autrefois fissent réellement de semblables vœux.

a été commis par un autre ! Aussi, s'il est condamné, je quitte aussitôt mon ermitage, et je renonce à la pénitence et aux austérités de la vie que je mène ici, depuis longtemps, puisque je n'en serais sans doute pas récompensé.

Le fermier de Kérisec'h fut condamné à mort et exécuté, peu de temps après.

Quand l'ermite apprit cela, il fit comme il avait dit : il quitta son ermitage dans le bois et se mit à voyager. Comme il allait par le chemin, triste et rêveur, il rencontra un jeune homme qu'il ne connaissait pas, et qui l'aborda et lui dit :

— Salut, mon père ermite ; où allez-vous ainsi ?

— Je vais voyager dans le monde.

— Vous abandonnez donc votre ermitage ?

— Oui. A quoi sert, en effet, de prier et de faire pénitence, puisque Dieu n'est pas juste ?

— Comment osez-vous parler de la sorte, mon père ermite ?

— Et pourquoi ne parlerais-je pas de la sorte, puisque le fermier de Kérisec'h a été mis à mort pour un crime qu'il n'a pas commis ?

— Dieu, mon père, sait la vérité, et s'il a permis que le fermier de Kérisec'h fût mis à mort, c'est qu'il l'avait sans doute mérité.

— Arrive que pourra, je ne veux pas mener la vie d'ermite plus longtemps, et je vais voyager

pour chercher l'explication des injustices que je vois dans le monde.

— C'est bien ; mais voulez-vous me permettre de faire route avec vous ?

— Volontiers, car mieux vaut avoir un compagnon de voyage qu'être seul en route.

Les voilà donc voyageant de compagnie. Ils logèrent, la première nuit, dans la maison d'un seigneur riche et qui n'avait qu'un enfant en bas âge. C'était un enfant gâté, et son père et sa mère faisaient toutes ses volontés et le regardaient en quelque sorte comme leur dieu. Pendant leurs prières même, leur esprit était uniquement occupé de lui.

A l'heure où tout le monde était couché et dormait dans la maison, le compagnon de route de l'ermite quitta son lit, se dirigea avec précaution vers le berceau de l'enfant et l'étouffa, sans qu'il fît entendre un seul cri, et personne n'en sut rien, pour le moment, pas même l'ermite.

Le lendemain, les deux voyageurs se levèrent de bon matin et partirent. Quand ils furent à quelque distance de la maison où ils avaient passé la nuit, l'inconnu dit au vieillard :

— Vous ne savez pas, mon père, ce que j'ai fait, la nuit passée ?

— Qu'avez-vous donc fait ?

— A l'heure où tout le monde dormait, vous-

même comme les autres, j'ai quitté mon lit tout doucement, et j'ai étouffé dans son berceau l'enfant unique de nos hôtes.

— Grand Dieu! que dites-vous? Vous n'avez pas fait cela!...

— Je l'ai fait, vous dis-je, et cela pour le bien de l'enfant et celui de ses parents.

— Comment pouvez-vous parler de la sorte?

— N'avez-vous pas remarqué que c'était là un enfant gâté, et qu'il faisait négliger Dieu à son père et à sa mère, au point qu'ils n'étaient occupés que de lui, même pendant leurs prières? A présent, ils n'auront plus de ces distractions, et ils seront sauvés, au lieu que si l'enfant leur était resté, ils se seraient perdus à cause de lui, et l'enfant lui-même aurait été perdu, parce qu'ils l'élevaient mal.

— Pressons le pas, dit l'ermite effrayé, car on ne manquera pas d'envoyer à notre poursuite.

Et le vieillard paraissait très-inquiet et se disait à part soi :

— Quel compagnon de voyage ai-je donc trouvé là? C'est sans doute un démon, et je ferais peut-être bien de me séparer de lui.

Plus loin, comme ils passaient un pont sur une rivière, ils rencontrèrent un vieux mendiant, et comme il y avait deux routes qui aboutissaient au pont, de l'autre côté, l'inconnu lui de-

manda quelle était celle qui conduisait à la ville voisine. Le mendiant la lui montra avec la main. Pour l'en remercier, l'autre le poussa de l'épaule, et, comme le pont manquait de garde-fou, le mendiant tomba dans la rivière, où il se noya.

— Dieu ! qu'as-tu fait là, malheureux ? s'écria le vieillard, en levant les mains au ciel. Je ne veux plus de ta société, car tu ne peux être qu'un démon. Séparons-nous, ici même ; va par un de ces deux chemins, et moi, je suivrai l'autre.

— Écoutez-moi auparavant, mon père, et vous verrez que je n'ai rien fait de mal, bien au contraire. Ce mendiant avait été un honnête homme, toute sa vie, jusqu'à présent ; mais il allait cesser de l'être : à quelques pas d'ici, si je l'avais laissé vivre, il aurait assassiné un autre mendiant, pour le voler. Alors il aurait été damné pour l'éternité, et à présent, il est sauvé. Vous voyez donc que, loin de lui faire du mal, je lui ai rendu service.

L'ermite grommela quelques paroles, d'un air mécontent et peu convaincu, et ils continuèrent leur route en silence.

Ils arrivèrent alors à une grande lande, où ils aperçurent une pauvre hutte construite avec de l'argile et des mottes de terre, et recouverte de fougères sèches et de joncs des marais. Là habitait un vieux solitaire, qui s'y était retiré du monde

pour faire pénitence. Les deux ermites se saluèrent (1) :

— Salut à vous, mon frère ermite, dit le voyageur.

— Je vous salue, mon frère, répondit l'autre, qui le reconnut ; où allez-vous de la sorte ?

— Je vais voyager dans le monde, mon frère.

— Quoi ! vous renoncez donc à la solitude et à la pénitence ?

— Oui ; à quoi bon, en effet, mener une vie si dure et sans espoir de récompense, puisque Dieu n'est pas juste ?

— Dieu ! que dites-vous là, mon frère ? Il faut que vous ayez perdu la tête, pour parler de la sorte. Que vous est-il donc arrivé ?

— Non, je n'ai pas perdu la tête, mon frère, et je vous le répète : Dieu n'est pas juste, puisqu'il a permis que le fermier de Kérisec'h ait été mis à mort pour un crime dont il était innocent. Je le sais bien, moi, car j'ai tout vu, du seuil de mon ermitage, et je connais l'assassin ; mais vous savez que je ne puis le dénoncer. Quittez donc votre ermitage, et venez avec nous.

— Non, mon frère ; je ne suivrai pas votre

(1) Ma conteuse semble avoir interverti l'ordre des épisodes, car, dans toutes les autres versions que j'ai lues de cette légende, c'est celui du vieil ermite amoureux de sa coupe qui vient le premier.

conseil, et je veux mourir ici. Mais le soleil est déjà couché, et vous ne trouverez pas à loger dans les environs; restez donc passer la nuit avec moi; je partagerai avec vous, de bon cœur, le peu que j'ai: du pain d'orge, quelques racines d'herbes et de l'eau claire.

Ils passèrent la nuit avec l'ermite de la lande. Le repas fut des plus frugals; il y eut pourtant un peu de vieux vin, pour terminer, dans une belle coupe d'or, qu'on se passa de main en main.

Le lendemain matin, les deux voyageurs se remirent en route. Chemin faisant, l'inconnu retira de sa poche la coupe d'or de leur hôte, qu'il lui avait dérobée pendant la nuit, et la montra à son compagnon.

— Comment! s'écria le vieillard, tu es donc aussi voleur? Pourquoi as-tu pris sa coupe d'or à ce pauvre ermite, puisque c'était là toute sa joie et tout son bonheur?

— C'est précisément à cause de cela, mon père. Il était trop heureux et trop orgueilleux de posséder une si belle coupe, et son esprit n'était occupé que d'elle, même quand il priait; de plus, il y buvait trop souvent et s'enivrait presque tous les jours, car il ne manque pas de vin, bien qu'il ne nous en ait donné que très-peu, et il aurait été damné à cause de sa coupe.

L'ermite ne voulut pas continuer de voyager

avec un tel compagnon, et il retourna à Kérisec'h. L'inconnu le suivit. Comme ils allaient à travers les terres de la ferme, ils aperçurent dans un champ des pelles et des marres abandonnées sur les sillons par les domestiques, qui étaient allés dîner. L'inconnu prit une pelle et se mit à fouir la terre, et il mit à nu un crâne et d'autres ossements humains ; il fit un second trou, un peu plus loin, et y trouva encore un crâne et des ossements humains; enfin, dans un troisième endroit il trouva la même chose. Le vieil ermite était effrayé de ce qu'il voyait.

— Que signifie tout ceci ? demanda-t-il.

— Ce que vous voyez, mon père, lui répondit l'autre, n'est autre chose que les ossements de trois hommes qui ont été assassinés et enfouis ici par le fermier de Kérisec'h, celui-là même que vous croyiez être un honnête homme.

— Est-ce possible, mon Dieu ? s'écria le vieillard.

— Cet homme, reprit l'inconnu, n'avait pas tué, il est vrai, le marchand que vous avez vu assassiner, du seuil de votre ermitage; mais il n'en était pas moins un grand criminel, comme vous le voyez, et c'est justement que Dieu a permis qu'il fût mis à mort. Retournez donc à votre ermitage ; continuez de prier et de faire pénitence, sans essayer de pénétrer les desseins secrets de

Dieu, et ne dites pas qu'il n'est pas juste, quand vous ne les comprendrez pas. Je suis votre bon ange, envoyé pour vous détourner de la mauvaise voie où vous vouliez vous engager et vous empêcher de vous perdre. Priez et faites pénitence, et le Seigneur miséricordieux vous appellera bientôt auprès de lui, et vous prouvera qu'il est la justice même et qu'il récompense chacun selon ses œuvres.

L'ange prit alors son vol vers le ciel.

L'ermite versa des larmes amères, retourna à son ermitage, où il redoubla de prières et de macérations, et Dieu l'appela à lui, tôt après.

(Conté par Marguerite Philippe, de Pluzunet, Côtes-du-Nord, 1872.)

Cette légende se trouve, sans différences notables, dans le xxe chapitre de *Zadig*, un des contes les plus intéressants de Voltaire. Mais Voltaire n'en est pas l'inventeur, et il faut chercher l'origine à des sources bien plus éloignées. Fréron accusait l'auteur de *Zadig* de l'avoir prise à l'Anglais Parnell, l'auteur de l'*Ermite;* mais il ne savait pas que Parnell lui-même l'avait prise à sir Percy Herbert ou à Henry Moore, et qu'en France même Antoinette Bourguignon, et Luther, en Allemagne, l'avaient connue et publiée, longtemps avant Voltaire. Nous la retrouvons également dans plusieurs écrits du moyen âge, entre autres les sermons de Jacques de Vitri (XIIIe siècle), dans la *Scala cœli* du Dominicain Jean le Jeune (du XIVe siècle), et deux fois dans les *Histoires romaines (Gesta Romanorum)*, recueil rédigé en Angleterre, vers la fin du XIIIe siècle, et enfin dans un conte français que l'on croit être du règne de saint Louis. Il faut y ajouter les recueils de fabliaux du moyen âge, où elle figure sous le titre

de : *L'Ermite qui s'accompaigna à l'Ange,* et les *Vitæ patrum,* pour les sources occidentales. En Orient, nous retrouvons la même histoire dans le Koran et le Talmud, et enfin dans le recueil de contes arabes et persans les *Mille et un Jours.*

II

L'ERMITE ET LA BERGÈRE.

Un vieil ermite vivait retiré dans un bois, où il se nourrissait de racines d'herbes et de fruits sauvages, et passait la plus grande partie de son temps à prier, en expiation de quelques désordres de jeunesse. Sur la lisière du bois, une jeune bergère venait tous les jours garder ses moutons, et elle chantait constamment des cantiques à la sainte Vierge. La voix de la jeune fille était si claire, si pure, que le vieillard s'oubliait à l'écouter et perdait le fil de ses oraisons. Si bien qu'un jour il s'écria avec humeur :

— Je voudrais la voir à cent lieues d'ici, cette jeune bergère qui me trouble toujours dans mes prières !

Ce jour-là, quand la bergère rentra, le soir, il lui manquait une brebis, probablement parce

qu'elle avait chanté plus que d'ordinaire et n'avait pas bien surveillé son troupeau. Son maître la renvoya et lui dit d'aller au loin, bien loin, à cent lieues de lui, pour qu'il ne la revît pas.

La pauvre enfant, ne sachant où aller, marcha au hasard, à la grâce de Dieu, en mendiant son pain de porte en porte.

L'ermite recevait souvent la visite de son bon ange, qui venait s'entretenir avec lui dans sa solitude et l'encourager à la persévérance. Mais l'ange resta alors huit jours sans venir, et le vieillard en était désolé et se demandait ce que cela pouvait signifier. Enfin, le neuvième jour, l'ange revint; mais, au lieu d'être souriant, selon son habitude, il avait l'air sévère et paraissait mécontent. L'ermite lui demanda pour quel motif il était resté si longtemps sans lui rendre visite.

— C'est que vous avez commis une faute, répondit l'ange, et Dieu est mécontent de vous.

— Quelle faute ai-je donc pu commettre, moi qui passe tout mon temps en prière et en méditation?

— Dans un moment d'humeur, vous avez souhaité de voir à cent lieues de vous la jeune bergère qui, tout le long du jour, chantait des cantiques à la sainte Vierge, en gardant ses moutons. Votre vœu s'accomplira, car la pauvre enfant a été renvoyée par son maître, et elle ne doit

cesser de marcher, en mendiant son pain de seuil en seuil, qu'après avoir fait cent lieues, comme vous l'avez souhaité. A présent, il vous faut quitter votre ermitage pour aller à sa recherche, à pied, et en vivant de la charité publique, comme elle, car Dieu ne vous pardonnera que lorsque vous l'aurez retrouvée. Alors vous mourrez, et il vous appellera à lui, car vous aurez fait pénitence suffisante. Mettez-vous en route, sans autre délai.

— Mais quelle route prendre? De quel côté s'est-elle dirigée?...

L'ange disparut sans répondre.

Le vieillard, accablé de douleur, prit son bâton et se mit en route, au hasard. Mais laissons-le battre les chemins de tous les côtés, et retournons à la bergère; nous le retrouverons aussi plus tard.

La pauvre bergère, après beaucoup de peine et de mal, et les cent lieues faites, arriva enfin chez une riche veuve, qui fut si touchée de son malheur et si charmée de sa douceur, de sa bonne mine et de sa piété, qu'elle la garda à son service.

Cette veuve avait un fils, qui devint amoureux de la jeune fille et voulut l'épouser. Mais sa mère et sa famille refusèrent de consentir à cette union, car, outre qu'ils étaient riches, ils étaient aussi de haute noblesse. Le jeune homme passa outre, tant il était amoureux, et il épousa la jeune fille.

Mais ni sa mère, ni personne de sa famille n'assista au mariage, et il dut quitter la maison de sa mère et se retirer avec sa femme dans un manoir qu'il possédait du côté de son père.

Au bout d'un an, ils eurent un fils, un enfant charmant. Les parents furent priés d'assister au baptême; mais aucun d'eux ne vint encore. Cela faisait beaucoup de peine aux jeunes époux d'être dans ces termes avec leur famille. Ils s'aimaient plus que jamais. Ils étaient charitables et pieux, et ils consolaient et assistaient tous les pauvres et les malheureux du pays. La jeune femme avait toujours une dévotion toute particulière à la sainte Vierge et ne manquait jamais un seul jour, quelque temps qu'il fît, d'aller la visiter et prier, dans une chapelle qu'elle lui avait consacrée, dans le bois du manoir.

L'enfant était plein de santé et annonçait de l'intelligence; il faisait leur bonheur. Quand il eut trois ans, comme il croissait toujours en beauté et en gentillesse, le père et la mère, toujours désireux de se rapprocher de la famille, s'avisèrent d'inviter les parents (ceux du mari, car de l'autre côté il n'y fallait pas songer) à un grand dîner, afin de leur présenter leur fils. Cette fois, ils promirent de venir.

Le matin du jour fixé, pendant que l'on faisait les préparatifs du repas, la mère alla faire sa

visite habituelle à la sainte Vierge, dans la crainte de ne pouvoir y aller plus tard.

Mais, hélas ! quand elle rentra, elle trouva toute sa maison en deuil et en pleurs ! Un grand malheur était arrivé, pendant son absence. Son fils, en jouant et en courant par la cuisine, était tombé dans une chaudière remplie de lait bouillant, et il était déjà mort ! Au lieu de pousser des cris et de se lamenter, à cette terrible nouvelle, elle se contenta de dire avec résignation :

— Dieu me l'avait donné, et Dieu me l'a ôté ; que son saint nom soit béni !

Puis elle prit le corps de son pauvre enfant, l'embrassa tendrement, et, l'ayant déposé dans son armoire, elle s'occupa des préparatifs du repas, comme si aucun malheur n'était arrivé, et dit aux gens de sa maison de faire comme elle.

Les invités arrivent et demandent à voir l'enfant ; la mère leur répond qu'il dort en ce moment et qu'ils le verront, à la fin du repas. On se met à table ; les convives sont gais et contents ; tous sont heureux de cette réconciliation.

Un peu avant la fin du repas, la jeune femme descendit pour distribuer leur part à ses pauvres, qui attendaient dans la cour du manoir. Après qu'elle eut donné à tous ses pauvres ordinaires, un vieillard à barbe blanche, courbé sur un bâton et ayant de la peine à se soutenir sur ses jambes,

tant il paraissait fatigué, vint s'agenouiller sur le seuil de la porte, et elle lui donna aussi, comme aux autres, et lui dit de se relever. Mais le vieillard lui répondit :

— Rien ne me soulagerait, madame, comme la vue seulement du plat que vous avez enfermé ce matin dans votre armoire.

— Je n'ai pas enfermé de nourriture dans mon armoire, répondit-elle.

— Je vous en prie, au nom de Dieu, insista le vieillard, allez à votre armoire, et faites-moi voir seulement ce que vous y avez déposé ce matin.

La dame, étonnée de l'insistance de cet homme, qu'elle ne connaissait pas, alla à son armoire, et, quand elle l'eut ouverte, elle y vit, plein de vie, son enfant qui lui présentait, en souriant, une orange. Ivre de joie et de bonheur, elle prit son fils dans ses bras et courut le montrer au vieux mendiant. Celui-ci l'embrassa, puis il mourut aussitôt.

C'était le vieil ermite. Sa pénitence était terminée ; Dieu avait pardonné, et son âme monta alors au ciel.

La mère présenta ensuite à ses convives son fils, souriant, et tenant toujours son orange à la main. Ils l'embrassèrent avec bonheur. Puis elle raconta tout ce qui était arrivé : la mort de l'enfant, sa résurrection et la visite de l'ermite.

Le vieillard, qui avait été cause de tout, du mal et du bien aussi, fut enterré en grande cérémonie, et toute la famille vécut désormais dans la plus grande union et aussi dans la crainte de Dieu (1).

(Conté par Marie Tual, dans l'île d'Ouessant, 26 mars 1873.)

(1) Dans un autre conte breton de ma collection intitulé : *Le roi Dalmar*, un père égorge son enfant, afin de faire cesser le supplice de son ami métamorphosé en statue de marbre et de le ramener à son état naturel en l'arrosant avec le sang de l'enfant, qu'il retrouve, un moment après, plein de vie, et jouant avec une orange, dans son berceau.

Cet épisode se rencontre aussi dans une version galloise du fabliau si connu *Amic et Amlyn* ou *Amis et Amilès*, dont mon ami Henri Gaidoz a donné une excellente traduction, dans la *Revue celtique*, vol. IV, p. 201, année 1880.

Le mythe du bon ange qui ne vient pas, parce qu'une faute a été commise, se retrouve dans Webster : *La sainte orpheline* (colombe qui, tous les jours, vient apporter de la nourriture, et qui disparaît parce que l'orpheline, voyant un jour un garçon entre deux gendarmes, s'écrie : — S'il avait vécu comme moi, cela ne lui serait pas arrivé).

III

LE FRÈRE, LA SŒUR ET LEUR FILS LE PAPE DE ROME.

Il y avait une fois un frère et une sœur élevés ensemble, dans un manoir riche des environs de Guingamp. Le garçon avait dix-neuf ans, la jeune fille dix-huit, et ils s'aimaient tendrement. Ils étaient toujours ensemble, ne faisaient pas un pas l'un sans l'autre, si bien que l'on commençait à en jaser dans le voisinage. Quelques-uns disaient même que les rapports entre eux n'étaient pas irréprochables de tout point.

Le temps pascal arriva, et leur confesseur leur refusa l'absolution et les renvoya à un vieil ermite qui faisait pénitence, dans un bois, non loin du manoir. Et pourtant, ils n'étaient pas tombés dans le mal encore, et on les calomniait. Les voilà bien affligés. Ils se mirent en route, un matin, pour aller trouver le saint homme. Chemin cheminant, ils aperçurent deux colombes poursuivies par des corbeaux, des geais et des pies, qui ne leur laissaient aucun repos. Ils poursuivirent leur route et arrivèrent près de l'ermite, et lui firent part du motif de leur visite. Le

vieillard écouta leur confession en silence, et leur demanda ensuite :

— Qu'avez-vous vu sur votre chemin, en venant ici ?

— Nous n'avons remarqué rien d'extraordinaire, répondirent-ils.

— Vous n'avez pas été étonnés de voir quelque chose ?

— Non, sûrement, si ce n'est pourtant de voir deux pauvres colombes blanches poursuivies par une bande de corbeaux noirs, de geais et de pies qui faisaient un grand vacarme et ne leur laissaient aucun repos.

— Les corbeaux, les geais et les pies que vous avez vus et entendus menant si grand bruit sont les mauvaises langues et les calomniateurs de Guingamp et des environs, et vous, vous êtes les deux colombes blanches. Ils seront tous damnés, pour vous avoir calomniés.... à moins pourtant que vous ne leur donniez raison en ayant ensemble des enfants, comme si vous étiez mari et femme.

— Grand Dieu ! que dites-vous là, mon père ? s'écrièrent-ils avec horreur.

— Et pourtant, mes enfants, si vous ne voulez pas faire ainsi, tous ceux qui vous ont calomniés, c'est-à-dire presque tous les habitants de Guingamp, seront damnés ; si vous le faites, au contraire, ils seront sauvés. Réfléchissez à cela, et

retournez chez vous, puis revenez me voir, quand votre parti sera pris (1).

Les deux jeunes gens s'en retournèrent chez eux, effrayés et bien embarrassés.

— Que faire? se disaient-ils; cet ermite est un saint homme, de l'avis de tout le monde... Et puis, quel malheur, si tous les habitants de Guingamp étaient perdus, à cause de nous !...

Enfin, ne voulant pas damner tous les habitants de Guingamp, ils firent ce qu'il fallait faire pour les sauver et allèrent de nouveau trouver l'ermite.

Arrivés à l'endroit où ils avaient vu, la première fois, deux colombes blanches poursuivies par des corbeaux, des geais et des pies, ils virent, cette fois, deux colombes noires poursuivies par des corbeaux blancs, des geais et des pies, qui faisaient un vacarme étourdissant.

L'ermite leur demanda, dès qu'il les vit :

— Avez-vous fait ce que je vous avais recommandé ?

— Oui, répondirent-ils avec confusion et en baissant la tête.

— C'est bien. Qu'avez-vous remarqué, en venant ici ?

— Nous avons vu, dans le même endroit que

(1) C'est là un singulier langage, il faut en convenir, pour un saint homme.

l'autre fois, deux colombes noires poursuivies par une bande de corbeaux blancs, de geais et de pies, qui faisaient un vacarme étourdissant.

— Oui, ces corbeaux blancs, ces geais et ces pies sont les habitatns de Guingamp, que vous avez sauvés, parce que ce qu'ils disaient de vous, et qui était faux auparavant, est vrai aujourd'hui; et les colombes noires sont vous deux, qui êtes à présent damnés.

— Jésus, mon Dieu!... s'écrièrent le frère et la sœur. Si ce que vous dites est vrai, c'est vous qui nous avez perdus.

Et les voilà désolés et de verser des larmes abondantes.

— A présent, reprit l'ermite, quand votre enfant viendra au monde, vous l'exposerez sur le grand chemin, avec une bourse pleine d'argent pour celui qui le recueillera et l'élèvera.

— O malheur!... c'est vous qui avez causé notre perte!...

— Oui, c'est moi qui suis la cause de tout; mais mieux valait perdre deux seulement que perdre toute une ville. Retournez, à présent, chez vous, et faites comme je vous ai dit.

Ils reprirent la route de la maison, la mort dans l'âme. Il leur naît un fils, un enfant superbe. Ils le font baptiser, lui donnent le nom de Cadou, et l'exposent ensuite sur le grand chemin, avec une

bourse pleine d'argent et une lettre où il était recommandé à celui qui le recueillerait de le bien traiter et de le faire passer pour son propre fils.

Un mendiant vint à passer bientôt, et, apercevant un berceau au bord de la route :

— Tiens ! s'écria-t-il, un pauvre petit enfant abandonné par ses parents !... Il est gentil comme un petit ange... A qui donc peut-il être ? A des riches, sans doute, car il est richement vêtu. Ah ! les gens sans cœur ! Un pauvre mendiant comme moi ne ferait jamais pareille chose. Voici une bourse pleine d'argent !... et une lettre... mais, je ne sais pas ce qui est marqué dessus. Je vais emporter la pauvre petite créature dans ma chaumière ; ma femme en prendra soin.

Et le mendiant emporta l'enfant dans son berceau, et le remit à sa femme, qui en eut grand soin et le nourrit de son lait, en même temps qu'un autre enfant qui lui était né, il y avait à peine un mois.

Cadou venait à merveille. Quand il eut atteint l'âge de neuf ans, il fut conduit à l'école, à Guingamp, et il apprenait tout ce qu'on lui enseignait.

Les enfants du pauvre homme, qui avaient surpris certaines conversations de leur père et de leur mère, apprirent ainsi que Cadou n'était pas leur frère. Quelquefois, dans leurs jeux, ils se disputaient, se querellaient, si bien qu'un jour

quelqu'un l'appela : *enfant trouvé.* Cadou demanda à son père nourricier, qu'il croyait être son véritable père, ce que c'était qu'un *enfant trouvé.*

— Ce n'est rien de mal, mon enfant, lui répondit le pauvre homme. Et il défendit à ses enfants de prononcer de nouveau ces paroles.

Cependant Cadou n'était pas satisfait de cette explication; et ayant fait la même question à d'autres personnes, il lui fut répondu qu'on appelait enfants trouvés ceux dont les pères et quelquefois les mères n'étaient pas connus.

Cela lui donna fort à penser, et, à partir de ce moment, il devint triste et soucieux. Enfin, il prit la résolution de se mettre en route, à la recherche de son père et de sa mère, et de ne s'arrêter que lorsqu'il les aurait trouvés. Il partit, un beau matin, sans rien dire à personne.

Après plusieurs jours de marche, un soir, il arriva, harassé de fatigue, à la porte d'un château et demanda à y être reçu comme valet. Comme il avait bonne mine, on l'accueillit bien.

Ce château était habité par son père et sa mère; mais il ne les reconnut pas, et eux ne le reconnurent pas non plus. L'ermite avait recommandé au frère de ne pas quitter sa sœur, jusqu'à ce qu'il lui eût trouvé un mari. Cadou leur plaisait beaucoup, et ils ressentaient pour lui des sentiments de bienveillance et d'affection qu'ils ne s'expli-

quaient pas bien. Bientôt il ne fut plus regardé comme un domestique, dans la maison, et il mangeait avec les maîtres et possédait toute leur confiance. Il était beau garçon, intelligent, instruit, et réussissait à tout ce qu'il entreprenait.

Un jour, le châtelain lui dit :

— Ne serais-tu pas content de te marier, Cadou ?

— A qui voulez-vous que je me marie, moi qui n'ai rien ?

— Peu importe; je te trouverai une femme, si tu veux.

— Où et qui ?

— Ma sœur, si elle te plaît.

— Votre sœur !... Ne vous moquez pas de moi, mon maître.

— Je ne me moque pas de toi, en aucune façon ; tu es un garçon intelligent, laborieux, de bonne conduite, et je veux te marier à ma sœur...

Le mariage fut fait promptement ; il y eut de belles fêtes et de grands festins, et voilà Cadou devenu le mari de sa mère, sans que ni lui ni elle n'en sût rien. Mais, la première nuit de ses noces, Cadou se rappela qu'il était un enfant trouvé et qu'il ne connaissait ni son père ni sa mère.

— Si je venais à épouser ma mère ! pensa-t-il ; elle est assez âgée pour être ma mère !...

Et cette pensée l'effrayait. En arrivant dans la

chambre nuptiale, il se jeta à genoux et se mit à prier. Mais, comme il n'en finissait pas, sa femme lui dit :

— Vous avez assez prié comme cela, Cadou ; couchez-vous, à présent.

— Je n'ose pas, répondit-il en tremblant.

— Que craignez-vous donc ?

— Hélas ! je suis un enfant trouvé ; je ne connais ni mon père ni ma mère... et si le malheur voulait que...

Il lui raconte comment il a été trouvé abandonné, au bord d'une route, et élevé par un mendiant et sa femme, qui l'avaient recueilli. Une bourse pleine d'argent était près de lui, dans son berceau, avec une lettre où l'on priait celui qui le recueillerait d'avoir bien soin de lui, de le faire instruire et de le faire passer pour son propre fils...

A ces mots, la femme s'écria :

— Grand Dieu ! c'est mon fils !...

Cadou, en entendant cela, s'enfuit comme un fou et prit immédiatement le chemin de Rome, pour aller se jeter aux pieds du Saint-Père. Il allait pieds nus, en mendiant, et sans se reposer jamais sous aucun toit.

Après bien des misères et des peines, mesurant la terre du labeur de ses pas, en pèlerinant pour la rémission de ses péchés, il finit par arriver dans

la ville sainte. Il alla aussitôt se jeter aux pieds du Saint-Père, qu'il arrosa de ses larmes, en s'écriant :

— Je suis le fils du frère et de la sœur, et j'ai épousé ma mère ! Je suis damné sans rémission, sans doute !...

— Le pouvoir et la bonté de Dieu sont infinis, mon fils, répondit le pape, et en faisant dure pénitence, vous pouvez encore être sauvé.

— Donnez-moi donc une pénitence, ô mon père, et, quelque dure qu'elle puisse être, je l'accomplirai.

— Écoutez-moi donc, mon fils. Vous vous retirerez sous un rocher, au rivage de la mer ; vous y prierez et pleurerez constamment, pendant trois ans, n'ayant d'autre nourriture pour tout ce temps qu'un pain et une cruche d'eau que vous emporterez avec vous, et vous ne quitterez ce lieu que lorsque j'irai vous chercher.

— J'irai, mon père, et, avec la grâce de Dieu et votre bénédiction, j'accomplirai la pénitence.

Le pape lui donna sa bénédiction, et il se mit en route et se retira sous un rocher, au bord de la mer, emportant pour toute provision un pain et une cruche pleine d'eau.

Mais voilà les trois ans expirés, et personne ne songeait à lui. Le pape l'avait complètement

oublié. Ce ne fut qu'au bout de sept ans qu'il se rappela le pauvre pénitent.

— Il est sans doute mort, se dit-il ; allons voir pourtant ; la puissance de Dieu est si grande !

Et il se dirigea vers la mer, suivi de quelques personnes. Quand ils arrivèrent sur le lieu où Cadou s'était retiré, ils ne trouvèrent ni Cadou, ni même le rocher sous lequel il devait accomplir sa pénitence. Ils avaient disparu sous le sable de la mer. On fouit le sable ; on mit à nu le rocher, et dessous on retrouva Cadou, encore vivant, et près de lui le pain et la cruche pleine d'eau, dans l'état où ils les avait emportés, il y avait sept ans. On cria au miracle, et c'en était un, en effet.

Cadou fut ramené en ville. Le pape célébra une messe solennelle, à laquelle il assista, puis il mourut aussitôt (le pape).

Il fallut procéder à l'élection d'un nouveau pape, et il fut convenu que l'on ferait une grande procession, à laquelle tout le monde pourrait prendre part. Chacun porterait à la main un cierge non allumé, et celui dont le cierge s'allumerait de lui-même serait désigné par Dieu pour être le nouveau pape.

Il arriva à Rome des évêques, des prêtres, des moines et des foules de personnages illustres ou obscurs, de toutes les parties du monde. La procession se mit en route, et chacun avait les

yeux fixés sur son cierge. Il y avait là des cierges de toutes les dimensions, et quelques-uns étaient si lourds, qu'on se mettait à deux pour les porter. D'autres aussi étaient bien modestes et bien légers. Cadou, qui n'avait pas d'argent pour acheter un cierge, coupa avec son couteau une baguette de coudrier, dans une haie, la pela et suivit la procession en la tenant à la main, en guise de cierge. Soudain, sa baguette de coudrier s'alluma d'elle-même, au grand étonnement de tout le monde, et il fut nommé pape.

Mais laissons-le, pour un moment, puisque le voilà pape à Rome, et voyons ce que sont devenus son père et sa mère.

Ils s'étaient adressés à des confesseurs, de tous les côtés, à de simples prêtres, à des moines, à des ermites, à des évêques, à des cardinaux, et personne ne leur donnait l'absolution. Ce que voyant, ils étaient au désespoir et résolurent d'aller jusqu'à Rome, pour se jeter aux pieds du Saint-Père. Ils vendirent tous leurs biens, en distribuèrent l'argent aux pauvres, et se mirent ensuite en route, à pied, et ne vivant que d'aumônes. Ils arrivèrent enfin à Rome, après bien du mal, et allèrent aussitôt se jeter aux pieds du Saint-Père et lui conter leur cas.

Le pape les reconnut à leur confession, mais ne le laissa pas paraître, et eux ne le reconnurent

pas. Après les avoir confessés, il leur dit de revenir le lendemain, pour qu'il leur fît connaître leur pénitence.

Le lendemain, quand ils revinrent, on les enferma tout nus dans un petit cabinet obscur, et avec eux neuf matous qui, depuis quatre jours, n'avaient rien mangé. Les matous leur arrachèrent les yeux, leur mangèrent la chair sur les os, puis, comme ils vivaient encore, on les jeta dans un bûcher, où ils furent réduits en cendres. Les cendres furent recueillies dans un linge blanc et déposées sur l'autel, dans la principale église de Rome, pendant que le pape y officiait. Au moment où la messe finissait, deux colombes blanches descendirent sur l'autel, enlevèrent dans leurs becs le linge qui contenait les cendres et l'emportèrent au ciel.

Le frère et la sœur étaient sauvés. Leur fils le pape mourut aussi sur la place, et ils allèrent ensemble au paradis de Dieu (1).

(Conté par une vieille femme de la commune de Trégrom, Côtes-du-Nord.)

(1) A rapprocher de la légende du pape Grégoire-le-Grand, dans les *Gesta Romanorum*, page 297, édition Jannet, 1863. Voir la note du conte : *Celui qui racheta son père et sa mère de l'enfer*, page 254 du premier volume.)

Cf. pour les élections singulières de papes, Webster, l'*Enfant qui entend des voix* (cloches se mettant toutes à sonner et à

IV

LES DEUX MOINES ET LES DEUX FEMMES.

DEUX moines, dont un jeune et l'autre vieux, faisaient route ensemble, pour un long pèlerinage. Ils étaient pauvres et vivaient d'aumônes. Un soir, ils arrivèrent dans un petit village, et, après avoir été repoussés à la porte de plusieurs maisons riches, ils demandèrent à loger chez un cordonnier. Il n'y avait que la femme à la maison, une jeune femme fort jolie et très-douce.

dire : Voici le Saint-Père qui arrive) et *Le Pape innocent*, de notre premier volume, à la fin de la troisième partie.

Un conte russe du recueil d'Afanassieff, livre I, 53. Le héros du conte apprend que le vieux tzar vient de mourir ; une ordonnance porte que celui dont la chandelle s'allumera d'elle-même sera le nouveau tzar. Or, la chandelle du jeune homme prédestiné (il a mangé la tête d'un canard) s'allume spontanément, et il est sur le champ proclamé roi. Le dieu védique, lui aussi (Gubernatis, vol. I, p. 339, *Mythologie zoologique*), a pour attribut distinctif la vertu que possède cette chandelle merveilleuse de s'allumer d'elle-même, de briller d'elle-même.

Dans un conte recueilli par M. Imbriani, à Pomigliano, et traduit par M. Marc Monnier, *Contes populaires en Italie*, p. 105, il est question d'une colombe jetée en l'air; celui sur la tête duquel elle s'arrête devient pape.

— Je ne puis vous loger, pauvres pèlerins, leur répondit-elle.

— Au nom de Dieu, ayez pitié de nous ; nous sommes rendus de fatigue ; le temps est mauvais, et il nous faudra coucher dehors, si vous refusez de nous recevoir, car nous avons frappé vainement à presque toutes les portes du village.

— Je vous plains de tout mon cœur, et je vous recevrais volontiers ; mais mon mari est absent, et je crains qu'il ne soit pas content, quand il rentrera, car il n'aime pas les moines.

— Vous nous mettrez quelque part où il ne nous verra pas, sur votre grenier, si vous voulez ; nous ne sommes pas difficiles, et nous partirons demain, au point du jour, avant que votre mari soit levé.

— Entrez alors, mes bons moines, car vraiment j'ai pitié de vous.

Les moines entrèrent ; la femme leur fit un peu de soupe, à la hâte ; puis ils montèrent sur le grenier.

Tard dans la nuit, le cordonnier rentra, ivre et faisant grand bruit. Il ne trouva rien de bon de ce que sa femme lui présenta à manger, et il lui jeta les plats à la tête et se mit à la battre.

Le jeune moine, qui dormait, s'éveilla à ce bruit, et, oubliant qu'il devait garder le silence, il demanda à haute voix à son compagnon ce que

cela signifiait. Le cordonnier, entendant parler sur le grenier, s'écria :

— Qu'est-ce à dire ? C'est, sans doute, votre amant que vous avez caché sur le grenier?

— Ce sont deux pauvres pèlerins exténués de fatigue, deux moines, que j'ai logés, répondit la pauvre femme, et qui doivent partir, au point du jour, pour continuer leur route.

— Des moines dans ma maison ! hurla le cordonnier ; je veux leur casser la tête ; ils ne sortiront pas vivants d'ici !

Et il prit un bâton et une hache, et se mit en devoir de monter au grenier. Mais, ivre comme il l'était, il avait grande peine à monter l'escalier, et les moines, qui avaient tout entendu, s'échappèrent par la lucarne, contre laquelle se trouvait une échelle.

Le cordonnier, ne trouvant personne dans le grenier, redescendit et se remit à battre sa femme de plus belle.

La nuit suivante, les deux moines logèrent dans un château où il y avait une dame très-riche, mais très-méchante. Son mari, ne pouvant vivre avec elle, l'avait quittée. Elle plaisanta les deux pèlerins, disant qu'elle leur trouvait assez bonne mine, pour des hommes de pénitence, qu'ils étaient des hypocrites, qu'ils buvaient plus de vin que d'eau, et autres choses semblables.

Quand on lui servit à souper, elle ne trouva rien à son goût; elle jeta les plats et les mets à la tête des domestiques, et revint à la cuisine railler et insulter les deux moines. Ceux-ci ne répondaient rien à toutes ses injures, et leur silence et leur résignation ne faisaient qu'exciter sa colère. Elle les envoya coucher dans l'étable aux vaches.

Les deux moines partirent, le lendemain, dès que le jour parut, et sans même demander à déjeûner. Tout en marchant, le plus jeune avait l'air tout pensif, et l'autre lui demanda :

— A quoi pensez-vous donc, mon frère ?

— Je pense à quelque chose que je voudrais bien voir arriver.

— A quoi donc ? Dites-moi, je vous prie.

— Oh ! c'est bien inutile, car je ne puis rien à cela, ni vous non plus.

— Dites toujours, pour voir.

— Eh bien ! je pensais que si Dieu avait mis ensemble, d'un côté le cordonnier et la châtelaine, et de l'autre le châtelain et la femme du cordonnier, peut-être les choses eussent-elles été mieux comme cela.

— Je suis aussi de votre avis, répondit le vieillard ; mais peut-être cela peut-il se faire : rien n'est impossible à Dieu ; prions-le du fond du cœur, et peut-être daignera-t-il exaucer notre prière.

Et ils s'agenouillèrent tous les deux sur la route et prièrent. Puis ils se remirent en route.

Dieu écouta leur prière et l'exauça, et, le lendemain matin, la méchante châtelaine se réveilla dans une pauvre boutique, avec le cordonnier ivre à ses côtés ; et la femme du cordonnier se réveilla dans un beau lit de plume, dans une chambre garnie de riches tentures, le lit et la chambre de la châtelaine. Elle en était si étonnée, qu'elle croyait rêver, et elle n'osait pas quitter son lit, dans la crainte de voir tout s'évanouir comme un rêve, et de se retrouver dans son échoppe avec son mari.

Comme l'heure à laquelle la châtelaine avait l'habitude de sonner pour qu'on vînt la lever et l'habiller était passée depuis longtemps, sa femme de chambre, craignant qu'elle fût malade, monta, ouvrit la porte tout doucement, et fut bien étonnée de voir dans le lit une jeune femme aussi jolie que l'autre était laide. Elle s'excusa d'être venue sans avoir été appelée, et demanda si madame voulait se lever et déjeûner.

— Quand cela vous sera commode, répondit la nouvelle châtelaine d'une voix douce et bonne.

La femme descendit, tout émerveillée de ce qu'elle voyait et entendait, et raconta la chose aux domestiques.

— Ah ! puissiez-vous dire vrai ! répondirent-ils.

Mais ils ne croyaient pas à un changement si extraordinaire.

La nouvelle châtelaine se leva alors, parla à chacun et à chacune avec douceur et bienveillance, et il leur fallut alors croire au miracle.

On en écrivit aussitôt au seigneur châtelain, et il se hâta d'accourir et fit célébrer son mariage avec la nouvelle compagne que Dieu lui envoyait.

Au bout de quelques mois qu'ils étaient ensemble, heureux autant qu'on peut l'être sur la terre, ils voulurent voyager, pour voir du pays et des choses curieuses. Comme ils passaient un jour dans un pauvre village, une femme presque en haillons, qui lavait son linge au bord d'un ruisseau, jeta là son battoir et se mit à courir après leur carrosse, en criant au cocher :

— Arrête ! arrête, Jean !....

Le seigneur mit la tête à la portière, et, ayant reconnu sa première femme, il dit au cocher :

— Fouette ! fouette !... au grand galop !...

La méchante, ne pouvant suivre, fut obligée de retourner à l'échoppe du cordonnier, et comme elle arriva en retard et que l'heure du repas était passée, il lui fallut exécuter la danse du bâton.

De cette façon, la femme méchante et laide se

trouvait unie à l'homme méchant et laid, et la bonne et la jolie au bon et au beau, et tout était pour le mieux.

(Conté par la femme Colcanab, de Plouaret.)

V

LA FILLE DE MAUVAISE RÉPUTATION QUI ALLA AU PARADIS.

Deux moines, l'un vieux et l'autre jeune, voyageaient ensemble. Un jour qu'ils avaient beaucoup marché, par un temps chaud, ils s'arrêtèrent, pour se reposer un peu, à l'ombre d'un grand hêtre, sur le bord de la route. Le vieux moine s'endormit. L'autre resta près de lui pour attendre qu'il s'éveillât. Comme il était là, fatigué et rêvant de choses et d'autres, mais ne dormant pas, il vit passer près de lui, sur la route, une belle procession qui se dirigeait vers une grande lande, qui était non loin de là. Il y avait dans cette procession beaucoup de prêtres, de moines et de religieuses, puis des jeunes filles habillées de blanc, et des hommes et des femmes

de toute condition et de tout âge. La procession s'arrêta devant une petite chaumière, d'apparence pauvre, qui était au bord de la lande.

Puis, un moment après, passa une seconde procession, plus nombreuse et plus belle que la première, avec des chants et de la musique.

Le jeune moine avait bien envie d'éveiller son vieux compagnon ; mais celui-ci était si fatigué et il dormait si bien, qu'il ne l'osa pas.

Une troisième procession vint bientôt après, et celle-ci n'était composée que de religieuses et de jeunes vierges habillées de blanc, et en tête marchait une jeune dame, si belle, si brillante, qu'elle éclairait comme le soleil béni du bon Dieu.

Le jeune moine se leva, alla vers cette belle dame et lui demanda ce que signifiaient ces trois belles processions.

— Nous allons, lui répondit-elle, chercher pour la conduire au ciel une jeune fille pauvre et sage, bien qu'elle eût mauvaise réputation sur la terre, qui vient de mourir, dans une pauvre chaumière, par là-bas, au bord de la lande. Elle était abandonnée et méprisée de tout le monde, parce qu'elle avait eu un enfant ; mais elle s'est repentie, elle a fait pénitence, et l'heure de la récompense est venue pour elle.

Et cette troisième procession continua sa route

et s'arrêta devant la pauvre chaumière, comme les deux autres.

Le vieux moine s'éveilla alors, et son jeune compagnon lui raconta ce qu'il avait vu pendant qu'il dormait.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas éveillé ? dit le vieillard avec humeur.

— Vous étiez si fatigué... et vous dormiez si bien !

— Allons, vite, à la chaumière du bord de la lande.

Ils entrèrent dans une maison, au bord de la route, et demandèrent où se trouvait la chaumière habitée par une jeune fille pauvre et sage qui y faisait pénitence depuis longtemps. On leur répondit :

— Oui da ! faire pénitence !.. Qui vous a conté cela ? L'on voit bien que vous n'êtes pas du pays. C'est une fille de mauvaise vie ; elle a eu un enfant, et elle ne fait que chanter et rire tout le long des jours ; vous avez bien tort de vous intéresser à des gens de cette sorte....

Bien que très-pauvre et manquant de tout, elle était, en effet, joyeuse et chantait continuellement des cantiques et des *guerziou* de saints.

— Mais elle est morte, reprit le jeune moine, et trois belles processions viennent de passer qui vont la chercher, pour la conduire au paradis !

— Au paradis !... Dites plutôt en enfer, lui répondit-on.

Les deux moines continuèrent leur route et arrivèrent à la chaumière. Ils y entrèrent et virent étendue, sur un lit frais et blanc comme la neige, une belle jeune fille qui semblait sourire de bonheur. Elle avait sur la tête une belle couronne de fleurs, et d'autres fleurs semées autour d'elle répandaient une odeur délicieuse. Sept cierges de cire blanche brûlaient autour du lit.

Les deux moines s'agenouillèrent pour prier. Sept vierges habillées de blanc vinrent alors, qui prirent le corps et s'élevèrent avec lui vers le ciel, au milieu des chants et de la musique des anges ; et la belle dame, que le jeune moine avait vue à la tête de la troisième procession, les précédait, comme pour leur montrer le chemin.

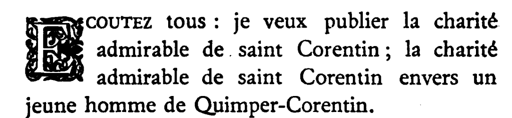
C'était la sainte Vierge Marie !

(Conté par Catherine Le Bér, mendiante, de Louargat, Côtes-du-Nord.)

VI

CANTIQUE SPIRITUEL (1)

SUR LA CHARITÉ ADMIRABLE QUE MONTRA SAINT CORENTIN ENVERS UN JEUNE HOMME QUI FUT CHASSÉ DE CHEZ SON PÈRE ET SA MÈRE, SANS MOTIF NI RAISON.



ECOUTEZ tous : je veux publier la charité admirable de saint Corentin ; la charité admirable de saint Corentin envers un jeune homme de Quimper-Corentin.

Du temps qu'était évêque de Quimper Bertrand de Rosmadec, homme charitable, pieux et compatissant, il y avait dans la ville de Quimper un

(1) Ce cantique, ou plutôt ce conte, ainsi que le morceau suivant, est composé en vers bretons de douze syllabes et divisé par couplets de quatre vers. Ma traduction est littérale et reproduit la division par couplets. Ces deux pièces sont extraites de *Hent ar Baradoz (le Chemin du paradis)*, du père Maunoir, publié à Brest, en 1734, chez la veuve Malassis. L'ouvrage du père Maunoir est devenu assez rare aujourd'hui et n'est guère connu que des Bretons bretonnants. Les deux morceaux que nous lui empruntons sont donc inconnus à la plupart de nos lecteurs. Nous leur reconnaissons encore un autre titre pour figurer dans un recueil tel que le nôtre : c'est qu'ils tiennent plus de la légende et du conte que de l'histoire.

Bertrand de Rosmadec fut évêque de Quimper de 1416 à 1445.

gentilhomme cruel : on ne veut pas le nommer, à cause de ses parents.

Sans justice ni raison, avec un cœur ingrat, il haïssait son fils, jeune homme d'un caractère doux et bon. Il ne pouvait supporter ni sa vue, ni le son de sa voix, ni sa présence dans sa maison, tant il le détestait !

Un jour, avec grande malice, il dit à sa femme :
— Ma femme, je ne puis plus supporter notre fils maudit ; je ne puis plus supporter notre fils maudit ; éloignons-le de nous, car je ne puis l'aimer.

La dame, pour obéir à son mari, l'homme méchant, se rendit aussitôt auprès de son fils doué d'un bon naturel et lui dit :
— « Va-t'en, va loin d'ici, où tu voudras ; voilà trente écus, et que je ne te revoie plus jamais.

« Ne dis à personne de quelle maison tu es issu, car nous craignons d'être tous déshonorés par toi ; nous craignons d'être tous déshonorés par toi ; ne retourne jamais, maudit fruit de potence !

— « Hélas ! ma mère, répondit-il, qu'ai-je donc fait pour mériter d'être ainsi chassé de votre maison ? Je me suis toujours appliqué à servir Dieu et à vous obéir, ainsi qu'à mon père.

— « Va loin d'ici, va-t'en au diable ! répondit-elle ; tu es le déshonneur de notre maison ; tu es le déshonneur de notre maison ; voici trente écus, et que je ne te revoie plus jamais. »

Le jeune gentilhomme, voyant qu'il lui fallait quitter sur le champ la maison où il était né, alla trouver saint Corentin, plein d'espoir, et s'agenouillant devant son image, les larmes aux yeux, il le pria de la sorte :

— « Glorieux saint Corentin, voici que je suis chassé de votre ville par mon père, que j'ai toujours aimé ; je vous prends à présent pour père, glorieux saint Corentin ; regardez-moi aussi comme votre fils ; mon père, venez à mon secours. »

Ayant ainsi parlé, avec une dévotion sincère, il demanda au saint sa bénédiction ; puis, se sentant rassuré, il alla à la grâce de Dieu et se rendit de Quimper-Corentin à Douarnenez.

Quand il fut sur la montagne, il s'arrêta et fit encore ses adieux à sa ville natale et à son église :
— « Adieu, dit-il, mon père ; adieu, saint Corentin ; souvenez-vous de votre fils ; ayez pitié de moi. »

Poursuivant alors sa route, il rencontra une croix : d'un côté était représenté Jésus, notre grand

maître, et de l'autre côté était l'image de Notre-Dame Marie ; il s'agenouilla devant la croix et se mit à pleurer.

— « Mère de compassion, dit-il, ô Vierge sainte, je vous prends pour mère, car vous êtes la mère des orphelins, je vous prends pour mère, car vous êtes la mère des orphelins; si vous m'abandonnez, je ne sais plus où aller.

« O mon Sauveur miséricordieux, je suis chassé de la maison de mon père; ayez pitié du pauvre orphelin que vous voyez à genoux, au pied de votre croix; je vous prends pour père, père des orphelins, et si vous m'abandonnez, je ne sais où aller.

« Monseigneur saint Corentin, soyez mon guide; j'ai mis en vous mon espoir, protégez-moi. Gardez mon corps, gardez mon âme ; je me mets sous votre conduite, à la grâce de Dieu. »

Ayant marché pendant une heure, il rencontra une maison, où il vit une femme qui pleurait, accablée de douleur. Le jeune gentilhomme eut pitié d'elle et, allant à elle, il essaya de la consoler.

— « Pourquoi pleurez-vous ainsi, ma pauvre femme ? lui demanda-t-il. Dites-moi le sujet de

votre douleur. Hélas! je suis moi-même aussi affligé que vous, et c'est pourquoi j'ai pitié de ceux qui souffrent.

— « Hélas! seigneur, dit-elle, mon mari est mort; je l'ai enseveli, depuis trois jours; mais, comme je n'ai pas d'argent, le recteur refuse d'enterrer son corps en terre bénite.

« J'ai creusé une fosse dans mon courtil, pour enterrer enfin le corps de mon mari, et ce qui me navre surtout le cœur, c'est que je n'ai rien pour faire dire des messes pour son âme! »

Alors le jeune homme se mit à pleurer avec la femme, et son cœur faillit se briser de compassion.

— « Femme, dit-il, pauvre femme, prenez patience, et espérez en Dieu; il ne vous abandonnera pas.

« Il est le père des orphelins et des veuves; recommandez à sa miséricorde et votre mari et vous-même. Chassé par mon propre père de la ville de Quimper, dans ma douleur amère, c'est ce que j'ai fait moi-même.

« Continuez de servir Dieu; voici trente écus que je vous donne, pour que vous puissiez faire enterrer votre mari; avec ce qui vous en restera,

vous ferez prier pour son âme et nourrirez vos enfants. »

Ayant donné tout son argent, il continua sa route, plein de confiance en Dieu. Que ferez-vous, jeune homme, que ferez-vous à présent ? Vous avez donné tout ce que vous possédiez, et vous n'avez plus rien.

Celui qui met son espoir en Dieu et en la sainte Vierge ne manquera jamais de rien ; jamais il ne manquera de rien, si notre Sauveur occupe la première place dans son cœur.

Le charitable jeune homme continua sa route, et la nuit le surprit dans un grand bois, où il passa la nuit, sans manger ni boire, s'étant mis sous la protection de Notre-Dame Marie.

Le lendemain matin, quand il se leva, il vit venir à lui une belle dame, qui était la Vierge Marie. Elle lui demanda :
— « Que faites-vous là ? Vous êtes peut-être un voleur ? Dites-le moi franchement.

— « Hélas ! madame, répondit-il, je suis un pauvre orphelin chassé par son père et sa mère ; mon père et ma mère m'ont chassé de leur maison, et c'est pour cela qu'il m'a fallu passer la nuit dans ce bois. »

Pendant qu'il parlait de la sorte, voilà que saint Corentin arriva aussi, habillé comme un évêque de Quimper-Corentin.

— « Que faites-vous-là, jeune homme? lui demanda-t-il. Pourquoi êtes-vous dans le bois de si bon matin!

— « Hélas! monseigneur, répondit-il, je suis un pauvre orphelin chassé par son père et sa mère. Mon père et ma mère m'ont chassé de leur maison, et c'est pour cela qu'il m'a fallu passer la nuit dans ce bois. »

Alors le saint évêque lui dit :

— « Mettez votre confiance en Dieu et en la Vierge Marie; mettez votre confiance en Dieu et en la Vierge Marie, et aussi en saint Corentin, et il ne vous manquera rien. »

Puis il lui dit encore :

— « Voilà là-bas Lesascoët; savez-vous servir?

— « J'ai étudié, répondit-il; je sais lire et écrire; je suis gentilhomme, et je ne sais pas servir. »

Enfin ils le conduisirent à Lesascoët, et conseillèrent au seigneur du lieu de vouloir bien recevoir ce bon jeune homme pour montrer à écrire à la demoiselle, qui, depuis longtemps, n'avait pas de maître.

Là il fit preuve d'une grande dévotion, de beaucoup d'honnêteté et de douceur, d'une charité admirable et d'une grande confiance dans Jésus et Notre-Dame Marie.

Grâce à ses qualités et à ses bons exemples, il gagna le cœur du gentilhomme, qui dit un jour à sa dame :

— « Ma femme, il y a longtemps que j'ai une chose sur le cœur, et, jusqu'à présent, je n'ai pas osé vous en faire part.

— « Parlez franchement, parlez, lui répondit sa femme ; quel motif avez-vous de me cacher votre cœur ? quel motif avez-vous de me cacher votre cœur ? Vous n'êtes pas raisonnable d'agir de la sorte.

— « Je voudrais, en vérité, ma femme, je voudrais, répondit-il, marier avec son bon maître notre fille Corentine ; marier avec son bon maître notre fille Corentine, parce qu'il est honnête homme et qu'il aime Dieu par dessus tout.

— « Dieu soit béni ! répondit la dame ; il y a longtemps que ce désir est dans mon cœur ; il y a longtemps que ce désir est dans mon cœur, mais je n'osais pas vous en parler. »

Ils demandèrent alors à leur fille si elle con-

sentait à prendre le jeune homme pour son époux et son maître.

— « Que votre volonté soit faite, répondit-elle ; je ne désire que ce que vous désirez vous-mêmes. »

Tous ses parents donnèrent leur consentement, à l'exception d'un oncle, qui en conçut de la malice et de la haine. Malgré tout, le mariage eut lieu, pour la plus grande gloire de Dieu.

Un an après, ou environ, l'oncle, furieux de voir sa nièce enceinte, chercha les moyens de se venger de son mari, qu'il ne pouvait souffrir.

Un jour, il dit traîtreusement à son neveu :

— « Voulez-vous chasser au bord de la mer ? Le temps est beau et propice pour la chasse au lièvre ; accompagnez-moi, mon ami, dans les champs les plus voisins. »

Quand ils furent près de la mer, le méchant oncle y jeta son neveu, par une infâme trahison. O rage horrible de la haine ! quelle cruauté, Seigneur, et quelle ingratitude !

Le jeune homme se mit à pleurer et à crier :

— « O seigneur saint Corentin, venez à mon secours ! ô seigneur saint Corentin, venez à mon

secours ! et vous aussi, mon divin maître Jésus, et vous, sainte Vierge Marie ! »

Heureux est celui qui met son espoir en Dieu ; au milieu des plus grands dangers, il trouve assistance. Le jeune gentilhomme se sentit soutenu au-dessus des vagues de la mer, il ne savait comment.

En peu de temps, le pauvre jeune homme fut ainsi conduit jusqu'à une île, auprès de Douarnenez, et là il ne rencontra d'autre secours, d'autre consolation que Dieu, qui était toujours dans son cœur.

Abandonné de la sorte, au milieu de la mer, sans trouver personne qui pût lui venir en aide, il s'écria :

— « O mon père saint Corentin, ô glorieux saint Corentin, voyez votre fils comme il est en danger ! Ne viendrez-vous pas à son secours ? »

O charité admirable de saint Corentin ! Nuit et jour il envoya à son fils bien-aimé une nourriture précieuse, pendant cinq années entières.

De plus, pendant tout ce temps, la sainte Vierge lui envoya, chaque nuit, par l'entremise d'un

ange, un beau *piler* (1) pour le consoler. O miséricorde digne de nos louanges !

Quand il eut ainsi passé cinq ans dans cette île, saint Corentin parla de la sorte à son ami :

— « C'est pour la dernière fois que je vous donne à dîner ; la nuit prochaine, vous souperez dans votre propre maison. »

Puis le saint prélat lui fit ses adieux. Il se mit alors à pleurer avec une douleur sincère et à dire :

— « Adieu, mon père, adieu, mon bienheureux père ; je vous remercie mille fois. Quand pourrai-je vous revoir ? »

Environ trois heures après, il vit venir un vieillard, qui marchait sur la mer comme sur la terre ferme, et ce vieillard lui dit :

— « Que me donnerez-vous, et, avec l'aide de Jésus-Christ, je vous tirerai de là ?

— « Je promets de donner à Dieu et à vous-même, mon ami, mon manoir et tout ce que je possède ; voici cinq ans que je n'ai vu ma femme,

(1) Je ne sais ce que peut signifier ce mot *piler*. Je trouve bien dans les dictionnaires bretons : le *Catholicon* de Lagadeuc, Dom Le Pelletier et Troude, *piler*, pilier, colonne ; mais est-ce bien cela ? Je ne le crois pas.

et que je n'ai reçu de consolation de personne autre que mon divin Jésus.

— « Vous me promettez trop, répondit le vieillard ; je ne vous demande que la moitié de vos biens. Montez sur mon dos, et, avec le secours de Dieu, je vous déposerai, avant la nuit, en sûreté sur le rivage. »

Et, en peu de temps, il fut rendu auprès de ceux qu'il souhaitait de revoir depuis longtemps. Le vieillard lui fit alors ses adieux, en disant :
— « Adieu, je reviendrai un jour vous voir. »

Alors le gentilhomme rencontra deux pages. C'étaient deux anges, qui le conduisirent avec deux flambeaux tout droit à sa maison, parce qu'il en avait oublié le chemin.

Quand il fut arrivé près de sa maison, ses deux conducteurs disparurent, ce qui l'étonna. Il entra dans le manoir si ardemment désiré, impatient de revoir sa femme.

Avant son entrée, sa femme désolée se plaignait ainsi, dans sa douleur :
— « Où êtes-vous, en ce moment, ô mon fidèle époux ? Ne vous verrai-je pas une dernière fois avant de mourir ? »

Au moment où elle se désolait ainsi, son mari, qu'elle appelait tous les jours, entra soudain. Elle courut à lui et s'écria :

— « N'êtes-vous pas mon mari ? Hélas ! j'avais grand peur que vous ne fussiez à jamais perdu ?

— « Remercions Dieu, lui dit-il, de m'avoir préservé, dans les dangers de mort où je me suis souvent trouvé, pendant cinq ans. J'ai toujours mis ma confiance en Dieu, qui m'a protégé nuit et jour. »

Comme ils parlaient ainsi, son petit enfant courut à son père, quoiqu'il ne l'eût jamais vu ; il lui sauta au cou, en disant :

— « Mon père chéri, soyez le bienvenu, et louons d'abord Dieu de votre retour ! »

Alors vinrent les serviteurs de la maison, puis les gentilshommes et les habitants du voisinage ; tous étaient heureux et se réjouissaient du retour du gentilhomme.

Sa femme lui demanda alors où il avait été.

— « Que Dieu soit loué à jamais, répondit-il ; que Dieu soit loué à jamais de m'avoir, pendant cinq ans, préservé au milieu de mille dangers !

« Mon oncle, sous prétexte de m'emmener à la chasse, me jeta dans la mer. Alors je me mis à

crier : Glorieuse Vierge Marie, et vous, saint Corentin, souvenez-vous de votre fils, ayez pitié de moi !

« Aussitôt je fus conduit dans une île par quelque chose qui me soutenait au-dessus des flots. Là, pendant cinq ans, un saint prêtre m'a visité tous les jours, et pourvu de tout ce qui est nécessaire pour vivre.

« Enfin, j'ai été retiré de cette île par un vieillard, et je lui ai promis la moitié de nos biens. Voilà comment j'ai été préservé au milieu des plus grands dangers, et Dieu en soit loué ! »

Alors la compagnie, ayant entendu cela, loua la grande charité de Jésus, fils de Dieu. Puis il y eut fréquemment des banquets, chez les amis du seigneur, pour fêter son retour.

Environ un an après, le vieillard vint réclamer du seigneur la récompense qui lui avait été promise ; il vint réclamer la récompense qui lui avait été promise par le seigneur, quand il le retira du milieu de la mer.

Il parla de la sorte au gentilhomme :

— « Vous rappelez-vous votre promesse ? Vous rappelez-vous la promesse que vous m'avez faite ?

Il faut la tenir ; je vais vous attendre dans la chapelle du manoir. »

Le gentilhomme apporta aussitôt la moitié de ses biens. Mais le vieillard lui dit alors :

— « A quoi songez-vous donc, et où sont vos promesses ?

— « Mon père, répondit-il, voici la moitié de mes biens, et je ne vous cache rien ; tout est là devant vous. Je ne vous cache rien ; tout est là devant vous, et j'aimerais mieux mourir que vous tromper.

— « Vous avez aussi un joli petit enfant ; amenez-le devant moi, car je désire le voir, avant de m'en aller ; je désire le voir, avant de m'en aller, car je vous aime, et j'aime aussi votre enfant. »

Quand le jeune enfant eut été amené par sa mère, le vieillard reprit :

— « Seigneur, vous m'avez promis la moitié de tous vos biens, et votre enfant est la meilleure part de tout ce que vous possédez ; il faut tenir votre promesse et me donner ma part de l'enfant. »

Alors la mère s'écria :

— « Qu'allez-vous faire ? Vous allez mettre à

mort mon bel enfant, mon fils chéri ? Ah ! prenez plutôt tout ce que nous possédons, seigneur; prenez tout, et laissez-moi mon fils !

— « Madame, reprit le vieillard, consolez-vous, et cessez de pleurer de la sorte; votre mari a promis à Dieu la moitié de tout ce qu'il possède; Abraham a été sur le point de sacrifier son fils : obéissez à Dieu, et buvez la coupe. »

Ayant ainsi parlé, il tira un couteau. A cette vue, la mère s'évanouit et tomba par terre; la mère s'évanouit et tomba par terre, et le père, inquiet, ne pouvait retenir ses larmes.

Au moment où le vieillard allait frapper l'enfant, un dame entra soudain, et, après elle, un évêque rempli de majesté :

— « Arrête, vieillard ! s'écria-t-il, car Dieu ne leur demande que leur bonne volonté. »

Alors la mère revint à elle, et l'évêque lui dit :

— « Retirez-vous un peu dans votre chambre, et laissez-nous avec votre mari et votre fils, car nous avons quelque chose à leur dire ; dans un moment, vous viendrez les rejoindre. »

Alors la grande dame parla de la sorte au seigneur :

— « Me reconnaissez-vous, seigneur? regardez-moi, et regardez encore.

— « Hélas ! excusez-moi, madame ; jamais de ma vie je n'eus l'honneur de vous voir avant aujourd'hui.

— « Avez-vous donc oublié que vous prîtes jadis la Mère de Dieu pour votre mère, de préférence à toutes les autres saintes? Je suis la Mère de Dieu, et vous viendrez, sans tarder, votre fils et vous, nous voir au paradis. »

Alors l'évêque parla aussi de cette façon :

— « Me reconnaissez-vous, seigneur? parlez franchement.

— « Excusez-moi, monseigneur ; jamais je n'eus l'honneur de vous voir avant aujourd'hui.

— « Avez-vous donc oublié que vous prîtes jadis saint Corentin pour votre père? Je suis saint Corentin, et, sans tarder, il vous faudra venir avec moi au paradis, vous et votre jeune fils. »

Et le vieillard lui dit aussi, à son tour :

— « Savez-vous qui je suis? »

— « Excusez-moi, répondit-il ; je n'ai pas l'honneur de vous avoir jamais vu ailleurs que sur la mer.

— « Je suis le malheureux dont vous avez fait

enterrer le corps avec les trente écus que vous avez donnés à sa femme. Pour récompense de votre charité, vous viendrez, sans tarder, votre fils et vous, me rejoindre au paradis (1). »

Quand le seigneur et son jeune fils entendirent cela, ils tombèrent morts sur la place, et saint Corentin et la Vierge Marie les conduisirent tout droit au paradis.

O jeune homme heureux mille fois d'avoir pris saint Corentin pour père et de l'avoir toujours aimé ! Vous avez été heureux dans votre vie et heureux dans votre mort d'avoir mis en lui votre confiance.

Peu de temps après, la dame revint et trouva son mari et son fils morts ; elle trouva son mari et son fils morts ; ô douleur, ô crève-cœur sans égal !

Nul ne saurait dire l'étendue de sa douleur. Le cœur lui faillit et, sans pouvoir prononcer un seul mot, elle tomba sur le corps de son fils, comme si elle était morte elle-même.

(1) Cet épisode du mort que l'on fait enterrer et qui vient ensuite à l'aide du héros du récit, dans le danger et les épreuves auxquelles il est soumis, se rencontre fréquemment dans les contes populaires.

Quand elle revint à elle :

— « Malheur à moi ! s'écria-t-elle ; que vois-je, ô glorieuse Vierge Marie ? Je ne puis leur survivre dans ce monde ! Hélas ! mon mari et mon fils bien-aimés sont donc morts !

« Que ferai-je, mon Dieu ? Comment vivre, à présent ? Ma vie et mon cœur me sont arrachés ! Sainte mère de miséricorde, ô mère des veuves, venez au secours d'une pauvre veuve abandonnée !

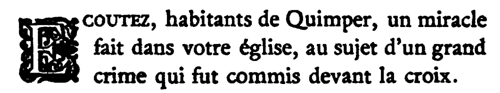
— « Consolez-vous, madame, et prenez patience ; ne pleurez pas ainsi ; la sainte Vierge et saint Corentin, et les anges du ciel ont porté votre mari et votre fils au paradis. »

Peu de temps après, lorsque son mari et son fils eurent été enterrés, dans le même tombeau, pleine de mépris pour ce monde et ses vanités, elle se retira dans un couvent, pour y faire pénitence.

Allons ! chers Bretons, soyez gens de cœur ; honorons saint Corentin, et prions-le de bon cœur. Celui qui lui sera dévot dans ce monde sera secouru par lui à son heure dernière.

VII

LE MIRACLE DES TROIS GOUTTES DE SANG.



Écoutez, habitants de Quimper, un miracle fait dans votre église, au sujet d'un grand crime qui fut commis devant la croix.

Un bourgeois de la ville de Quimper, plein d'amour pour notre Sauveur, fit vœu d'aller visiter Jérusalem et le Golgotha, pour saluer les lieux saints, où souffrit Notre-Seigneur.

Donc, avant de partir, il dit à un sien compère :
— « Compère, au nom de Dieu, veillez sur mes enfants, sur mes enfants et ma femme ; au nom de Dieu, ne les abandonnez pas.

« Gardez mon or et mon argent, pour les entretenir honnêtement ; soyez leur père, je vous en prie, et Dieu vous en récompensera. »

Ayant fait ces recommandations à son compère, il prit congé de ses enfants, et fit ses adieux à sa femme, qui se mit à pleurer, toute désolée.

Puis, se mettant à genoux devant monseigneur

saint Corentin, il lui demanda sa grâce et sa bénédiction.

Après s'être recommandé à son maître et bienheureux patron, il se mit gaîment en route, sous la protection de Dieu et de tous les saints.

Il fut longtemps absent; son voyage fut long et difficile, et durant tout ce temps, il n'eut aucune nouvelle de sa femme ni de ses enfants.

O folles espérances de ce monde! ô trahison cruelle! Son compère abandonna ses enfants dans le besoin.

Tenté du démon, il garda l'argent que lui confia le pèlerin, avant de se mettre en route.

C'était pitié d'entendre les pauvres enfants qui criaient :

— « Mère, donnez-nous du pain! il y a un jour entier que nous n'avons mangé!

— « Hélas! mes pauvres enfants, leur répondait-elle, il n'y a pas un morceau de pain dans la maison; le compère garde notre argent, comme un voleur. »

La pauvre femme fut forcée de vendre tout ce qu'elle avait, puis d'aller mendier avec ses enfants.

Enfin, après l'avoir longtemps attendu, son mari revint à la maison, et il faillit mourir de compassion, quand il vit en quel état étaient ses pauvres enfants.

Il alla trouver son compère au cœur cruel, pour lui demander ce qu'il lui avait confié.

Mais le méchant lui répondit :

— « Tu ne m'as jamais rien donné ; retire-toi, effronté ; me prends-tu donc pour un voleur ? »

L'autre lui répliqua alors :

— « Je m'en rapporterai à ton serment ; viens à l'église jurer devant la croix, et prenons pour témoin le Dieu souverain. »

Ils se rendirent dans l'église de saint Corentin, et là, le méchant donna à l'autre une canne à tenir en sa main, avant de jurer.

Dans cette canne était caché l'argent qu'il avait volé ; mais il ne pouvait rien cacher à Dieu.

Il s'avança alors devant Notre-Seigneur crucifié, pour jurer qu'il avait rendu à son compère ce que celui-ci lui avait confié.

Au moment où il faisait le serment maudit, sa méchanceté fut dévoilée : la canne s'entr'ouvrit et laissa tomber l'argent à terre.

Les pieds sacrés de l'image de Notre-Seigneur sur la croix se détachèrent alors et répandirent trois gouttes de sang, en témoignage du grand péché.

Habitants de Quimper, adorez ce crucifix, qui est encore dans votre église. Adorez, chaque jour, du fond du cœur, les trois gouttes de sang.

Je vous salue, trois gouttes de sang répandues par Jésus, mon père ; lavez, je vous prie, mon cœur, afin que je puisse trouver le véritable pardon.

O divin sang de Jésus, et le lait de sa mère miséricordieuse, vous serez tout mon espoir et ma confiance en tout danger (1).

(1) On voyait encore, au siècle dernier, dans le chœur de la cathédrale de Quimper, au fond du sanctuaire, un autel dit des *Trois gouttes de sang*, en souvenir du miracle dont il est ici question. On y conservait le crucifix qui était censé avoir répandu trois gouttes de sang, et les linges sur lesquels elles étaient tombées furent recueillis et sont encore conservés dans le trésor de l'église, avec la tête du christ qui les répandit. Pendant longtemps, on célébra, le mercredi avant les Cendres, la fête de l'*effusion* des trois gouttes de sang, qui est mentionnée en ces termes dans le *Martyrologe romain : Feria quarta ante Cineres : Corisopiti in ecclesia cathedrali, festum trium guttarum sanguinis, quas mirabiliter effudit imago lignea crucifixi, in execrationem perjurii coram ipsamet imagine perpetrati.*

Voici, du reste, d'après le propre du diocèse de Cornouaille,

la leçon qui a été suivie et mise en vers bretons par le père Maunoir :

« Un honorable habitant de Quimper, possesseur d'une grande fortune, avait, avant d'entreprendre un voyage en Terre Sainte, remis le soin de sa famille et l'administration de ses biens à un de ses amis, en qui il avait la plus grande confiance. Lorsqu'il revint, après une absence de plusieurs années, et qu'il réclama de son ami l'argent qu'il lui avait confié, celui-ci répondit qu'il n'avait rien reçu de lui. Il appela en conséquence devant le juge d'église le dépositaire infidèle, et, comme il n'avait pas de témoins pour prouver la justice de sa réclamation, il demanda que le litige fût résolu par un serment solennel devant l'image du crucifix. Ils se rendirent donc tous deux dans la cathédrale, et au moment où le dépositaire infidèle confirmait son mensonge par un faux serment, les deux pieds de l'image du Christ, qui étaient placés l'un sur l'autre et attachés à la croix par un seul clou, se disjoignirent, et trois gouttes de sang en tombèrent miraculeusement. » (*Proprium sanctorum diocesis Corisopitensis*. Quimper, J. Perier, 1701, page 95.)

Voir *Monographie de la cathedrale de Quimper*, par R. F. Le Men, 1877, page 12.

On voyait anciennement dans l'église de Callac (Côtes-du-Nord) une peinture représentant le même miracle, ou un autre semblable.

Quant à la tradition de la canne brisée et recélant des pièces d'or, on la trouve aussi dans *Don Quichotte*, deuxième partie, chap. XLV.

Un vitrail moderne de la cathédrale, peint je crois par M. Hirsch, et qui se trouve dans la dernière chapelle du collatéral sud, au bas de l'église, représente le même sujet ; mais le peintre ne semble pas avoir bien connu la légende, car le bâton qui doit recéler les pièces d'or ne figure pas dans son tableau.

VIII

SAINTE TOUINA.

Il y avait une fois un riche veuf qui s'était remarié à une veuve riche aussi. Ils avaient chacun une fille de leur premier mariage. Celle du mari, nommée Touina, était jolie, aimable, soumise et laborieuse. Celle de la dame, au contraire, nommée Margot, était laide, disgracieuse, méchante et paresseuse. Pourtant, sa mère lui trouvait toutes les qualités, n'aimait qu'elle et était très-dure pour la pauvre Touina. Le père de celle-ci allait souvent en voyage, et, dès qu'il avait quitté le château, on envoyait sa fille garder les moutons sur la lande, avec un morceau de pain d'orge, comme on en donnait aux chiens, ou une galette de sarrasin pour toute nourriture. Un matin qu'elle se rendait à la lande avec son troupeau, tout en se faisant à elle-même ses plaintes, le long de la route, elle aperçut derrière un buisson un homme bien mis et armé d'un fusil, qui l'écoutait et qui lui dit :

— Vous êtes donc bien malheureuse, mon enfant ?

— Hélas ! monseigneur, j'ai une marâtre qui

ne m'aime pas et me rend la vie bien dure. Quand mon père est absent, elle m'envoie tous les jours garder les moutons sur la lande, et ne me donne pour toute nourriture qu'un morceau de pain noir, comme on en donne aux chiens ; voyez (et elle lui montra un morceau de pain d'orge, noir et tout moisi) ; et pendant ce temps-là, sa fille Margot reste avec elle dans le château, à essayer tous les jours des robes neuves, à s'amuser, et à courir, et à manger de bons fruits, dans les jardins.

— Eh bien ! mon enfant, venez avec moi, et je vous donnerai de plus belles robes et de plus belles parures que n'en a la fille de votre marâtre, et vous ne manquerez de rien de ce qui pourra vous faire plaisir.

Touina regarda l'inconnu avec étonnement et ne sut, d'abord, que lui répondre. Il était jeune et avait assez bonne mine, et elle se trouvait si malheureuse, qu'elle abandonna son troupeau et le suivit.

Il la conduisit dans un vieux château en ruine, où il y avait beaucoup de gens de mauvaise mine, qui lui firent peur d'abord. C'étaient des brigands, et il en était le chef. Voilà donc la pauvre Touina dans une caverne de brigands ! Le chef ordonna à ses gens de la respecter et de lui obéir comme à leur maîtresse, et lui-même eut pour elle toutes

sortes d'attentions. Il y avait là des chambres remplies d'or et d'argent, et de beaux habits, et des parures de toute sorte, et elle pouvait choisir et en changer tous les jours, à sa fantaisie. Elle resta quatre ans dans ce château, et, au bout de ce temps, elle eut un enfant, dont le chef des brigands était le père. Elle voulut le faire baptiser à l'église la plus voisine; mais le père ne voulait pas qu'il fût baptisé. Touina en était fort désolée, et elle conçut le projet de profiter de la première occasion pour s'enfuir et retourner chez son père. Une nuit donc que tous les brigands étaient partis pour une expédition importante, avec leur chef en tête, elle mit son enfant, qui n'avait encore que trois ou quatre mois, dans un panier, et s'enfuit en l'emportant. Après beaucoup de mal, elle arriva heureusement au château de son père, et lui sauta au cou pour l'embrasser.

— Jésus ! mon enfant, dit le vieux seigneur en pleurant de joie, que je suis donc heureux de te revoir ! A présent, tu resteras avec ton vieux père, qui t'aime tant, n'est-ce pas, mon enfant ?

— Oui, mon père, à présent je resterai avec vous et ne vous quitterai plus jamais. Je vous ai causé bien du chagrin, n'est-ce pas? Mais je ne vous en causerai plus. Je cours jusqu'à l'église

pour me confesser ; je reviendrai sans tarder ; n'ayez point d'inquiétude.

Et elle embrassa encore son père et sortit aussitôt, laissant sur une table, où elle l'avait déposé en entrant, le panier dans lequel se trouvait son enfant. Elle prit la route de Rome pour aller se confesser à notre Saint-Père le Pape.

L'enfant ne tarda pas à crier. La marâtre ouvrit le panier et s'écria aussitôt, en s'adressant à son mari :

— Ne vous avais-je pas dit que votre fille n'est rien qui vaille ? Voyez un peu le beau cadeau qu'elle vous a apporté !...

L'enfant fut mis en nourrice, dans une ferme voisine. Mais suivons Touina, qui marche sur le chemin de Rome.

Après beaucoup de mal, demandant l'aumône et l'hospitalité tout le long de la route, elle arriva enfin au terme de son voyage. Elle alla se prosterner aux pieds du Saint-Père, et se confessa à lui avec un sincère repentir. Le pape l'écouta avec intérêt, puis il lui dit d'aller trouver un saint ermite qui demeurait dans un bois, à quelque distance de la ville, et de se confesser à lui, après quoi le saint homme lui indiquerait la pénitence qu'elle aurait à faire pour obtenir l'absolution.

Touina se remit donc en route. Elle arriva à l'ermitage du saint anachorète et se jeta à ses

pieds, en le priant d'écouter sa confession. Mais le vieillard, étonné et troublé de voir une belle jeune femme dans sa pauvre hutte de terre et de feuillage, crut que c'était le démon qui venait le tenter sous cette forme, et il lui cria, en se couvrant la figure de ses deux mains :

— Retire-toi, démon ; va loin de moi !...

Touina se retira, désespérée.

Cet ermite recevait tous les jours la visite de son bon ange. L'ange resta alors trois jours sans venir, et le vieillard en était désolé et ne savait à quoi attribuer ce changement. Quand l'ange revint, le quatrième jour, il lui demanda pourquoi il était resté trois jours sans venir, et quelle faute il pouvait avoir commise.

L'ange lui dit :

— Vous avez repoussé durement une pauvre jeune femme qui venait à vous, pleine de repentir, pour chercher conseil et consolation. Vous l'avez appelée « démon, » et elle s'est retirée, le désespoir dans l'âme. C'est là un grand péché, et, pour le racheter, voici ce qu'il vous faudra faire. Vous chercherez cette jeune fille, jusqu'à ce que vous l'ayez retrouvée, et vous la confesserez et lui donnerez l'absolution. Le Saint-Père lui-même lui donnera à communier, puis vous la suivrez partout où elle ira, et la surveillerez et la protégerez, comme si elle était votre propre fille,

jusqu'à ce qu'elle ait trouvé à se marier, car vous êtes, dès à présent, responsable d'elle, et si elle venait à se perdre, vous seriez perdu vous-même. Vous la placerez comme domestique dans quelque maison honnête, et vous mettrez comme première condition à son engagement que ses maîtres la laisseront assister à la messe tous les jours. Lorsqu'elle sera mariée, vous retournerez à votre ermitage, et Dieu disposera de vous comme il l'entendra.

Ayant ainsi parlé, l'ange disparut. Le pauvre ermite était tombé la face contre terre, et il pleura abondamment. Puis, prenant son bâton, il se mit en route pour accomplir les ordres du Seigneur.

Il retrouva Touina, qui n'avait pas encore quitté Rome, et passait tout son temps à prier et à pleurer dans les églises de la ville sainte. Il la confessa, lui donna l'absolution et la consola de son mieux. Puis, quand elle eut reçu à communier de la main du Saint-Père, il lui chercha une place dans une maison honnête, à la campagne. Tout le monde, en voyant cette belle jeune fille accompagnant ce vieillard à barbe blanche, pour lequel elle avait tant de soins et de prévenances, la prenait pour sa fille. L'ermite réussit à la placer chez une vieille dame veuve, riche et dévote, puis il alla établir son ermitage dans un bois voisin, afin de ne pas la perdre de vue. Touina,

grâce à la douceur de son caractère et à son cœur aimant, plut tout de suite à la vieille dame et s'attira ainsi la jalousie de deux autres servantes qui étaient dans la maison. Tous les jours elle accompagnait sa maîtresse à la messe, dans la chapelle du château. Bien plus, dès qu'elle avait un moment de loisir, elle y allait prier. Les deux autres servantes la plaisantaient sur cette dévotion excessive, et faisaient leur possible pour la retenir avec elles, aux heures de récréation, et lui faire prendre part à leurs jeux, à leurs danses et à leurs folles chansons. La pauvre Touina ne pouvait toujours résister à leurs instances; mais, même au milieu des jeux les plus bruyants, elle était toute pensive et priait, en esprit et d'intention, dans la chapelle, devant l'image de la sainte Vierge. Bien plus, la Vierge, la prenant en pitié, la faisait disparaître du milieu des sociétés joyeuses et bruyantes où elle se trouvait si malheureuse, sans que personne sût comment elle disparaissait, ni où elle allait. Quatre anges invisibles la prenaient, un par chaque membre, la soulevaient en l'air et la transportaient dans la chapelle, puis ils la ramenaient de la même manière au milieu de ses compagnes, étonnées de la voir reparaître tout d'un coup, comme si elle sortait de terre ou descendait du ciel.

Voyant cela et n'y comprenant rien, les deux jalouses crièrent à la sorcière et allèrent la dénoncer comme telle à leur maîtresse. Celle-ci, intriguée et désireuse de voir par elle-même quel cas elle devait faire de semblables rapports, se mit un jour à la fenêtre de sa chambre, afin d'observer les trois filles, au moment où elles sortiraient ensemble, à midi, pour aller se récréer pendant une heure dans le jardin. Et elle vit fort bien quatre anges à ailes blanches qui enlevèrent Touina du milieu de ses deux compagnes et la transportèrent dans la chapelle; puis ils la rapportèrent encore auprès des deux autres filles, quand l'heure fut venue de rentrer au château. Elle comprit que c'était là un miracle de la part de Dieu ou de sa sainte mère, et que Touina devait être une sainte; et, à partir de ce jour, elle dit qu'elle n'irait plus travailler à la cuisine, ni nulle part ailleurs où seraient les deux autres filles, mais qu'elle resterait à filer dans sa chambre, et irait prier à la chapelle quand bon lui semblerait.

La dame n'avait qu'un enfant, un fils de dix-huit ou dix-neuf ans, qui était aux écoles. Quand ses études furent terminées, il revint à la maison, et il y eut, à cette occasion, un grand repas, auquel on invita tous les parents et les autorités du pays. Les deux servantes jalouses

demandèrent à leur maîtresse de leur envoyer Touina à la cuisine pour les aider. La dame y consentit, et Touina descendit de sa chambre. Elle fut employée à poser les plats sur la table, dans la salle à manger. Le jeune seigneur, qui ne l'avait pas encore vue, fut frappé de sa bonne mine, de son air distingué, de son maintien modeste, et il demanda à sa mère qui elle était.

— Je ne sais pas bien, répondit-elle; elle m'a été présentée par un vieillard à barbe blanche, que je crois être son père. Je l'ai prise par pitié, car ils paraissaient bien malheureux et ne vivaient que d'aumônes, et je suis loin de m'en repentir, car cette jeune fille a toutes les qualités possibles, et de plus je la crois une vraie sainte.

Le jeune seigneur fut vivement intrigué par ces paroles de sa mère. Pendant tout le repas, il ne quitta pas des yeux Touina, et il était déjà amoureux d'elle. Son amour ne fit que croître de jour en jour, si bien qu'il demanda à sa mère de lui permettre de l'épouser. La dame, bien qu'aimant et estimant beaucoup la jeune fille, ne trouvait pas que ce fût un parti convenable pour son fils, et elle lui représentait de son mieux qu'elle ne pouvait le laisser épouser une servante, une fille venue on ne savait d'où, dont le père mendiait son pain de porte en porte. Mais toutes ces représentations et ces sermons étaient en pure

perte, et le jeune homme était tellement frappé au cœur, qu'il en tomba malade.

On consulta tous les médecins du pays et même les sorciers ; mais ce fut en vain, et le jeune seigneur ne faisait que dépérir, tous les jours, de plus en plus. Voyant cela, sa mère résolut de ne plus le contrarier, et elle lui annonça qu'elle consentait à le laisser épouser Touina. Cette bonne nouvelle le guérit sur le champ, comme par enchantement. On fit chercher le vieux mendiant, qu'on regardait comme le père de Touina, et on l'amena au château. Mais il se tint à la porte et tendit la main pour demander l'aumône, selon son habitude. La dame vint et lui dit :

— Entrez, mon brave homme, et asseyez-vous au foyer.

Et il entra et s'assit au foyer, et la dame lui dit encore :

— Mon fils désire avoir votre fille pour femme ; êtes-vous content de la lui donner ?

— Ma fille est pauvre comme moi, et elle ne peut pas espérer de s'élever si haut ; pourtant, si c'est la volonté de Dieu, qu'elle s'accomplisse.

Les noces furent célébrées sans délai, et il y eut de grands festins, des jeux et des réjouissances de toute sorte, pendant plusieurs jours.

Quand tout fut terminé, l'ermite prit congé de Touina et lui dit :

— A présent, mon enfant, je retourne à mon ermitage, dans le bois où vous m'avez trouvé, pour faire pénitence et attendre la mort, quand il plaira à Dieu de me l'envoyer. Quant à vous, continuez d'aller tous les jours à la messe et d'être dévote à la sainte Vierge ; ne vous plaignez jamais des épreuves qu'il plaira à Dieu de vous envoyer, et ne vous mettez pas en colère, quoi qu'il puisse vous arriver. De plus, à présent que vous voilà riche, ne refusez jamais l'aumône au pauvre qui vous demandera, au nom de Dieu, et, quoi qu'il puisse vous demander, donnez-le-lui.

Touina promit de suivre minutieusement ces recommandations, et le vieillard partit.

Voilà Touina grande dame à présent. Mais, dans la prospérité, elle n'oublia pas qu'elle avait été malheureuse. Son cœur était plein de compassion pour tous les malheurs, pour toutes les misères, et personne ne s'adressait jamais à elle sans être secouru et consolé.

Au bout d'un an de mariage ou environ, elle donna le jour à un fils. L'enfant fut baptisé, puis mis en nourrice chez une fermière, où il devait rester trois ans. C'était un enfant superbe, et il venait à merveille.

Quand les trois ans furent accomplis, la nourrice le ramena au château, où il devait rester désormais. Il y eut un grand repas à cette occasion, et on y invita beaucoup de monde.

Touina entendait tous les jours la messe dans la chapelle du château, selon la recommandation de l'ermite, et elle n'y avait jamais manqué une seule fois. Le jour du repas, elle y alla, comme à l'ordinaire. L'enfant avait été confié à une servante, qui n'avait rien autre chose à faire que le surveiller, en l'absence de sa mère. Elle alla avec lui à la cuisine, pour voir les préparatifs du festin. Il avait une boule dorée qu'il s'amusait à faire rouler, pour courir après elle. Tout en courant et en sautant par la cuisine, il tomba dans une bassine pleine de lait bouillant, qu'on venait de retirer de dessus le feu. Y étant tombé la tête la première, il ne pouvait crier, de sorte qu'il y resta quelque temps, sa surveillante n'ayant pas les yeux sur lui, et quand on l'en retira, il était déjà mort, le pauvre petit ange ! Voilà grand émoi et grande douleur dans la maison, comme bien vous pensez ! Sur ce, Touina revint de la chapelle, et, voulant savoir où en étaient les apprêts du dîner, elle entra dans la cuisine. Tout le monde y était en larmes. Elle prévit aussitôt quelque grand malheur et demanda ce qui était arrivé. Per-

sonne ne lui répondit, mais les larmes et les cris augmentèrent.

— Où est mon enfant? demanda-t-elle alors.

Et comme on ne lui répondait toujours que par des larmes et des cris, elle se mit à chercher de tous les côtés et finit par le découvrir sur un lit où on l'avait déposé. Elle le prit dans ses bras et l'embrassa, en le baignant de ses larmes. Puis elle dit avec résignation :

— Dieu me l'avait donné, et Dieu me l'a ôté; que son saint nom soit béni !

Et elle le déposa dans une armoire, sur un coussin, et, s'adressant ensuite aux cuisinières et aux autres domestiques qui étaient là, d'un air résigné et calme elle leur dit :

— Essuyez vos larmes, et cessez vos cris; faites comme moi; que chacun soit à son travail, et que les invités qui vont venir ne sachent rien du malheur qui vient d'arriver. C'est la volonté de Dieu, et il ne sert de rien de se désoler ou de murmurer.

Et, donnant l'exemple, elle s'occupa elle-même de préparer la table et d'orner la salle, comme si son cœur de mère n'était pas navré.

Cependant, les invités arrivaient, et Touina les recevait gracieusement et le sourire sur les lèvres; et à ceux qui demandaient à voir son enfant elle disait qu'il dormait pour le moment, et

qu'elle craignait de l'éveiller, parce qu'il était un peu indisposé, mais qu'à la fin du dîner elle le présenterait à tous les invités, dans la salle à manger...

Quand tous les invités furent arrivés, on se mit à table, et nul ne se serait douté, à voir l'air calme, serein et gracieux de la pauvre mère, qu'elle venait de perdre son fils, son unique enfant. Le père lui-même n'en savait rien encore.

Vers la fin du repas, un vieux mendiant à la barbe longue et blanche, et s'appuyant sur un bâton, se présenta à la porte de la cuisine et demanda quelque chose à manger, au nom de Dieu. Personne ne le connaissait ; pourtant, il fut reçu comme tous les autres mendiants, qui se présentaient en grand nombre tous les jours, et on lui présenta un morceau de pain blanc avec un peu de viande.

— Ce n'est pas là ce que je veux, dit-il.

— Que voulez-vous donc? lui demanda la servante, étonnée.

— Allez dire à votre maîtresse de venir me servir, et je lui dirai ce que je veux.

On trouva cet homme fort exigeant. Cependant, comme Touina avait donné ordre de ne jamais refuser aucun mendiant et de l'appeler toutes les fois qu'il s'en trouverait qui voudraient lui parler,

une servante alla lui faire part de ce qui se passait.

Aussitôt elle se leva de table et vint trouver le mendiant. Elle ne le reconnut pas, et elle lui demanda :

— Que désirez-vous, cher pauvre de Dieu ?

— J'ai faim, et je demande à manger.

Elle lui présenta du pain blanc, du lard et du rôti.

— Ce n'est pas de cela qu'il me faut, dit le vieillard.

— De quoi donc, mon frère ? Dites hardiment ; je vous donnerai ce que vous désirerez ; entrez, et voyez ce qui vous plaira.

Le vieux mendiant entra dans la cuisine ; mais, au lieu de s'arrêter devant la table qui y était, couverte de toutes sortes de viandes et d'autres mets, il alla droit à l'armoire où Touina avait mis son fils mort, et dit :

— Je veux un morceau du mets qui est là, dans cette armoire.

— Il n'y a là rien à manger, cher pauvre de Dieu.

— Je veux un morceau de ce qui y est, vous dis-je. Ne m'avez-vous pas dit que vous ne me refuseriez rien de ce que je vous demanderais ? Ouvrez l'armoire.

Touina, étonnée, regarda le mendiant en face

et ne le reconnut pas encore ; puis elle ouvrit l'armoire en tremblant. Mais, au premier regard qu'elle y jeta, elle poussa un cri de joie. Qu'avait-elle donc vu ? Son enfant, qu'elle y avait déposé mort il y avait quelques heures, y était toujours, mais plein de vie et souriant, et jouant avec des oranges qui se trouvaient là. Elle l'enleva dans ses bras, et le couvrit de baisers et de larmes de joie et de bonheur.

Puis elle voulut l'aller montrer à tous ses invités, dans la salle du festin. Mais le vieux mendiant l'arrêta et lui dit, en montrant l'enfant du doigt :

— Voilà le mets dont je veux manger ma part.

La pauvre mère poussa un cri, comme si on lui eût plongé un poignard dans le cœur, et cacha son enfant dans son sein. Mais l'impitoyable mendiant reprit :

— Vous avez donc oublié déjà la promesse que vous fîtes au viel ermite, de ne jamais rien refuser à aucun mendiant, quoi qu'il pût vous demander ?

— C'est vrai, hélas ! répondit-elle avec résignation. Voilà mon enfant ; disposez-en comme vous l'entendrez, et que Dieu ait pitié de moi.

Et elle remit l'enfant au mendiant. Celui-ci prit alors un grand couteau sur la table de la cuisine et le leva, comme pour frapper l'inno-

cente créature. Touina se contenta de tourner la tête en pleurant et sans faire aucun effort pour l'arrêter.

Alors le vieillard lui dit :

— Rassurez-vous, Touina, et ne craignez pas pour la vie de votre enfant : le voilà, plein de vie et de santé, et sans avoir éprouvé aucun mal.

Et il lui remit son enfant, puis il ajouta :

— O sainte Touina, — car vous êtes une vraie sainte, — votre épreuve et vos douleurs sont terminées dans ce monde, et les miennes aussi, grâce à vous. Vous avez été fidèle à la promesse que vous aviez faite de ne jamais rien refuser à un mendiant, quoi qu'il pût vous demander, au nom de Dieu ; vous avez poussé le dévoûment jusqu'au sacrifice de votre enfant, et Dieu, touché de votre foi, vous accorde le pardon et à moi comme à vous. Je suis le vieil ermite de la forêt, vers qui vous aviez été envoyée par le Saint-Père, et qui vous repoussa si durement, en vous appelant « démon, » vous mettant ainsi le désespoir dans l'âme. Dieu, pour me punir, avait attaché mon sort au vôtre, et si vous aviez failli dans la terrible épreuve à laquelle vous avez été soumise, nous aurions été damnés tous les deux pour l'éternité. A présent, je vais mourir ici sur la place, et mon âme ira tout droit au ciel,

où vous viendrez vous-même me rejoindre, quand vous aurez fait l'éducation de votre enfant.

Et le vieillard expira dès qu'il eut prononcé ces paroles. Touina lui fit faire de belles funérailles, auxquelles assistèrent tous ses parents et amis, et tous les invités du grand dîner, qui étaient encore à table pendant que tout ceci se passait dans la cuisine du château.

(Ce conte a été conté à Marguerite Philippe, de Pluzunet, par une pèlerine, en se rendant en pèlerinage au Relec, arrondissement de Morlaix.)

Twina ou Touina n'est pas un personnage purement imaginaire, comme on serait tenté de le croire, parce qu'on ne trouve ni sa vie, ni ses actes, ni même son nom, dans les hagiographes ni ailleurs, que nous sachions du moins. On rencontre seulement dans le calendrier de saint Meen un saint Touinianus, qui était son père ou son frère peut-être, ou pour le moins un parent. Une petite chapelle de Plouha, dans les Côtes-du-Nord, qui était originairement sous le patronage de sainte Touina, est aujourd'hui consacrée à sainte Eugénie, dont la légende, qui rappelle sans doute celle de l'ancienne patronne, y est retracée, dans une peinture du XVIII[e] siècle, signée Hamonnic, peintre breton parfaitement ignoré. Nombre de saints personnages, jadis connus et vénérés du peuple, surtout en Bretagne, se sont vus déposséder ainsi, au profit de noms plus connus, des hommages et du culte qui leur revenaient de droit. Ces substitutions ou ces usurpations sont dues généralement à l'analogie plus ou moins grande des noms ou à la similitude des légendes des premiers titulaires avec celles des usurpateurs. C'est ainsi, pour citer quelques exemples, que de saint Guéganton on a fait saint Agathon ; de saint Clévé, saint Clet ; de saint Drien, saint

Adrien ; de saint Gily, saint Gilles ; de saint Alar, saint Eloi ; de saint Dominoc'h, saint Dominique, etc.

Le dénoûment de cette légende rappelle celui de *Amis et Amiles*, qui fut très-populaire au moyen âge. Quelques critiques croient que le fond en est historique et qu'il se rapporte à deux frères d'armes de l'armée de Charlemagne, dans la guerre de Lombardie. La version la plus ancienne en a été rédigée en vers latins, de 1090 à 1100, par Raoul Tortaire, moine de l'abbaye de Fleury. Mais la plus connue des œuvres inspirées par les aventures des deux amis est un poème français composé au XIIIe siècle.

Voici comment on peut analyser en peu de mots le poème en question.

Deux guerriers, tous les deux beaux, braves, et offrant une ressemblance parfaite de l'un avec l'autre, sont unis par les liens d'une étroite amitié. Ils s'appellent Amis et Amiles. Amiles est accusé par le traitre Hardré d'avoir abusé de la fille du roi, et sommé de se laver de cette grave accusation par le duel judiciaire. Son ami se bat à sa place et sort vainqueur de l'épreuve. Mais celui-ci, Amis, est à son tour en butte aux disgrâces du sort : il est atteint de la lèpre. Amiles apprend alors que son ami ne peut être guéri qu'en arrosant ses plaies du sang innocent de jeunes enfants. Il n'hésite pas à sacrifier les siens. La guérison merveilleuse s'opère. Mais, lorsqu'on retourne dans la chambre des innocentes victimes, on les trouve jouant tranquillement sur leur lit avec des oranges.

Dans un conte des frères Grimm, intitulé *le Fidèle Jean*, nous trouvons aussi un vieux serviteur qui sauve la vie à son maître et se voit, plus tard, changer en statue de marbre, depuis les pieds jusqu'aux épaules, pour lui avoir révélé le secret du service qu'il lui a rendu. Le maître apprend qu'il peut délivrer son fidèle serviteur en l'arrosant du sang encore chaud de son enfant unique. Il sacrifie son enfant, arrose de son sang la statue de marbre, et son fidèle Jean est sauvé. Puis, quand le père et son ami retournent au berceau de l'enfant, ils l'y retrouvent plein de vie et qui leur tend les bras en souriant.

Un autre conte breton, que j'ai recueilli sous le titre de *le Roi Dalmar*, offre plus de ressemblance encore avec le conte des frères Grimm que ne le fait la légende de Touina, qui ne s'en rapproche que par l'épisode de la fin : la résurrection de l'enfant. Nous voyons là également le fidèle serviteur changé en statue, pour avoir révélé un secret, et le maître qui, pour le sauver, sacrifie son enfant, lequel est ensuite retrouvé vivant dans son berceau. C'est une version bretonne, à peine légèrement modifiée, de la même fable.

Enfin, ici encore, comme presque toujours, c'est en Orient qu'il faut chercher le type primitif, et nous le trouvons, sous le titre de *Viravara*, dans un conte traduit du sanscrit et que l'on peut analyser ainsi en quelques mots :

Viravara s'est mis au service d'un roi. Un jour, celui-ci, entendant les gémissements d'une femme, envoie Viravara pour savoir le sujet de son chagrin et le suit, sans se laisser voir. Viravara interroge la femme et apprend qu'elle est la Fortune du roi. Elle pleure parce qu'un grand malheur le menace ; mais ce malheur pourra être détourné, si Viravara immole son fils à la déesse Devi. Le fidèle serviteur, pour sauver son maître, offre à la déesse le sacrifice qu'elle demande ; puis, dégoûté de la vie, il s'immole lui-même. A cette vue, le roi aussi veut se donner la mort ; mais la déesse se radoucit et ressuscite l'enfant et le père.

C'est là, probablement, la source commune de tous les récits où un père ou une mère sacrifie son enfant, soit pour sauver la vie à un ami ou à un maître, soit pour ne pas manquer à la parole donnée (1).

(1) Le sang des enfants joue un grand rôle dans les maléfices du moyen âge. Les sorciers lui attribuaient des propriétés surnaturelles, et l'on accusait les Juifs et les Templiers de s'en servir dans leurs cérémonies religieuses, et de voler les enfants des chrétiens pour s'en procurer. Dans le roman de Merlin, de

IX

SAINTE DÉODIÉ (1).

Il y avait une fois un seigneur et une dame riches et qui n'avaient pas d'enfants, bien qu'ils fussent mariés depuis plusieurs années. Ils en étaient fort affligés, et ils eussent donné beaucoup d'argent pour avoir un enfant, garçon ou fille, si cela pouvait s'obtenir pour de l'argent. Ils avaient été en pèlerinage à nombre de places saintes; ils avaient bu de l'eau de mainte fontaine sacrée, mais toujours en vain.

Comme ils se rendaient tous les deux à Sainte-Anne d'Auray, pour implorer la mère de la Mère

Robert de Borron, on voit que Vortigern, usurpateur de la couronne d'Angleterre, veut bâtir une tour assez forte pour le mettre à l'abri des poursuites des Saxons. Mais les murs s'écroulent toujours dès qu'ils ont atteint une certaine hauteur. Alors les clercs et les astronomes conseillent au roi d'arroser le mortier des fondements avec le sang d'un enfant né sans père. Merlin, qui était l'enfant que l'on voulait sacrifier, sut se tirer de danger, grâce à sa science divinatoire.

D'autres, comme le fameux Gilles de Retz, se servaient du sang des enfants dans la recherche de la pierre philosophale.

(1) Ce nom me paraît altéré, sans que je puisse dire quelle doit en être la véritable orthographe. Je le reproduis tel qu'il m'a été donné par ma conteuse.

de Dieu, la dame tomba subitement malade. Elle s'arrêta dans une maison, au bord de la route, chez des fermiers aisés. Cependant, son mari, voyant qu'elle n'était pas dangereusement malade, continua son chemin vers Sainte-Anne, y arriva sans encombre, fit ses dévotions et s'en retourna ensuite.

Grand fut son étonnement, à son retour auprès de sa femme, d'apprendre qu'elle venait d'accoucher d'une petite fille belle comme le jour. Il en remercia Dieu du fond du cœur, et l'enfant fut baptisée dans l'église la plus voisine et reçut le nom de Déodié, comme sa mère. On la mit en nourrice dans une ferme des environs.

Cependant, la mère était bien malade. Ce fut en vain qu'on appela des médecins de la ville; son état allait s'aggravant chaque jour.

Se sentant près de sa fin, elle donna à son mari un petit livre scellé, en lui recommandant de le remettre à sa fille quand elle saurait lire, mais pas avant.

Elle mourut, et son mari la fit enterrer dans le cimetière de la paroisse où elle était morte, et s'en retourna ensuite à son château, après avoir bien recommandé d'avoir soin de son enfant et laissé pour cela de l'argent à la nourrice. Il promit de venir la voir souvent.

Et il vint assez fréquemment, en effet, pendant

quelque temps, puis moins souvent. Comme l'enfant était bien chez sa nourrice, qui la soignait et l'aimait comme si elle eût été sa propre fille, il l'y laissa et, vers l'âge de sept ou huit ans, elle fut envoyée à l'école. Elle apprit vite à lire, et on lui remit alors le petit livre de sa mère, dont le sceau n'avait pas été rompu. Personne ne sait bien ce qu'elle y lut; mais, à partir de ce moment, elle devint triste et pensive.

Son père venait la voir assez rarement à présent. Une lettre arriva de lui, un jour, pour dire qu'il allait se remarier et pour prier la nourrice et son mari d'accompagner Déodié à la noce. Mais Déodié, au lieu de recevoir la nouvelle du mariage de son père avec joie et plaisir, comme l'eût fait tout autre enfant de son âge, en devint, au contraire, toute triste et, le jour fixé venu, elle refusa même d'aller à la noce de son père. Les instances de sa nourrice et de son père nourricier pour la décider à les accompagner furent inutiles, ce que voyant, ils partirent sans elle.

Pendant leur absence, Déodié quitta secrètement leur maison, n'emportant que le petit livre de sa mère, et résolue à se placer en condition dans quelque ferme du pays, afin de pouvoir vivre de son travail. Elle partit de bon matin, et, après avoir marché toute la journée, elle arriva, tôt après le coucher du soleil, à une maison

d'assez bonne apparence où elle demanda l'hospitalité pour la nuit, ce qui lui fut facilement accordé, sur sa bonne mine. Le maître et la maîtresse de la maison l'interrogèrent avec intérêt et lui demandèrent comment elle se trouvait ainsi seule par les chemins, jeune et jolie comme elle était, et paraissant si bien élevée.

Elle répondit qu'elle n'avait plus ni père ni mère, et qu'elle cherchait condition dans quelque honnête maison, afin de pouvoir vivre de son travail.

On lui proposa de rester dans cette maison, et elle s'empressa d'accepter, ne demandant pour tous gages qu'une chambre pour elle seule, et une chandelle et un fagot, tous les soirs, pour s'y rendre. De pareilles conditions parurent étranges et étonnèrent un peu, mais on les accepta néanmoins.

Déodié était douce de caractère, soumise, bonne travailleuse, adroite et intelligente, et ses maîtres et tous ceux de la maison l'estimaient et l'aimaient. Mais une chose les intriguait beaucoup : c'était de la voir, tous les soirs, quand l'heure était venue d'aller se coucher, prendre sa chandelle et son fagot, et se retirer dans sa chambre, qu'elle fermait toujours soigneusement à clé. « Que signifie cela, se demandait-on, et que peut-elle faire de ce fagot ? Si encore il faisait froid ; mais au mois d'août !... »

Quelque soir, malgré la défense des maîtres de l'épier ou de l'inquiéter à ce sujet, une servante plus curieuse que les autres, pendant que tout le monde dormait dans la maison, se rendit tout doucement, sur la pointe du pied, jusqu'à la porte de sa chambre, et, regardant par le trou de la serrure, elle fut bien étonnée de ce qu'elle vit. Le fagot brûlait dans le foyer, et Déodié était assise dessus, tout environnée de flammes, sans paraître en souffrir, et tenant à la main son petit livre où elle semblait lire, et elle disait à haute voix :

— Déodié, ma mère chérie, je voudrais vous revoir avant de mourir !

Et elle resta dans le feu, jusqu'à ce que le fagot fût entièrement consumé.

La curieuse, qui voyait et entendait tout cela par le trou de la serrure, n'en revenait pas de son étonnement; elle n'en dit pourtant rien à personne. Mais, la nuit suivante, elle alla encore regarder par le trou de la serrure de la chambre de Déodié, puis une troisième fois, et, à chaque fois, elle vit et entendit la même chose, si bien qu'elle finit par dire à sa maîtresse :

— Vous avez une sainte dans votre maison.

— Une sainte.... et qui donc ?

— C'est Déodié.

Et elle raconta ce qu'elle avait vu et entendu,

par trois fois. La maîtresse n'en crut rien. Pourtant, désirant s'en assurer par elle-même, elle alla aussi, la nuit suivante, regarder par le trou de la serrrure de la chambre de Déodié, et reconnut la vérité de ce que lui avait dit sa servante, car elle vit et entendit elle-même tout ce que celle-ci lui dit avoir vu et entendu.

Cependant, Déodié s'aperçut qu'on la surveillait, et elle témoigna le désir de quitter cette maison; mais les maîtres, convaincus qu'ils avaient une sainte chez eux, firent tant d'instances auprès d'elle, lui promettant qu'elle ne serait ni surveillée ni inquiétée en rien, qu'elle céda et consentit à rester.

Son père, à qui appartenait cette ferme, sans qu'elle le sût, vint la visiter, à quelque temps de là. Quand il avait appris la disparition de sa fille de chez sa nourrice, il l'avait fait rechercher, mais en vain, et il en fut très-peiné, et songea souvent à elle et à sa mère, car il n'était pas heureux avec sa seconde femme. Il remarqua Déodié pendant la visite à la ferme, et fut si frappé de sa beauté et de son bon air surtout, qu'il demanda qui elle était et d'où elle venait.

— Nous ignorons qui elle est et d'où elle vient, lui répondit-on. Tout ce que nous savons d'elle, c'est qu'elle s'appelle Déodié et qu'elle se dit orpheline. Elle est arrivée ici, un soir, deman-

dant l'hospitalité pour la nuit, comme les mendiants errants qui courent le pays, et nous avons été si touchés de sa situation, la voyant si jolie, si jeune et si douce, que nous l'avons gardée comme servante. Et certes, nous ne le regrettons pas, car jamais nous n'avons connu de fille aussi laborieuse, aussi affectueuse et surtout aussi pieuse : c'est une vraie sainte.

Puis on lui raconta le miracle qui se passait, chaque nuit, dans la chambre de Déodié, lorsqu'elle se mettait dans le feu, sans en éprouver aucun mal.

A ce récit, le seigneur fut ému et touché, et une voix lui disait au fond du cœur : « C'est ta fille ! »

Il fit venir Déodié en sa présence, et reconnaissant en elle le véritable portrait de sa mère, il s'écria :

— C'est ma fille Déodié !

Et il la pressa sur son cœur en pleurant de joie et de bonheur. Puis il l'emmena avec lui à son château. La marâtre, qui avait aussi une fille d'un premier mariage, feignit d'être heureuse de son arrivée ; mais, au fond du cœur, elle la détestait. Nuit et jour elle cherchait le moyen de se débarrasser d'elle. Son mari s'étant trouvé dans la nécessité de s'absenter pour un voyage assez lointain, elle saisit cette occasion pour mettre à

exécution son exécrable projet. Elle alla trouver une sorcière de ses amies, qui habitait dans un bois voisin, et la pria de lui rendre le service de lui indiquer un moyen de se débarrasser de la fille de son mari, qu'elle soupçonnait d'être sorcière elle-même, puisqu'elle se mettait impunément dans le feu.

— Elle est sans doute protégée par quelque autre fille de Lucifer, dit la sorcière; mais, soyez tranquille, j'en sais plus long qu'elles toutes, et je vous rendrai le service que vous désirez.

Et, remettant à la marâtre une chemise enduite de résine, elle lui dit :

— Prenez cette chemise; faites-la revêtir à la jeune fille, puis allumez un bûcher dans la cour du château, et jetez-la dans le feu, et vous verrez si elle en sortira sans mal.

La marâtre revint, toute joyeuse, emportant la chemise enduite de résine. Dès en arrivant au château, et sans perdre de temps, elle fit construire un bûcher dans la cour; puis, quand il fut prêt et qu'on y eut mis le feu, elle fit revêtir à Déodié la chemise donnée par la sorcière et ordonna alors à ses valets de jeter la jeune fille dans le bûcher ardent. Ce qui fut fait. Mais la sainte fille ne s'en effraya pas, et on la voyait au milieu des flammes, tranquille et souriante, et lisant le petit livre rouge de sa mère; et quand

le bûcher fut entièrement consumé, elle en sortit comme elle y était entrée. La chemise enduite de résine n'avait même pas été entamée par le feu.

Quand la marâtre vit cela, elle courut, furieuse, jusqu'à son amie la sorcière et lui raconta comment les choses s'étaient passées, et lui dit de trouver autre chose qui réussît mieux.

— C'est bien étrange, dit la sorcière; mais voici ce qu'il vous faut faire à présent, et nous verrons bien si elle se retirera de là. Faites-lui attacher les quatre membres à quatre chevaux, puis que quatre homme cinglent les chevaux à coups de fouet, et vous verrez ce qu'il adviendra alors de cette belle.

La marâtre revint à la maison et se mit en devoir de faire exécuter sur le champ le conseil de la sorcière. La pauvre Déodié fut attachée par les pieds et les mains à quatre chevaux vigoureux. Mais on eut beau cingler les chevaux à grands coups de fouet, ils restaient sur place et, à force de ruer, ils finirent même par tuer les hommes qui les frappaient.

La marâtre, furieuse, courut de nouveau vers son amie la sorcière. Celle-ci était fort étonnée et aussi fort embarrassée, et commençait à comprendre que Déodié était protégée par une puissance supérieure à toute sa science. Elle dit encore pourtant :

— Je ne vois plus qu'une chose à faire. Il y a, non loin d'ici, un vieux chêne dont le tronc creux est rempli de vipères et de reptiles venimeux de toute sorte : qu'on la mette dans le tronc de ce chêne, et qu'on l'y laisse sans nourriture.

Deux valets furent chargés par la marâtre de mettre Déodié dans le tronc du vieux chêne. Un petit chien, qui la suivait partout, l'accompagna dans cette horrible prison.

— Mon pauvre petit chien, lui disait Déodié, je te plains. Pour n'avoir pas voulu abandonner ta maîtresse, il te faudra aussi mourir de faim, comme elle ! Et pourtant, tu n'as jamais fait de mal à personne, toi, et ton seul crime, aux yeux de cette femme sans entrailles, est de m'aimer !...

Le petit chien prit alors la parole et dit à sa maîtresse :

— Vous ne mourrez pas de faim ici, ma bonne maîtresse, et pendant qu'il y aura à manger dans la maison de votre père, vous en aurez votre part, malgré votre marâtre.

Le petit chien fit tant des pattes qu'il creusa sous les racines de l'arbre un chemin souterrain par où il put sortir et rentrer à volonté. Et il allait, tous les jours, au château et dérobait ce qu'il pouvait à la cuisine, tantôt du pain, tantôt de la viande, et l'apportait en toute hâte à sa maîtresse, et ils vécurent ainsi pendant plusieurs

mois. Quant aux serpents venimeux dont avait parlé la sorcière, ils avaient complètement disparu.

Le seigneur revint de voyage, et quand il demanda des nouvelles de Déodié, sa femme lui dit :

— Ah ! oui, quelque chose de bien que votre fille ! Elle est partie, et personne ne sait où elle est allée. Elle aura sans doute suivi quelque galant. D'ailleurs, je n'ai jamais eu bonne opinion de cette fille-là.

Le pauvre père éprouva une grande douleur de cette nouvelle, et il en devint tout triste.

Cependant, le petit chien continuait de venir dérober des vivres au château. Les cuisiniers et les valets l'avaient remarqué plus d'une fois emportant dans sa bouche du pain ou de la viande, et se dirigeant en toute hâte vers le bois, et ils l'avaient bien reconnu pour être le chien de Déodié. Ils en informèrent le seigneur. Celui-ci en éprouva une grande joie et se dit :

— Ma fille ne doit pas être loin, puisque son petit chien, qui ne la quittait jamais, est dans le pays.

Il résolut donc de guetter le chien, et le lendemain, de bonne heure, il alla se cacher derrière un buisson, sur la lisière du bois, à l'endroit par où on le voyait passer ordinairement. Il ne tarda pas à le voir venir, se dirigeant vers le château; puis, au bout de quelque temps, il s'en retourna,

emportant dans sa bouche un poulet cuit. Il le suivit à distance et le vit entrer dans un trou qui pénétrait sous les racines d'un vieux chêne. Il s'approcha de l'arbre et entendit une voix de femme qui disait :

— Ah ! mon pauvre ami, que je t'ai de reconnaissance ! Sans toi, je serais morte de faim depuis longtemps. Ah ! si mon père pouvait savoir dans quel état je suis ici ! Heureusement que j'ai encore le petit livre de ma mère, pour me consoler et me préserver des reptiles venimeux qui avaient établi ici leur séjour et que sa présence a suffi pour chasser.

Le seigneur, ayant entendu ces paroles, courut au château et en revint aussitôt, accompagné de valets armés de cognées. Il leur donna l'ordre d'ouvrir le tronc de l'arbre, avec toutes les précautions possibles, ce qu'ils firent, et le père retrouva sa fille chérie Déodié ; mais dans quel état, bon Dieu ! Elle n'avait pour tout vêtement que ses cheveux, qui étaient fort longs. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait vu la lumière du jour, qu'elle ne pouvait tenir les yeux ouverts, quand on la retira de sa prison.

Son père la ramena au château et la présenta dans cet état à sa marâtre, en lui demandant :

— Quel supplice demandez-vous pour votre marâtre et son amie la sorcière ?

— Je ne leur veux pas de mal, répondit-elle, et je leur pardonne, au nom de Dieu.

Mais son père ne fut pas de cet avis, et il les fit jeter toutes les deux dans une fournaise ardente.

Peu après, Déodié tomba gravement malade. Pendant sa maladie, elle lisait souvent le petit livre de sa mère et s'écriait :

— O Déodié, ma mère chérie, je voudrais vous revoir, avant de mourir !

Un jour, sa mère lui apparut enfin, belle et resplendissante de lumière, comme le soleil, et lui parla de la sorte :

— Oui, ma fille-bien aimée, tu as assez souffert sur la terre, et le moment est venu où tu dois en être récompensée. Viens avec moi.

Et sa mère se pencha sur elle, la prit dans ses bras et l'emporta au ciel.

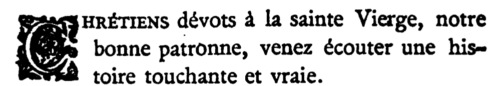
(Conté par Anna Levren, servante, de Prat, Côtes-du-Nord, 1873.)

Il y a ici évidemment mélange d'une fable païenne avec une légende chrétienne.

L'épisode de Déodié reléguée dans un bois et que son petit chien, qui l'a suivie, empêche de mourir de faim, en lui apportant du pain et d'autres provisions, qu'il dérobe dans le château de sa marâtre, se retrouve dans plusieurs autres légendes, et particulièrement dans *la Bonne Femme et la Méchante Femme*, que l'on lira plus loin.

X

L'ERMITE JEAN GUÉRIN (1).



CHRÉTIENS dévots à la sainte Vierge, notre bonne patronne, venez écouter une histoire touchante et vraie.

Vous avez sans doute entendu parler de la montagne de Montserrat. C'est un lieu saint, fréquenté par des pèlerins venus de toutes les parties du monde.

C'est un lieu plein de sainteté, s'il en est aucun au monde, consacré à la sainte Vierge, reine dans le ciel et sur la terre.

Il y a quatre lieues bien comptées pour faire le tour de la montagne ; elle est faite d'une seule pierre et porte jusqu'aux nues son sommet.

Pour vous la faire bien connaître : elle est

(1) Cette pièce est traduite littéralement d'un ancien imprimé breton, sur feuille volante, devenu rare. Il se compose dans l'original de quatre-vingt-dix couplets de quatre vers octosyllabiques chacun. — Lédan, imprimeur à Morlaix.

située à sept lieues de Barcelone, et je crois que sur toute la terre on ne trouverait pas sa pareille.

Remarquez que sur cette pierre croissent toutes les herbes imaginables : fleurs de lis, roses, toutes sortes de plantes fleurissant l'hiver comme l'été.

C'est là, nous dit l'Écriture, que vivait jadis un saint ermite; son nom était Jean Guérin, un homme vertueux et divin.

Là était son ermitage, une caverne sauvage; sa nourriture se composait d'herbes et de racines, et il n'avait d'autre couche que la terre nue et froide.

Continuellement en prière, jeûnant et méditant toujours, le saint homme ne commettait jamais aucun péché mortel.

Mais le diable cherche toujours à tenter et à perdre les chrétiens ; il usa de ruse et de finesse contre le saint ermite.

Il construisit une misérable hutte auprès de l'ermitage de Jean Guérin, et prit le costume d'ermite, avec un air décent et austère.

Il alla lui faire visite et le complimenter sur

l'austérité de ses mœurs et la sainteté de sa vie.

— « Je vous salue, saint homme, mon frère en Dieu ; nous sommes proches voisins, et pourtant nous ne nous étions pas encore vus ;

« Mais maintenant, j'en suis certain, nous trouverons grand plaisir à nous revoir souvent et à nous entretenir ensemble. »

Le seigneur comte de Barcelone avait une jeune fille d'une grande beauté, et qui, vers le même temps, était possédée du démon.

On fit pour elle le pèlerinage de Monserrat ; des hommes savants la visitèrent, et conjurèrent le démon de sortir de son corps et de la quitter.

Tout fut inutile, et prières, oraisons, offrandes, exorcismes ne seraient jamais venus à bout de délivrer la pauvre jeune fille.

Cependant l'esprit malin parla par la bouche de la jeune fille, publiquement, devant tout le monde, et dans les termes suivants :

— « L'ermite Jean Guérin, qui habite sur la montagne de Montserrat, est un saint homme aimé de Dieu, parce qu'il le sert fidèlement.

« Conduisez-lui votre fille ; laissez-la-lui pendant neuf jours, et, par ses prières et ses oraisons, il forcera le démon de la quitter et de la laisser en paix.

« Mais, si elle n'achève la neuvaine auprès de lui, je vous le promets et le jure, je reprendrai possession d'elle et la tourmenterai de nouveau. »

Le comte, dès qu'il eut entendu ces paroles, partit incontinent pour conduire sa fille à Montserrat et la présenter au saint homme.

Après l'avoir salué, après lui avoir présenté sa fille, le comte le supplia humblement de commander au démon de la quitter.

Aussitôt frère Jean Guérin se jeta à genoux pour prier avec ferveur et implorer l'assistance de Dieu.

Et ayant commandé au démon de quitter le corps de la jeune fille, il le vit en sortir et s'en aller, plein de honte et de confusion.

Le comte et Jean Guérin en rendirent grâce à Dieu et à la Reine des anges.

Puis, le comte supplia avec instance l'ermite de

garder sa fille auprès de lui une neuvaine, afin d'en éloigner toute mauvaise influence.

Le saint homme s'excusa et répondit au comte que son habitation était trop étroite et trop pauvre pour loger si noble compagnie.

— « Non pas, répondit le comte ; elle seule restera avec vous ; moi, je descendrai au bas de la montagne, pour attendre que la neuvaine soit accomplie. »

L'ermite commença par instruire la jeune fille dans des pratiques de dévotion et de sainteté ; mais sa beauté et ses bonnes manières allumèrent dans son cœur un feu terrible.

Le feu de la concupiscence le consume et ne lui laisse aucun repos. Il veut fuir ; mais il rencontre le faux ermite.

Il lui conte sa peine et son tourment ; il lui dit comment il s'éloignait, dans la crainte de succomber à la tentation.

— « Non pas, lui dit le faux ermite, il ne faut pas fuir ainsi sans combattre ; retournez sur vos pas, mon frère ; combattez, et vous triompherez des ruses de Satan.

« Saint Antoine, comme vous le savez, était un saint homme, un bon ermite ; or, il a été tenté souvent, et toujours il a résisté.

« Dans l'Écriture même il est dit que, si nous voulons être couronnés, il faut toujours combattre, quand l'esprit du mal vient nous tenter. »

Jean Guérin se laissa convaincre et retourna à son ermitage ; mais les regards de la jeune fille rallument en lui de nouveaux feux.

Une nuit, la tentation fut si forte qu'il ne put y résister ; il fut vaincu, et, malgré toute sa sainteté, il commit un grand péché.

Quand le péché fut consommé et sa passion assouvie, le repentir ne tarda pas à venir, et le remords tourmenta son cœur.

Il alla trouver le faux ermite et lui fit part de sa faiblesse et de sa chute, et des remords qui le tourmentaient. Il le pria de l'aider de ses conseils.

— « Malheureux ! lui dit le méchant ; si le comte apprend ceci, ta mort est certaine, et il te faudra quitter la terre.

« Écoute donc, et surtout obéis : tue bien vite

la jeune fille, et puis sauve-toi, après avoir caché son corps dans quelque endroit retiré où personne ne pourra jamais le découvrir. »

Il obéit aveuglement, le malheureux! Il plonge son couteau dans le sein de la jeune fille, puis il cache son corps dans un endroit où il croyait qu'on ne le retrouverai jamais.

Aussitôt le faux moine s'empressa de divulguer le crime, puis il disparut, en se moquant de la crédulité de Jean Guérin.

Le pauvre homme fut amèrement désolé en voyant comme il avait été trompé, et en reconnaissant que le faux ermite n'était autre chose que Satan lui-même.

Le cœur navré de douleur, les yeux noyés de larmes, il prend aussitôt la route de Rome, pour confesser son crime au pape.

En arrivant dans la ville de Rome, il demande le pape. On le conduit près du Saint-Père, sans difficulté ni retard aucun.

Il se jette aux pieds du Saint-Père et demande à se confesser à lui : il avoue son crime, et le pape l'absout.

Mais il lui impose une pénitence bien dure et bien pénible ; écoutez tous, je vous prie, car jamais vous n'avez rien entendu de semblable.

Le pape lui commande de retourner à la montagne de Montserrat, d'y retourner sur ses pieds et ses mains, comme un véritable animal.

Il doit rester ainsi courbé vers la terre, pendant sept ans, sans jamais relever la tête pour regarder le ciel, jusqu'au jour où un enfant viendra lui dire de se redresser sur ses pieds.

Jean Guérin accepta la pénitence avec joie et résignation ; sur ses deux pieds et sur ses deux mains, il reprit la route de Montserrat.

Je vous laisse à penser, chrétiens, que de fatigues et de peines dut éprouver le pauvre homme en faisant de cette manière un si long voyage !

De retour à Montserrat, après des peines inouïes, il continua sa pénitence ; mais, hélas ! ses habits s'usèrent avec le temps, et bientôt il se trouva tout nu.

Alors le corps du saint homme se couvrit de crins et de poils ; on aurait dit un ours ou un sanglier, et tous ceux qui le voyaient en étaient effrayés.

Le comte de Barcelone, comme par une inspiration de Dieu, voulut un jour faire une grande chasse sur la montagne de Montserrat.

Ses lévriers et ses chiens de courre arrivent à l'ermitage de Jean Guérin et se mettent à aboyer tous à la fois, sans oser avancer, en voyant un animal si étrange.

Les chasseurs accoururent à ce vacarme et furent saisis d'épouvante. Un d'eux, tout effaré, alla en instruire le comte.

Le comte répondit que, s'il y avait moyen de prendre l'animal, sans lui faire aucun mal, il fallait s'en rendre maître.

On le prit, sans qu'il opposât aucune résistance, et on le conduisit devant la noblesse, dans la maison du comte, à Barcelone, afin que les dames pussent le voir.

On le mit dans l'écurie du château; on l'y attacha avec une corde, et on lui jeta du pain noir, comme on l'aurait fait à un chien.

Un jour, un grand banquet fut préparé chez le comte, et on y convia toute la noblesse du pays, afin de se réjouir.

Quand tous les convives furent assis à table et qu'on commença à être échauffé par le vin, on donna l'ordre d'amener l'animal sauvage dans la salle du festin, afin qu'on pût l'examiner de près.

Une nourrice qui se trouvait dans le château, avec un enfant de deux ou trois mois, entra aussi par curiosité dans la salle, avec son enfant sur le bras.

L'enfant considéra bien attentivement le monstre et lui dit très-distinctement :

— « Relève-toi, Jean Guérin ; ta paix est faite avec Dieu ! »

Aussitôt le bon ermite se leva sur ses deux pieds, et les assistants, saisis de trouble, le regardèrent avec étonnement.

Le bon ermite se jeta alors à genoux aux pieds du comte et lui parla de la sorte :

— « Je suis Jean Guérin, le méchant, pire que ne fut jamais barbare ni tyran ; j'ai déshonoré votre fille chérie, et ensuite je l'ai tuée.

« J'ai caché son corps sous une pierre, afin

que personne ne pût le retrouver. Disposez de moi comme il vous plaira; je suis prêt à souffrir tous les tourments. »

Le comte répondit sans arrogance et avec douceur :

— « Puisque Dieu t'a pardonné, ami, moi je te pardonne aussi. »

Alors le bon comte fit apporter des habits et le traita comme un homme rentré en grâce, après avoir fait longue et dure pénitence.

Deux ou trois ans plus tard, le comte, inspiré de Dieu, désira aller visiter la montagne de Montserrat.

Et il pria Jean Guérin de l'accompagner, afin qu'il lui indiquât l'endroit où il avait caché le corps de sa fille.

Jean Guérin accompagna le comte avec plaisir et le conduisit à l'endroit où il avait enterré le corps de sa fille, après lui avoir ôté la vie.

A peine eurent-ils commencé de fouir la terre, qu'ils trouvèrent la jeune fille, pleine de vie et de santé, et rouge comme un bouton de rose.

On remarquait à son cou charmant, à l'endroit

par où avait pénétré le couteau fatal, une petite marque comme un fil de soie rouge.

Le comte demanda à sa fille chérie comment il se faisait qu'elle était encore en vie, et quelles peines elle avait ressenties.

— « Mon père, répondit-elle, quand on m'égorgea, j'avais toujours eu une dévotion toute particulière à la sainte Vierge, ma patronne.

« C'est la sainte Vierge qui m'a ainsi conservée, sans que j'aie éprouvé aucune souffrance. Je n'ai eu à souffrir ni de la faim, ni de la soif.

— « Venez avec moi, lui dit son père ; venez, ma fille, et je vous marierai ; je vous rendrai heureuse en vous unissant à un homme prudent et sage.

— « Excusez-moi, mon père ; mais je désire, si cela ne vous déplaît pas, qu'on bâtisse ici même un couvent en l'honneur de la Reine des saints.

« Je veux rester ici, toute ma vie, à prier et à louer Dieu, pour remercier le Seigneur et son auguste Mère des grâces qu'ils m'ont accordées. »

Le comte y consentit, et, pour donner satisfac-

tion à sa fille, il fit bâtir à ses frais, à l'endroit même, un magnifique couvent.

Bientôt on y vit accourir de tous côtés des filles pieuses et saintes, pour tenir compagnie à la fille du comte, et toutes elles firent vœu de chasteté.

Pareillement Jean Guérin dit qu'il était tout disposé à passer avec elles le reste de sa vie et à devenir leur directeur.

Dans ce nouveau couvent, ils ont mené une vie sainte et austère, et, après leur vie mortelle, ils sont allés participer aux joies éternelles.

Mes frères et mes sœurs chrétiens, de tout mon cœur je vous prie d'être dévots à la sainte Vierge, reine sur la terre et dans le ciel.

Vous avez entendu le récit d'un grand miracle opéré par son pouvoir en faveur d'une pauvre jeune fille qui lui avait été toujours fidèle.

Cette légende, imprimée sur ce gros papier roussâtre que l'on appelle vulgairement papier à chandelle, était très-répandue dans nos campagnes de Léon et de Lannion, il y a une cinquantaine d'années ; aujourd'hui, on ne la réimprime plus.



SIXIÈME PARTIE

DIABLERIES, REVENANTS ET DAMNÉS.

I

LE PONT DE LONDRES
TROIS FOIS PLUS GRAND QUE LA GRACE DE DIEU.

DEUX marchands, deux frères, passaient le pont de Londres. Chacun d'eux conduisait un cheval chargé de marchandises. Le plus âgé des deux s'appelait Robert, et l'autre Ollivier.

— Nous voici donc, dit Ollivier à son frère, sur le pont de Londres, dont nous avons entendu parler si souvent. Quel beau pont! Et comme il est long!

— Oui, trois fois plus long que la grâce de Dieu, répondit Robert.

— Que dis-tu là, mon frère ? Où as-tu entendu cela ?

— Tout le monde te le dira, que le pont de Londres est trois fois plus long que la grâce de Dieu.

— C'est péché à toi de parler de la sorte, mon frère ; rien au monde n'est aussi grand que la grâce de Dieu, ni n'en approche même.

— Eh bien ! parions pour voir.

— Je le veux bien ; mais tu perdras.

— Ton cheval avec sa charge et tout ton argent, contre mon cheval avec sa charge et tout mon argent, que les trois premières personnes que nous rencontrerons me donneront raison.

— C'est entendu, puisque tu y tiens.

Ils rencontrèrent d'abord un prêtre. Robert alla droit à lui et lui parla de la sorte :

— N'est-il pas vrai, monseigneur, que le pont de Londres est trois fois plus long que la grâce de Dieu ?

— Oui, vraiment, répondit le prêtre sans hésiter, et celui qui soutient le contraire est dans l'erreur.

— Vois-tu ? dit Robert, triomphant, à son frère.

— Ce n'est qu'un, répondit Ollivier, et, à te parler franchement, je soupçonne même cet homme

d'être un faux prêtre. Demande encore à ce juge qui vient vers nous.

Et Robert aborda le juge, en le saluant, et lui dit :

— N'est-il pas vrai, monseigneur le juge, que le pont de Londres est trois fois plus long que la grâce de Dieu ?

— Tout le monde sait cela, imbécile, lui répondit le juge ; d'où donc viens-tu pour être si ignorant ?

— Tu as encore entendu celui-là ? dit Robert, en se détournant vers son frère ; et de deux !

— Des méchants, répondit Ollivier ; je parie qu'ils ne sont pas chrétiens. Mais demande encore à ce vieux moine à barbe blanche qui passe.

Et Robert demanda encore au vieux moine à barbe blanche :

— N'est-ce pas, mon père, que le pont de Londres est trois fois plus long que la grâce de Dieu ?

— C'est parfaitement vrai, mon fils, répondit le moine, et tout le monde vous le dira.

— Tu as entendu, Ollivier ? dit Robert à son frère ; et de trois ! Ton cheval avec sa charge et tout ton argent sont à moi.

— Allons ! je n'aurais jamais cru pareille chose ! dit Ollivier, qui ne revenait pas de son éton-

nement. Prends mon cheval avec sa charge, puisqu'il est vrai que j'ai perdu.

— Et ton argent ? Ton argent m'appartient aussi.

— C'est vrai, mon argent est aussi à toi. Mais, mon frère, tu me laisseras bien, sans doute, quelque chose ? Car comment ferai-je pour vivre, si tu me prends tout ?

— Écoute, nous avons parié, et tu as perdu ; tu n'as donc qu'à payer, à présent ; je ne connais que ça.

Et il lui prit son cheval avec sa charge et tout l'argent qu'il avait. Puis, avant de partir, il lui dit :

— Tiens, voilà dix sous que je te donne, par pitié pour toi ; et, à présent, bonsoir, et tire-toi d'affaire comme tu pourras !

— Mais, mon frère, nous nous reverrons, sans doute ?

— Oui, retrouve-toi ici, sur le pont, dans un an et un jour, et tu verras quel homme je serai devenu.

Et Robert partit alors, emmenant les deux chevaux.

Le pauvre Ollivier pleura beaucoup, et, ne sachant que faire ni où aller, il se mit à regarder tristement l'eau passer sous le pont. Il resta longtemps ainsi, et ses larmes tombaient dans le fleuve. Mais, comme le soir avançait, il se décida

à poursuivre sa route, dans la direction qu'avait prise son frère. Quand il eut franchi le pont, il s'engagea dans un chemin creux et sombre (1). Bientôt il y trouva un grand coffre ou bahut qui paraissait abandonné.

— Que signifie ce grand coffre, ici ? se dit-il; voyons ce qu'il y a dedans.

Et il l'ouvrit et vit qu'il était vide.

— Si je passais la nuit dans ce coffre ? Je serais quitte de dépenser mon argent dans une auberge; j'en ai si peu ! et je me contenterai pour mon souper d'une croûte de pain que j'ai dans ma poche.

Et il entra dans le coffre et se disposa à y passer la nuit. Il commençait à sommeiller, lorsqu'il fut réveillé par un bruit qui ressemblait à celui que ferait une personne en s'asseyant rudement sur le couvercle du coffre : *boum !*

— Qu'est cela ? se dit-il, peu rassuré.

Un moment après, le même bruit se répéta deux fois : *boum ! boum !* comme si deux autres personnes eussent sauté sur le coffre, puis il entendit cette conversation :

— Eh bien ! camarades, dit une voix, quoi de nouveau ? La journée a-t-elle été bonne ?

(1) Comme on le voit, ma conteuse avait des idées étranges sur la position géographique du pont de Londres.

— On ne peut plus mauvaise, répondit une autre voix; je n'ai trouvé qu'un vieil ivrogne crevé dans une douve, et je l'ai apporté se chauffer chez nous.

— Moi, dit un autre, j'ai fait mieux que ça : j'ai porté au grand feu, dans un même sac, un prêtre, une religieuse et le seigneur d'un château.

— Bah ! bah ! dit le troisième, tout cela n'est rien, camarades, auprès de ce que j'ai fait, moi.

— Qu'as-tu donc fait ? demandèrent les deux autres.

— Je vais vous le dire; mais il faut que je voie auparavant s'il n'y a personne à nous écouter dans ce coffre sur lequel nous sommes assis.

Le pauvre Ollivier se crut perdu en entendant cela.

— Bah ! que veux-tu qu'il y ait là ? dirent les deux autres ; personne assurément, et tu peux parler sans crainte.

— Eh bien ! camarades, moi, j'ai pris possession de la fille du roi d'Angleterre, et je parle à présent par sa bouche.

— Ah ! la bonne affaire, si cela est vrai !

— C'est comme je vous le dis ; vous pouvez m'en croire, sur l'honneur.

— Dis-nous donc comment tu t'y es pris.

— Voici : comme elle se rendait à la table

sainte pour communier, je lui soufflai dans l'oreille : « Mettez l'hostie dans votre poche ; emportez-la chez vous, puis jetez-la dans la mare où barbottent les canards, et vous verrez des choses extraordinaires. » Elle a fait de point en point comme je lui ai dit, et quand elle jeta l'hostie dans la mare, un crapaud vint qui l'avala, et aussitôt je pris possession du corps de la princesse. Depuis ce moment, elle ne fait que jurer et blasphémer, et injurier et insulter son père et sa mère, et les menacer de les tuer, si bien qu'il a fallu l'attacher avec une chaîne de fer. Elle crie et hurle comme une bête sauvage ; personne n'ose approcher d'elle, et on lui présente sa nourriture au bout d'une fourche de fer.

— Voilà qui est à merveille ; mais prends bien garde qu'elle t'échappe ; tu ne devrais pas t'en éloigner de la sorte.

— Soyez tranquilles à ce sujet ; pendant que je suis venu ici, pour vous faire part de la bonne nouvelle, j'ai envoyé à ma place notre camarade Astaroth, et elle n'échappera pas à celui-là, vous le savez bien.

— Comment faudrait-il s'y prendre pour te l'enlever ?

— Je vous le dirais bien à vous, mais je crains d'être entendu... S'il y avait quelqu'un à nous écouter...

— Où veux-tu qu'il y ait quelqu'un à nous écouter ?

— Je ne sais... dans ce coffre, peut-être ?...

— Sois donc tranquille à ce sujet, et parle hardiment.

— Eh bien ! celui qui la délivrerait de moi — mais cela n'arrivera pas — devrait rester pendant huit jours avec elle, dans sa chambre, ayant près de lui une barrique pleine d'eau bénite, et l'asperger continuellement avec un balai vierge trempé dans cette eau bénite.

Ollivier, dans son coffre, ne perdait pas un mot de ce qu'on disait au-dessus de lui.

— C'est bien, se dit-il ; cela pourra me servir, si je parviens à sortir d'ici sans mal.

Le chant d'un coq, annonçant le jour, se fit entendre en ce moment, et les trois camarades partirent aussitôt avec des bruits d'ailes, comme de grands oiseaux. Ollivier sortit alors de son coffre.

— Dieu soit loué, dit-il, puisque je suis encore en vie !

Il entra alors dans la ville de Londres et mit à son chapeau un ruban sur lequel il avait fait écrire ces mots : *Premier chirurgien de la Basse-Bretagne.*

Le roi avait fait publier par tout le royaume qu'il donnerait la main de sa fille à celui qui la guérirait. Ollivier se dirigea vers le palais du roi ; il frappa à la porte, et on lui ouvrit.

— Que demandez-vous, mon brave homme ? lui dit le portier.

— Je voudrais parler au roi.

— Tout de suite, monseigneur, reprit le portier, qui avait lu l'inscription qu'il avait à son chapeau.

Et il le conduisit à la chambre du roi, qui lui dit :

— Vous êtes le premier chirurgien de la Basse-Bretagne ?

— Pour vous servir, sire, répondit Ollivier.

— Et vous pourriez guérir ma fille ?

— Oui, sire, car si je ne le fais pas, personne au monde ne le fera.

— Si vous faites cela, je vous la donnerai pour épouse, et de plus je vous cèderai même ma couronne. Tout ce qu'il y a de médecins, chirurgiens, magiciens et sorciers en Angleterre ont été voir la princesse, et malgré tout son mal ne fait qu'empirer tous les jours : mon cœur est navré de voir dans quel état elle se trouve, la pauvre enfant !

Alors Ollivier fit transporter dans la chambre de la princesse une barrique défoncée par un bout ; il la remplit d'eau bénite, puis, avec un balai de genêt qu'il avait coupé lui-même dans les champs, il se mit à asperger la princesse. Celle-ci se démenait, criait et hurlait tellement que tout le monde en

était effrayé dans le palais : elle ressemblait à une diablesse enragée. Mais elle avait beau faire, Ollivier lui lançait toujours de l'eau bénite à tour de bras. Au bout de quatre jours de ce traitement, la princessse s'était calmée et paraissait délivrée de l'esprit malin qui l'obsédait. On fit venir alors un prêtre, sur sa demande, et elle lui avoua son péché, ou plutôt son sacrilége. On dessécha aussitôt la mare, et le crapaud y fut trouvé. Le prêtre l'ouvrit, et, en ayant extrait la sainte hostie, il la donna à manger à la princesse. Elle fut aussitôt complètement guérie, et elle devint, à partir de ce moment, la personne la plus sage et la plus dévote de la ville de Londres. Son mariage avec son sauveur fut célébré peu après, et le vieux roi étant venu à mourir dans l'année, Ollivier lui succéda sur le trône et se trouva être ainsi roi d'Angleterre.

Le jour vint où expirait l'année depuis que les deux frères s'étaient séparés, sur le pont de Londres. Ollivier n'avait pas oublié, malgré sa fortune inespérée, le rendez-vous qu'ils s'étaient donné au même lieu. Au terme convenu, il se rendit donc sur le pont de Londres, habillé comme un bon bourgeois, et non comme un roi. Quand il arriva, Robert n'était pas encore au rendez-vous. Il se mit à se promener sur le pont et vit venir

bientôt un mendiant couvert de guenilles, appuyé sur un bâton et marchant péniblement. C'était son frère ; mais il ne le reconnut pas, et, s'adressant à lui :

— N'avez-vous pas vu, par ici, mon brave homme, un marchand avec deux chevaux chargés de marchandises ?

— Non, vraiment, répondit-il.

— C'est que voici un an et un jour que je quittai en cet endroit mon frère, en lui laissant deux chevaux chargés de marchandises, et nous nous étions donné rendez-vous pour aujourd'hui, au même lieu.

— Tu ne me reconnais donc pas ? Je suis ton frère ! répondit le pauvre.

Et Ollivier se jeta à son cou et l'embrassa en disant :

— Serait-il possible !... Tu n'es donc pas heureux, mon pauvre frère ?

— Non, répondit Robert, je n'ai pas eu de chance ; et toi ?

— Moi, je me suis bien tiré d'affaire, grâce à Dieu, puisque je suis aujourd'hui roi d'Angleterre.

— Roi d'Angleterre, toi !... Ce n'est pas possible ; tu te moques de moi !...

— Je ne me moque pas de toi, mon frère, et ce que je te dis est parfaitement vrai. Viens avec

moi, et tu ne manqueras de rien pendant que tu vivras.

— Comment t'y es-tu donc pris pour devenir roi ?

— Ma foi ! c'est le diable qui m'a fait roi.

— Le diable !... Tu t'es donc vendu au diable?

— Non, mon frère, je ne me suis pas vendu au diable; sois tranquille à ce sujet. Voici ce qui est arrivé.

Et Ollivier lui conta de point en point comment les choses s'étaient passées.

— Je voudrais être roi aussi, comme toi, lui dit Robert; et si ce n'est pas plus difficile que cela, j'irai, dès ce soir, m'enfermer dans le même coffre.

— A quoi bon, mon frère? Viens avec moi, te dis-je, et tu ne manqueras de rien ; il est probable, d'ailleurs, que tu ne réussirais pas comme moi.

— Et pourquoi donc ne réussirais-je pas tout aussi bien que toi? Je veux être roi aussi, te dis-je, et non pas valet à ta cour.

Il fut impossible à Ollivier de lui faire entendre raison, et il alla s'enfermer dans le coffre, dès que le soir fut venu. Il y était déjà depuis quelque temps, et commençait de s'impatienter et de craindre de manquer son coup, lorsqu'il entendit comme un grand bruit d'ailes, et les trois diables (car c'étaient des diables) descendirent encore sur le coffre.

— Eh bien ! camarades, dit un d'eux, la journée a-t-elle été bonne ?

— On ne peut plus mauvaise, répondirent les deux autres.

— Moi, reprit le premier, je suis content.

— Raconte-nous donc ce que tu as fait.

— Je le veux bien ; mais il faut que je voie auparavant s'il n'y a personne à nous écouter dans le coffre.

— Qui veux-tu qu'il y ait dans le coffre ? Parle vite ; nous sommes impatients de connaître tes exploits.

— Je ne dirai pas un mot avant d'avoir visité l'intérieur du coffre. Vous avez donc oublié déjà comme nous avons été pris dans l'affaire de la fille du roi d'Angleterre ?

Et il ouvrit le coffre, et apercevant Robert qui s'y blotissait et se faisait aussi petit qu'il pouvait :

— Ah ! c'est toi qui es là, l'ami Robert ? A merveille ! je suis enchanté de te retrouver. Ne te rappelles-tu pas que tu avais parié avec ton frère Ollivier, qui est à présent roi d'Angleterre, que le pont de Londres est trois fois plus grand que la grâce de Dieu, et que tu gagnas ton pari, grâce aux témoignages d'un prêtre, d'un juge et d'un moine, qui soutinrent que tu avais raison ? Le prêtre, le juge et le moine, c'étaient nous trois, mon ami, et nous prétendons être payés du

service que nous t'avons rendu. Viens donc nous voir chez nous. Tu es près de mourir de froid là-dedans; dans notre maison, tu ne manqueras pas de feu pour te réchauffer.

Robert s'était jeté à genoux, les mains jointes, et criait :

— Grâce! grâce!...

Mais un des trois diables le saisit par les cheveux et, s'élevant en l'air avec lui, il le porta tout droit au feu de l'enfer!

Rien, mes enfants, n'est aussi grand que la grâce de Dieu, ni n'en approche même!

(Conté par Jean le Laouenan, Plouaret, décembre 1848.)

M. Reinhold Kœhler, de Weimar, écrivait, en 1872, le commentaire suivant sur cette légende :

Comparez les contes réunis par moi dans l'*Annuaire pour la littérature romane et anglaise*, contes auxquels il faut ajouter Zingerlé, *Contes d'enfants et du foyer*, tome I, n° 13; tome II, pages 53 et 319; Schneller, *Contes du Tyrol italien*, n°s 9 et 11; Sutermeister, *Contes d'enfants et du foyer de la Suisse*, 2e édition, augmentée, à Aarau, n°s 43 et 47; Imbriani, *la Novellaja milanese*, n° 10 (la 2e partie de la fable seulement s'y réfère), publié dans la Revue : *Il Propugnatore*, vol. III, partie 1re, page 499; Francisco Maspons y Labros, *Rondallayre*, Barcelone, 1871, n° 15; Radloff, *Spécimen de la littérature populaire des races turques de la Sibérie méridionale*, tome III, page 343.

Plusieurs de ces contes commencent, comme le conte breton, par un pari. Dans le conte serbe, on parie qui vaut mieux de la justice ou de l'injustice; dans le conte grec, si c'est le droit ou l'injustice qui gouverne; dans le conte de Jean Pauli : *Plaisan-*

teries et choses sérieuses, n° 489 de l'édition d'Osterley, si c'est la vérité et la justice, ou la fausseté et la mauvaise foi, qui gouvernent ; dans le conte wende, si le droit reste toujours le droit; dans le conte vénitien, si celui qui agit bien est celui qui fait bien ou fait mal ; dans des contes finnois, si c'est l'honnêteté ou la malhonnêteté qui est la plus avantageuse dans le commerce ; dans le conte allemand de Prœhle, si la reconnaissance ou l'ingratitude est la récompense du monde ; dans le conte de *Libro de los gatos*, s'il est plus avantageux de mentir ou de dire la vérité; enfin, dans le conte catalan, un voiturier qui entend régulièrement la messe tous les jours, et qui pour cela arrive toujours plus tard qu'un autre à son but, parie un jour qu'il entendra la messe, selon son ordinaire, et que, malgré cela, il arrivera plus tôt que l'autre. Comme dans le conte breton, ce sont les trois premiers passants qui doivent juger le pari ; de même dans le conte serbe, dans le conte vénitien et dans le conte finnois, c'est aussi le premier passant. Dans le conte serbe et dans le conte vénitien, les passants sont, comme dans le conte breton, des diables déguisés. Dans le conte finnois, le passant est aussi quelqu'un de la bande du diable.

II

UN CONTE DE REVENANT

L'OMBRE DU PENDU.

Il y avait autrefois en la commune de Ploubazlanec, près de Paimpol-Goëlo, une jeune et jolie héritière nommée Yvonne Kerduff. C'était la perle du canton, et nulle autre ne pouvait rivaliser de beauté et de grâce avec elle, aux pardons et aux fêtes de Paimpol, de Kérity, de Loguivy et de Bréhat.

Trois jeunes gens lui faisaient la cour et se disputaient sa main : Alan Kerglaz, de l'île de Bréhat, Jean Kerlann, de Kérity, et Fanch Kertanhouarn, de Ploubazlanec. Deux d'entre eux, Jean Kerlann et Fanch Kertanhouarn, se prirent de querelle et se battirent, au pardon de Kérity. Jean Kerlann mourut des suites de cette batterie, et Fanch Kertanhouarn fut patibulé et pendu. Alan Kerglaz, resté seul des trois prétendants, et qui, selon la rumeur publique, avait aussi contribué à la mort de Jean Kerlann, eut alors le champ libre. Les fiançailles eurent lieu dans les quinze jours qui suivirent.

La veille des noces, le soir, en revenant de chez sa fiancée, comme Alan Kerglaz, un peu allumé par le cidre du beau-père et accompagné de son père, passait sur la lande où étaient dressées les fourches patibulaires, il aperçut le cadavre de Fanch Kertanhouarn qui s'y balançait au vent.

— Ah! pauvre Fanch! s'écria-t-il, quelle triste figure tu fais là, à présent, toi qui étais un si beau danseur et qui aurais sans doute épousé la belle Yvonne, s'il ne t'était arrivé malheur! Eh bien! quoique tu fusses mon rival, j'ai vraiment pitié de toi, à te voir ainsi la pâture des corbeaux et des hiboux...

— Tais-toi, tais-toi, malheureux! lui dit son père; — et passons vite.

— Non, non, je veux auparavant l'inviter à ma noce.

— Ne fais pas cela, mon fils, au nom de Dieu! On ne plaisante pas ainsi avec les choses saintes, car la mort est sainte.

— Laissez-moi donc! Je veux l'inviter, vous dis-je.

Et s'avançant jusqu'à la potence, il prit le pendu par le gros orteil d'un de ses pieds, le secoua et dit :

— Eh! camarade, entends-tu? C'est moi qui vais épouser la belle Yvonne Kerduff: les fian-

çailles ont eu lieu ; la noce se fera demain, et je t'invite à nous accompagner à l'église, puis à prendre part au banquet. Tu viendras, n'est-ce pas ? Je sais que tu aimes le bon cidre, et il y en aura, et du meilleur. A demain donc ; je compte sur toi.

Le vieillard, scandalisé et effrayé, avait continué de marcher, sans attendre son fils. Quand celui-ci se remit en route, ayant cru entendre quelque bruit derrière lui, il détourna la tête, et il lui sembla voir le pendu qui le suivait, avec son gibet. Il eut peur et se mit à siffler, pour se donner du courage. Mais comme il croyait avoir toujours le pendu et son gibet sur les talons, il fut saisi d'une frayeur panique et prit sa course vers sa maison, où il arriva tout haletant et bouleversé. Il se mit au lit, sans rien dire à personne, et ne put dormir, car toute la nuit il lui sembla voir Fanch Kertanhouarn qui grimaçait au pied de son lit, pendu à son gibet.

Le lendemain, c'était le grand jour. Quand il se leva, il était si pâle, si défait et si triste, que tout le monde le crut malade.

Cependant les invités arrivèrent en leurs plus beaux habits. Les deux garçons d'honneur étaient des premiers arrivés, et l'on se mit en route vers la maison de la fiancée, qui n'était pas éloignée. Là il y avait aussi nombreuse et joyeuse société. Le cor-

tége prit le chemin de l'église paroissiale, et, tout le long de la route, Kerglaz croyait toujours voir le pendu et son gibet devant lui, et à l'église, durant la messe, il était encore entre lui et sa fiancée; mais lui seul le voyait. Après la bénédiction des anneaux, ce fut encore le pendu qui passa au doigt d'Yvonne l'anneau qu'il lui avait acheté, lui Kerglaz.

On revint à la maison de la nouvelle mariée, violons et fifres précédant le cortége, et les gens de la noce tirant des coups de pistolet, tout le long de la route. Le nouveau marié était toujours soucieux et pâle, et tout le monde s'en étonnait. Quand l'heure fut venue de se mettre à table, au moment où il allait s'asseoir à côté d'Yvonne, il crut voir encore à sa place le pendu à son gibet, horrible, tout sanglant, les yeux mangés dans leurs orbites par les corbeaux, le ventre ouvert et laissant échapper ses entrailles par une large plaie où grouillaient des vers hideux. Il poussa un cri effrayant et tomba à terre, comme un cadavre. On s'empressa autour de lui, on le porta sur un lit, et on rassura les convives, en leur disant que ce n'était qu'une légère indisposition.

Le festin n'en fut pas troublé davantage, et à mesure que les pots de cidre et les bouteilles de vin se vidaient, les conversations devinrent bruyantes, les voix s'élevant graduellement, et on

finit, comme dans tous les repas de noces, par des chansons joyeuses. On se préoccupait peu du nouveau marié. Sa jeune femme, seule, était un peu triste et soucieuse. On dansa et on joua à divers jeux en se levant de table, et, vers minuit, on conduisit la nouvelle mariée à la chambre nuptiale. Alan Kerglaz était un peu calmé et se disait mieux portant. Mais à peine Yvonne fut-elle couchée à ses côtés, que le pendu, dans l'état horrible que nous avons dit, vint encore se placer entre lui et elle. Il le voyait et le sentait, et faisait d'inutiles efforts pour le repousser. Il pleura toute la nuit, tourné vers la muraille. Yvonne avait beau l'interroger et lui demander quel pouvait être le sujet d'une pareille conduite, il ne lui répondait que pour l'assurer qu'elle y était tout à fait étrangère, et qu'il ne pouvait lui en dire davantage pour le moment. Au point du jour seulement, le pendu quitta le lit des nouveaux mariés, en disant à Alan Kerglaz : « Tu m'as invité à ta noce, et j'y suis venu ; mais je veux te rendre ta politesse, et je t'invite à venir, à ton tour, souper chez moi, ce soir. Trouve-toi, à minuit, dans le lieu où tu m'as fait ton invitation, et tu m'y reverras. Mais garde-toi de manquer au rendez-vous, ou malheur à toi, car je saurai bien te retrouver, en quelque lieu que tu te caches. A ce soir donc. »

Et il disparut par la fenêtre.

Toute la journée, le pauvre Alan fut dans un état à faire pitié. Il songea d'abord à s'enfuir au loin et à ne pas aller au rendez-vous. Mais le pendu lui avait dit qu'il le retrouverait, en quelque lieu qu'il pût se cacher, et cela le retint.

Puis il eut l'idée de se pendre; mais il avait de la religion et renonça à ce projet. Enfin, il pensa que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était encore d'aller au rendez-vous et de prier Dieu de l'assister. Il pria et pleura toute la journée, au grand étonnement de sa jeune femme et de toute sa famille, qui ne comprenaient rien à sa conduite, et, la nuit venue, il quitta furtivement sa demeure, vers les onze heures, pour aller au rendez-vous. Il marchait lentement, hésitant encore, et en récitant force prières et oraisons. En sortant d'un chemin creux qui débouchait sur la lande, il entendit comme le vagissement d'un petit enfant nouveau-né. Et en effet, la lune étant sortie de dernière un nuage, il aperçut à terre un petit enfant tout nu, comme s'il venait de naître, et qui paraissait près de mourir de froid.

— Pauvre petite créature ! s'écria-t-il, ému de compassion, quelle est la mère dénaturée et sans entrailles qui t'a ainsi abandonnée ?

Et il ôta son habit, en enveloppa l'enfant, le posa sur le gazon, au bord de la route, et dit :

— Je te mets là sous la protection de Dieu, et s'il me donne la grâce de revenir d'où je vais, je promets de t'adopter et de t'élever comme mon propre enfant, et tu ne manqueras jamais de rien pendant que je serai en vie. Mais, hélas! mon pauvre enfant, je crains fort que je ne sois plus exposé que toi à mourir bientôt.

L'enfant prit alors la parole, au grand étonnement de Kerglaz, et parla ainsi :

— Merci, mon parrain ; je vous revaudrai cela !

— Tu m'appelles ton parrain, mon pauvre enfant ?

— Oui, vous êtes mon parrain. Ne vous rappelez-vous pas avoir tenu sur les fonts baptismaux, pour le faire chrétien, l'enfant naturel d'une pauvre fille de votre village nommée Fantic Kerloho ?

— Oui, je me le rappelle bien !

— Eh bien, je suis cet enfant. Je mourus peu de temps après avoir été baptisé, et je suis aujourd'hui dans le paradis, parmi les bienheureux. Dieu m'a envoyé à votre secours, dans le danger où vous vous trouvez présentement, pour que je puisse reconnaître le grand service que vous m'avez rendu, en me servant de parrain, alors qu'aucun autre ne voulait le faire. Écoutez-moi bien; faites de point en point ce que je vais vous

dire, puis ne craignez rien, car vous vous tirerez heureusement de la redoutable épreuve qui vous effraie tant, et non sans raison. Allez jusqu'au lieu du rendez-vous, et je vous accompagnerai. Je me coucherai à vos pieds; vous vous tiendrez derrière moi et, quoi que vous voyiez ou entendiez, ne vous effrayez de rien, l'esprit du mal n'aura aucun pouvoir sur vous; il ne vous verra même pas.

Alan Kerglàz fut réconforté par ces paroles de l'enfant. Il s'avança alors sur la lande, vers le gibet du pendu, et l'enfant marchait devant lui. Il faisait clair de lune; les hiboux et autres oiseaux de nuit miaulaient et criaient de tous côtés d'une façon sinistre, et le vent balançait le corps du pendu à sa potence. Minuit sonna au clocher du village. Alors l'enfant se coucha par terre, aux pieds de Kerglaz, et lui dit:

— Voici l'heure! Agenouillez-vous derrière moi, parrain; priez Dieu de vous être en aide, et ne vous effrayez ni ne vous inquiétez de rien : il ne vous arrivera pas de mal.

Alan se mit à genoux derrière l'enfant. Aussitôt il entendit un vacarme épouvantable, des aboiements, des hurlements, des glapissements, des cris de toute sorte, comme d'une meute enragée et fantastique. Puis une troupe innombrable de diables horribles envahit la lande, et le pendu, à

son gibet, les dominait et semblait les exciter. Ils cherchèrent et furetèrent partout, en criant : Hé ! Alan Kerglaz, es-tu exact au rendez-vous ? Nous venons te chercher ; où donc es-tu ? Il faut quitter ta belle Yvonne, qui passera aux bras d'un autre, et venir avec nous, chez notre maître Satan, qui t'attend !...

Kerglaz se tenait à genoux derrière l'enfant, mourant de frayeur. Maintes fois, les diables passèrent et repassèrent à côté de lui, sans le voir, car son filleul le rendait invisible pour eux. Ne le trouvant pas, ils crièrent : Il n'est pas venu au rendez-vous ; allons le chercher chez lui et l'arracher du lit de sa jeune femme !

Et ils partirent avec un vacarme épouvantable. Ils entrèrent dans sa maison, par la cheminée, comme un tourbillon, cherchèrent et furetèrent dans tous les coins et recoins, et, ne le trouvant pas, ils s'en allèrent encore par la cheminée et emportèrent une partie du pignon de la maison qu'on n'a jamais pu relever depuis. Ils revinrent à la lande, y cherchèrent encore, mais toujours en vain ; et comme le chant du coq se fit entendre dans une ferme voisine, ils s'en retournèrent chez eux, dans l'enfer, furieux de n'avoir pas trouvé leur homme.

Alors l'enfant se leva et dit à Alan Kerglaz :

— A présent, tout danger est passé, mon par-

rain, et vous pouvez vous en retourner chez vous, sans crainte ; les démons n'ont plus pouvoir sur vous. Pour moi, je retourne au ciel, où j'espère vous revoir, un jour, pour ne plus vous quitter.

Alan Kerglaz retourna alors chez lui, où il retrouva sa femme, son père et sa mère, et tous les gens de sa maison, dans une frayeur mortelle, et très-inquiets de lui. Il leur conta tout, et sa conduite étrange le jour et la nuit de ses noces, et sa disparition leur furent alors expliquées.

Alan et Yvonne vécurent le reste de leurs jours heureux et craignant Dieu, et ils firent dire plusieurs messes pour le repos de l'âme de Jean Kerlann, et l'ombre du pendu ne vint plus les tourmenter.

Ceci prouve qu'il ne faut jamais plaisanter avec la mort, et aussi qu'il est toujours bon de patronner les nouveaux-nés, pour les faire chrétiens, surtout les enfants des pauvres (1).

(Conté en breton, à l'île Bréhat, le 20 août 1873, par un vieux tailleur nommé Lorgeré.)

(1) Cette dernière pensée se retrouve dans d'autres traditions bretonnes, et principalement dans un vieux *gwerz* fantastique, que l'on peut lire à la page 65 du 1er volume de nos *Gwerziou Breiz-Izel,* ou *Chants populaires de la Basse-Bretagne*, et où une personne est également sauvée par un enfant à qui elle a servi de parrain sur les fonts baptismaux et qui est mort depuis. Voici,

III

L'AME DAMNÉE.

Il y avait une mission dans un bourg de Basse-Bretagne. Une jeune fille d'humeur gaie et d'apparence légère, nommée Thérèse Ménou, se dit :

— Je partirai de bonne heure pour me rendre au bourg, afin d'être confessée une des premières et pouvoir assister ensuite à l'enterrement.

En effet, un jeune homme, qui avait été son amoureux, était mort la veille, et devait être enterré ce jour-là.

Thérèse alla donc de bon matin au bourg. Mais, quand elle arriva, le confessionnal était déjà entouré d'un grand nombre de personnes, dont quelques-unes avaient fait le même raisonnement qu'elle, et elle ne put être confessée aussi tôt qu'elle l'avait espéré.

en effet, ce que dit à une jeune fille l'âme de sa mère, qui était en purgatoire :

« Tu as tenu un enfant sur les fonts baptismaux, tu lui as donné mon nom, et c'est là ce qui m'a sauvée ! »

Voir dans le premier volume des *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne*, page 358, aux corrections et additions.

L'enterrement arriva. Le cercueil fut déposé sur les tréteaux funèbres, entouré de cierges, et Thérèse alla s'agenouiller et prier auprès. Le prêtre monta à l'autel et célébra la messe des morts. Puis, après avoir chanté le *Libera*, il prit le goupillon, que lui présenta le sacristain, et fit le tour du cercueil en l'aspergeant d'eau bénite.

— Jésus mon Dieu !... cria en ce moment Thérèse, en se levant et en reculant d'horreur.

Tous les assistants la regardèrent, étonnés, car personne n'avait vu rien d'extraordinaire.

Quatre hommes enlevèrent alors le cercueil, pour le porter au cimetière. Thérèse le suivit, comme tous ceux qui se trouvaient là. Quand il fut descendu dans *le trou de terre*, le prêtre l'aspergea d'eau bénite une dernière fois, en disant : *Requiescat in pace !*

Thérèse se leva encore, tout effrayée, et poussa la même exclamation :

— Jésus mon Dieu !...

Tout le monde était scandalisé. Le prêtre l'apostropha à haute voix et lui dit de se retirer.

Thérèse s'en alla, toute honteuse, rentra dans l'église et s'agenouilla devant l'autel, et pria longtemps pour l'âme du défunt. Puis elle alla se confesser au prêtre qui avait fait l'enterrement. Celui-ci la reconnut et lui dit qu'il ne la confes-

serait pas, et qu'elle pouvait s'adresser à un autre. Et il ferma le guichet et se retourna de l'autre côté; mais Thérèse ne sortit pas, et, quand le prêtre rouvrit le guichet de son côté et qu'il la retrouva là, il lui dit, d'un ton dur :

— Je vous ai dit que je ne vous confesserai pas ; adressez-vous à un autre.

Et il ferma encore le guichet avec fracas. Mais, quand il le rouvrit, Thérèse était toujours là, et elle dit, en fondant en larmes :

— Au nom de Dieu, écoutez-moi !...

— Qu'aviez-vous donc pour vous exclamer de la sorte pendant l'enterrement ? Vous avez scandalisé tous les parents et les assistants !

— C'est que, mon père, lorsque, après la messe, vous avez aspergé le cercueil d'eau bénite, j'en ai vu sortir toutes sortes de vilaines bêtes, des couleuvres, des crapauds, des salamandres, et d'autres plus horribles encore ; et ces hideux animaux, dont la vue m'a arraché ces cris, sont encore rentrés dans le cercueil dès que vous avez cessé d'y jeter de l'eau bénite. Et cela a recommencé dans le cimetière, lorsque vous avez, une dernière fois, jeté de l'eau bénite sur le cercueil descendu dans le *trou de terre !*

— Que me contez-vous là ? Êtes-vous folle, ou rêvez-vous ? dit le prêtre.

— Je vous assure, reprit la pénitente, que j'ai

bien vu tout ce que je vous dis, et que je ne suis pas folle, et que je ne rêve point.

Le prêtre réfléchit un peu, puis il dit :

— Eh bien ! venez dans huit jours assister à la messe de l'octave, et si vous voyez encore ce que vous avez vu aujourd'hui, vous me le direz, et alors je verrai ce qu'il y aura à faire.

Thérèse assista à la messe de l'octave et pria fervemment pour l'âme du défunt. Celui-ci lui apparut, horrible à voir, et lui dit :

— Ne priez pas pour moi, car je suis damné, dans le fond de l'enfer !...

A partir de ce moment, la jeune fille devint triste et sérieuse. Les dimanches et jours de fêtes, on ne la voyait plus aux danses, mais dans l'église de sa paroisse, priant et récitant son chapelet jusqu'au soir.

(Conté par Marguerite Philippe.)

IV

LE MÉCHANT AVOCAT EMPORTÉ PAR LE DIABLE.

CECI m'a été conté par mon père, nommé Vincent Coat, comme moi-même, qui avait connu l'avocat en question et aussi son fils, et c'est comme témoin oculaire, ayant vu et entendu lui-même, qu'il affirmait que tout est vrai dans le petit récit suivant.

Il y avait à Morlaix un avocat pour qui tous les moyens étaient bons pour gagner de l'argent, et qui rançonnait sans pitié les pauvres gens qui s'adressaient à lui. Aussi était-il devenu riche. Mais la richesse acquise malhonnêtement n'est pas enviable et porte ordinairement malheur.

Quelque riche qu'il fût donc, il mourut comme le dernier des hommes, quand Dieu jugea le moment venu de le citer devant son tribunal, pour rendre compte de ses actes pendant sa vie. Sa mort fut, dit-on, horrible, et il criait et blasphémait, et se tordait comme un véritable possédé.

On l'ensevelit; on le plaça dans sa bière, et ses parents et ses voisins se réunirent dans sa maison

pour la veillée funèbre, selon la coutume du pays. Mon père s'y trouvait aussi, comme voisin. On récita les prières usitées en pareille circonstance.

A une heure avancée de la nuit, vers onze heures ou minuit, on entendit le bruit des pas d'un cheval sur le pavé de la cour, et une voix forte et claire cria :

— Es-tu prêt, Iann ann Treut? Je viens te chercher.

On se regarda avec étonnement; personne ne dit rien, et on entendit de nouveau les pas du cheval qui s'éloignait.

Environ une heure plus tard, on entendit encore le cheval revenir, et la voix cria de nouveau, mais avec plus de force que la première fois :

— Es-tu prêt, Iann ann Treut? Je viens te chercher.

Personne ne répondit, et l'on entendit les pas du cheval qui s'éloignait encore.

Enfin, une heure plus tard, le cheval revint, et la voix cria encore, mais effrayante, cette fois, à faire dresser les cheveux sur la tête :

— Es-tu prêt, Iann ann Treut? Je viens te chercher, et il faut me suivre !...

Et le mort se leva de son cercueil et sortit par la fenêtre, en brisant les carreaux.

Tous ceux qui étaient là restèrent immobiles

de frayeur. Il y eut pourtant quelqu'un qui osa regarder par la fenêtre, et il vit un cavalier, tout habillé de rouge, sur un cheval noir, avec l'avocat en croupe derrière lui, et le cheval partit au galop, et le feu jaillissait de ses quatre pieds et de ses naseaux.

C'était le diable qui emportait le mauvais avocat.

Les gens de la veillée convinrent entre eux qu'ils ne diraient rien, avant quelques jours, de ce qu'ils avaient vu et entendu. L'on mit dans le cercueil des bûches et des pierres enveloppées de linge, et, le lendemain matin, le curé de Saint-Melaine vint avec son vicaire, les enfants de chœur et les chantres, et le cercueil fut porté à l'église, puis au cimetière, où il fut enterré après les cérémonies d'usage.

(Conté par Vincent Coat, ouvrier de la manufacture des tabacs de Morlaix, mai 1874.)

V

LES DEUX SŒURS QUI SE HAÏSSAIENT.

Il y avait une fois deux sœurs qui se haïssaient si bien, qu'elles ne pouvaient vivre ensemble, ni même se voir.

Une d'elles tomba gravement malade. Elle fit prier sa sœur de venir la voir.

— Oui, dit celle-ci, à présent qu'elle a besoin de moi, elle me fait dire d'aller la voir, pour la soigner ; mais je n'irai point...

Elle y alla pourtant.

— Pardonne-moi, ma sœur, dit la malade.

— Non, jamais !

— Pardonne-moi, te dis-je encore ; je vais mourir, et je ne veux pas m'en aller sans ton pardon.

— Je ne puis pas te pardonner...

— Au nom de Dieu, à qui tu devras, un jour, rendre compte comme moi, pardonne-moi, ma sœur !...

— Je te dirai bien que je te pardonne, si tu veux ; mais, dans mon cœur, je ne puis te pardonner.

— Eh bien ! je te donne ma malédiction.

Et la sœur malade mourut là-dessus.

Comme l'autre s'en retournait chez elle, de nuit, elle aperçut sa sœur morte au milieu d'un grand feu. Elle poussa un cri d'effroi et voulut fuir ; mais la morte courut après elle, la saisit, et la terre s'entr'ouvrit sous leurs pieds et les engloutit toutes les deux.

(Conté par Marguerite Philippe.)

VI

DAMNÉ, QUOIQUE DÉVOT.

Un jeune homme, de bonnes vie et mœurs suivit, un soir, des camarades de mœurs légères et amis du plaisir. Entraîné par le mauvais exemple, il tomba dans le péché et se coucha, cette nuit-là, sans faire ses prières, comme il en avait l'habitude. Il mourut dans la nuit.

A quelques jours de là, son père alla recommander une messe pour le salut de son âme au curé de sa paroisse.

— A quoi bon ? lui dit le prêtre ; votre fils est aujourd'hui dans le paradis de Dieu, ou personne n'y ira jamais.

— C'est égal, répondit le père, dites toujours une messe à son intention ; cela ne peut jamais faire de mal.

Le prêtre promit.

Comme il montait à l'autel, il vit apparaître à côté de lui l'ombre du mort, qui lui dit :

— Ne priez pas pour moi.

— Vous êtes sauvé, n'est-ce pas ? Je le savais bien.

— Non, je suis damné !...

— Vous, damné, mon Dieu !... Comment cela peut-il être ?

— Je suis tombé, une nuit, dans le péché, et je me suis couché sans faire ma prière.

Et l'ombre disparut alors, et le prêtre, accablé de douleur, descendit de l'autel.

(Conté par Marguerite Philippe.)

VII

L'ENFANT GATÉ.

N tout jeune homme, gâté par ses parents, alla un jour se confesser au curé de sa paroisse, en temps pascal. Il avait commis

beaucoup de péchés. Il ne reçut pas l'absolution. Cela lui déplut, et il insista auprès de son confesseur, et assez malhonnêtement même, pour être absous, afin de pouvoir faire ses pâques, comme tout le monde.

— Changez de conduite, lui dit le prêtre, puis revenez me trouver, et je vous absoudrai.

— Je n'ai rien à changer à ma conduite, et, après tout, je me passerai bien de votre absolution, répliqua le jeune homme.

Et là-dessus, il sortit du confessionnal, en colère, et alla raconter à sa mère ce qui venait de se passer entre lui et le curé.

La dame, qui était riche et considérée dans le pays, fut très-peinée de ce qui arrivait à son fils, et ne pouvant supporter la honte de le voir seul exclu de la sainte table, le dimanche de Pâques, elle lui dit de se présenter avec les autres, comme s'il avait reçu l'absolution.

Et en effet, le moment venu, le jeune homme alla sans hésiter s'agenouiller contre les balustrades du chœur, et reçut le corps de Notre-Seigneur.

Mais aussitôt il tomba à la renverse sur les dalles de l'église, en poussant des cris épouvantables.

On le transporta hors de l'église, dans le porche, où il continua de se démener et de pousser

des cris effrayants, comme un possédé. Son visage et tout son corps étaient devenus tout noirs. Sa mère seule osa rester près de lui.

Quand le prêtre, qui était à l'autel, eut achevé sa messe, il se rendit au porche avec le saint ciboire.

Aussitôt la sainte hostie sortit d'elle-même de la bouche du malheureux jeune homme et s'envola, comme un papillon, dans le saint ciboire, qui se referma sur elle.

Deux diables cornus, puants et horribles à voir, arrivèrent alors et emportèrent le fils et la mère !

(Conté par Marguerite Philippe.)

VIII

EMPORTÉ PAR LE DIABLE.

UN homme riche et de condition élevée était malade sur son lit, près de mourir. Ses parents et ses amis lui disaient :

— Faites appeler un prêtre.

— Non, je ne veux pas de prêtres autour de moi, leur répondait-il.

Cependant son état empirait ; il baissait chaque jour, et on introduisit un prêtre dans sa chambre.

Quand il l'aperçut, il devint furieux ; il l'injuria, et le prêtre se retira. Mais sa conscience n'était pas tranquille, et il revint peu après.

Le malade le reçut encore avec des transports furieux, des jurons et des insultes, et il lui fallut se retirer de nouveau.

La nuit était venue ; il faisait sombre, et la dame dit à un domestique d'accompagner le prêtre, avec une lanterne, jusqu'à son presbytère.

Ils n'étaient pas loin encore qu'ils furent dépassés par deux chevaux noirs lancés à fond de train, faisant feu des quatre pieds et des naseaux. Et comme ils passaient près d'eux, une voix cria :

— Je vais brûler éternellement dans les feux de l'enfer !

— Connaissez-vous cette voix-là ? demanda le prêtre à son compagnon.

— Grand Dieu ! c'est celle de mon maître ! répondit celui-ci.

— Et l'autre, c'est le diable qui l'emporte, reprit le prêtre.

En effet, le malade, suffoqué par la fureur que lui avait causée la vue du prêtre, était mort aussitôt après son départ.

— Retournez chez vous, à présent, et laissez-moi aller seul, dit le prêtre au domestique.

— Non, je n'ose pas, répondit celui-ci. Je veux vous suivre et faire pénitence le reste de mes jours.

Et il suivit, en effet, le prêtre, et fit pénitence pour racheter son passé, car lui aussi avait vécu jusqu'alors à peu près comme son maître.

(Conté par Marguerite Philippe.)

IX

LE SAINT VICAIRE ET LE DIABLE.

Du temps que *ar vikêl sant* (le saint vicaire) était recteur de Saint-Mathieu de Morlaix, il y avait dans sa paroisse une vieille dame riche et noble, qui aimait le jeu par dessus tout. Nuit et jour, elle avait les cartes en main, et quand elle ne trouvait pas d'autres partenaires, elle jouait avec ses domestiques, et quelquefois même elle jouait toute seule.

Un jour, un dimanche soir du mois de décembre, qu'elle était seule dans sa chambre, et

qu'elle s'ennuyait et se plaignait de ne pas trouver de joueur sérieux, sa femme de chambre vint lui annoncer qu'un seigneur inconnu, jeune et richement vêtu, demandait à lui parler. Elle s'empressa de le faire entrer, espérant que le ciel lui envoyait quelque joueur digne d'elle. Et en effet, dès les premiers mots, elle parla de jeu à son visiteur inconnu et lui proposa une partie de cartes. Il accepta, tout en disant qu'il était peu habile au jeu et qu'il jouait rarement. Il tira de sa poche de l'or jaune et luisant, tout neuf, et le rangea par piles de cent écus devant lui.

La vieille dame avait une chance qui l'étonnait, et l'inconnu, impassible et bon joueur, était sans cesse obligé de recourir à sa poche, d'où il sortait de nouvelles piles d'or, comme d'une mine inépuisable.

C'était vraiment merveilleux ce que cette poche pouvait contenir d'or. Mais la vieille dame, tout à son jeu et enivrée par sa chance extraordinaire, n'y faisait pas attention. Dans le transport de sa joie, elle laissa tomber une carte par terre et appela sa femme de chambre pour la ramasser. La femme de chambre prit une lumière et chercha la carte. Elle remarqua que le joueur inconnu avait les pieds fourchus, et reconnut à ce signe que c'était le diable. En personne prudente et avisée, elle ne poussa aucun cri, remit tranquillement la

carte à sa maîtresse et sortit aussitôt. Elle courut au presbytère conter le cas au recteur, *ar vikêl sant*, qui jouissait dans tout le pays d'une grande réputation de sainteté et de conjurateur. Il était plus de minuit, et pourtant le saint homme veillait encore, car il savait peut-être, grâce à quelque avertissement du ciel, qu'on devait avoir recours à lui, cette nuit, pour quelque cas grave. Il était en oraison, quand il entendit frapper à sa porte. Il alla ouvrir lui-même, et la servante de la vieille dame lui fit connaître l'objet de sa visite.

— Je savais que vous deviez venir, et je vous attendais, lui dit-il tranquillement.

Puis il consulta de gros livres anciens, qu'il avait sur son bureau, prit son étole, une burette remplie d'eau bénite et dit :

— Allons, à la grâce de Dieu !

La servante le conduisit chez sa maîtresse. Il pénétra tout doucement, sur la pointe du pied, jusqu'à la chambre où la vieille dame jouait toujours avec l'homme au pied fourchu. Il se précipita sur lui d'un bond, lui mit son étole sur la tête et l'aspergea d'eau bénite, en récitant une oraison. Le démon poussa un cri épouvantable et s'enfuit par la cheminée, sous la forme d'une boule de feu. Il renversa même le pignon de la maison, qu'on n'a jamais pu relever depuis.

— Et la vieille dame, que devint-elle ? demanda

une petite fille de dix ans, qui faisait partie de l'auditoire et s'intéressait vivement au récit du conteur.

— La vieille dame, reprit celui-ci, était tombée évanouie, la face contre terre. Le prêtre la releva, et quand elle revint à elle, elle se confessa, puis elle entra dans un couvent, où elle mourut comme une sainte.

— Et l'or gagné par elle ? demanda encore l'enfant.

— Les pièces d'or du diable se changèrent en autant de feuilles sèches, des feuilles de hêtre, qu'on jeta au feu, comme on y doit jeter tout ce qui vient du malin esprit *(ann drouk-speret)* (1).

(Conté par Vincent Croat, ouvrier de la manufacture des tabacs de Morlaix, mai 1874.)

(1) Le saint vicaire dont il est question ici est un ancien curé de la paroisse de Saint-Mathieu de Morlaix. Le souvenir de sa piété et de sa science comme conjurateur et exorciste survit dans le peuple. On voit encore dans l'ancien cimetière de Saint-Mathieu sa pierre tumulaire, sur laquelle on lit : « Icy gist moi, messire François Jagv, mort le 20 juillet, l'an 1707, âgé de 82 ans, après avoir été pasteur de cette paroisse 49 ans. »

X

LES DEUX MÉCHANTES SŒURS.

Il y avait une fois deux sœurs qui avaient perdu leur père et leur mère, et, comme aucune d'elles n'était mariée, elles demeuraient ensemble, dans la même maison. D'abord, elles s'aimaient beaucoup, et elles ne se quittaient jamais. Mais, plus tard, elles en vinrent à se haïr et à se détester, je ne sais trop pour quelle raison. Pourtant, elles demeuraient toujours dans la même maison.

L'une d'elles tomba dangereusement malade. L'autre s'en inquiétait peu et la soignait fort mal. Un jour, la malade, vaincue par le mal, s'écria :

— O ma pauvre sœur, aie pitié de moi !

— Oui, répondit celle qui n'était pas malade, à présent que tu as besoin de moi, tu me parles poliment, et tu m'appelles « ta pauvre sœur. » Mais, je n'ai pas oublié, moi !...

— Non ! non ! s'écria alors la malade, je n'ai aucun besoin de toi, et je ne t'ai pas pardonné, et je ne te pardonnerai jamais !

Elle eut un violent accès de toux, et mourut presque aussitôt.

La nuit qui suivit, comme les voisins veillaient et priaient auprès de son corps, ils virent tout à coup un spectre de feu entrer dans la maison, et, en le regardant attentivement, ils reconnurent avec frayeur qu'il ressemblait à la morte. Le spectre dit alors, avec une voix terrible :

— Ma sœur, suis-moi ! Je viens te chercher, pour venir avec moi dans les feux de l'enfer !

La sœur qui était restée en vie se leva, ouvrit la porte, sortit et se mit à courir. Mais le fantôme de feu sortit après elle et l'atteignit, sans peine, dans la cour. La terre s'entr'ouvrit alors sous leurs pieds, et les deux sœurs s'y abîmèrent, en poussant des cris épouvantables :

— Hélas ! hélas ! nous tombons au fond du puits de l'enfer !

Ceci montre, chrétiens, que nous devons pardonner et être charitables les uns envers les autres.

(Marguerite Philippe.)

XI

FANTIC LOHO
OU LE LINCEUL DES MORTS.

Il y avait jadis, au bourg de Pluzunet, une jeune couturière, nommée Fantic Loho, qui était d'humeur gaie et joyeuse, et qui riait et chantait plus qu'elle ne priait, hélas! C'était, d'ailleurs, une excellente fille, aimée de tous ceux qui la connaissaient, et le cœur sur la main, comme on dit. Tous les jours, elle allait travailler à la journée, dans les métairies de la paroisse, et, le plus souvent, elle s'en revenait toute seule, à la nuit tombante, riche et heureuse des six sous qu'elle rapportait, pour prix de son travail. Elle chantait, de sa voix fraîche et claire, des *sôniou* et des refrains de danse, en traversant les champs et les landes, pour se tenir compagnie, comme elle disait, et pour mettre en fuite les *Kornandoned* (nains), qui dansent, en chantant éternellement le même refrain, au clair de la lune, dans les carrefours et sur les landes, autour des grandes pierres, et invitent les passants à prendre part à leurs ébats. Maintes fois, durant les veillées d'hiver, elle avait entendu

parler de ces danseurs nocturnes et de leurs malices, et elle en avait peur un peu.

Un soir du mois de novembre, Fantic s'en revenait du village de *Pont-an-c'hlan*, seule, comme presque toujours. Elle se trouvait un peu attardée, et, quand elle fut dans le bourg, elle voulut traverser le cimetière, afin d'arriver plus vite à sa maison. La lune, sortant de derrière un nuage, projetait en ce moment une lumière terne et blafarde sur le clocher de granit et sur la vieille église. A peine Fantic eut-elle gravi les marches de l'escalier de pierre et fait quelques pas parmi les croix de bois plantées sur les tombes, qu'elle se trouva près de la tombe de sa mère, morte depuis plus d'un an déjà. Elle fut bien étonnée d'y voir un drap blanc étendu sur la dalle funéraire.

— Tiens ! se dit-elle, comment ce drap de lit se trouve-t-il là ? Je vais l'emporter, et si personne ne le réclame, je le garderai : j'en ai assez besoin.

Et elle prit le drap blanc, souillé pourtant de quelques taches de sang, le plia proprement, le mit sous son bras et l'emporta.

— Elle eût bien mieux fait de dire un *De profundis* pour l'âme de sa défunte mère, dit quelqu'un de l'auditoire.

— Oui, en vérité ! répondirent tous les assistants en chœur.

En arrivant dans sa maison, reprit la conteuse, Fantic serra le linceul dans son armoire, puis elle dit une petite prière, bien courte, bien courte, et se coucha tranquillement. Mais, dans la nuit, elle eut un rêve. Il lui sembla voir sa mère, toute nue, décharnée, horrible à voir, et qui lui dit par trois fois d'une voix lamentable : *Rends-moi mon linceul ! Rends-moi mon linceul !! Rends-moi mon linceul !!!*

Fantic se réveilla, tout effrayée, et n'apercevant plus le fantôme, elle s'en trouva soulagée, et dit :

— Ah ! c'est un songe, heureusement !

Et elle se rendormit.

Le lendemain matin, elle alla à son ouvrage, comme à l'ordinaire, sans songer à remettre le linceul sur la tombe de sa mère, et elle ne dit rien à personne de tout ceci.

Mais, la nuit suivante, comme elle était couchée, le fantôme lui apparut de nouveau et lui dit encore, par trois fois, et d'une voix plus désolée et plus terrible que la veille : *Rends-moi mon linceul ! Rends-moi mon linceul !! Rends-moi mon linceul !!!*

Fantic eut bien peur, cette fois, car il lui semblait qu'elle ne dormait pas au moment de l'apparition. Elle fit pourtant tout son possible pour se persuader que c'était un rêve, et elle garda encore le linceul et n'en dit rien à personne.

La troisième nuit, sa mère lui apparut encore, plus désolée, plus horrible à voir et plus menaçante que les deux nuits précédentes, et elle cria encore en tendant des bras décharnés vers sa fille : *Rends-moi mon linceul ! Rends-moi mon linceul !! Rends-moi mon linceul !!!*

Puis elle disparut, en poussant un cri épouvantable.

Cette fois, Fantic était sûre qu'elle ne dormait pas ; elle attendait l'apparition. Elle eut grand peur, et elle pleura et pria pour l'âme de sa mère le reste de la nuit. Quand le jour fut venu, elle alla trouver le recteur de sa paroisse et lui raconta tout. Le prêtre l'écouta attentivement, réfléchit à ce qu'il venait d'entendre, puis il dit :

— Vous avez commis un grand péché, ma fille, en dérobant le linceul d'un mort, car ce drap est le linceul même dans lequel votre mère fut ensevelie. Il vous faudra le porter, cette nuit même, où vous l'avez pris.

— Ah ! je n'oserai jamais ! répondit Fantic.

— Du courage, ma fille, et faites ce que je vous dis, car autrement votre pauvre mère, privée de son linceul, serait nue durant l'éternité, et elle n'oserait pas se présenter devant Dieu. Vous irez lui rendre son linceul, n'est-ce pas ?

— Je n'oserai pas !

— Prenez courage, et je vous aiderai. Je serai

dans l'église, à genoux au pied de l'autel et priant pour vous; et, pour vous donner des forces, je vous adresserai la parole de temps en temps.

Fantic promit.

Au premier coup de minuit, elle entrait dans le cimetière, tout émue, tremblante et tenant à la main le linceul. Le prêtre était à genoux au pied de l'autel depuis longtemps déjà, priant pour la jeune fille. Fantic fit quelques pas vers la tombe de sa mère, puis elle s'arrêta.

— Allez jusqu'à la tombe de votre mère, et déposez-y le linceul ; courage, mon enfant ! lui cria le prêtre de l'église.

— Je n'ose pas ; mes jambes fléchissent ; je vais tomber !

— Que voyez-vous, mon enfant ?

— Toutes les pierres tombales sont recouvertes de linceuls blancs ; seule, celle de ma mère n'en a pas.

— Du courage, mon enfant ; avancez encore ; allez jusqu'à la tombe de votre mère, et déposez-y le linceul.

Et Fantic fit deux ou trois pas en avant, puis elle s'arrêta encore et s'écria :

— Hélas ! hélas ! je n'en puis plus ; je meurs de frayeur !

— Que voyez-vous, mon enfant !

— Je vois les morts au fond de leurs tombes ouvertes !... J'ai grand peur ! j'ai grand peur !!...

— Encore quelques pas, mon enfant ; songez à votre pauvre mère, qui est si malheureuse par votre faute.

Et elle fit un nouvel effort ; puis elle s'arrêta encore, folle d'épouvante.

— Que voyez-vous, mon enfant ?... lui demanda encore le prêtre.

— Je vois ma mère, toute nue, debout sur sa pierre tombale, menaçante, horrible à voir !...

— Du courage ! du courage !... Allez jusqu'à elle, et rendez-lui son linceul.

— Je n'ose pas ! je ne puis faire un seul pas de plus !... Ah ! Jésus mon Dieu !!...

Et elle poussa un cri épouvantable.

De son bras de squelette, sa mère l'avait saisie et entraînée avec elle au fond de sa tombe. Et aussitôt la pierre tombale, qui s'était soulevée, retomba sur la mère et la fille, avec un grand bruit !...

Puis on n'entendit plus rien. Mais Fantic Loho avait disparu, et personne au monde ne la revit depuis cette nuit.

(Conté par Marguerite Philippe, de Pluzunet, Côtes-du-Nord, 1870.)

Dans la première édition de ses *Derniers Bretons*, qui est de 1836, M. Émile Souvestre a donné, tome I, page 72, sous le

titre de : *Le Drap mortuaire*, une version de cette légende, qui ne diffère de la nôtre que par la forme, laquelle est tout à fait dans le ton romantique de l'époque. Ce morceau, comme quelques autres, qui ne sont pas sans intérêt, a complètement disparu des nombreuses éditions qui ont été faites depuis de l'ouvrage le plus populaire de M. Souvestre.

Dans les *Légendes, contes et chansons populaires du Morbihan*, de M. le docteur Fouquet (Vannes, A. Caudéran, 1857), on trouve aussi sous le titre de : *Alice de Quinipily*, une légende de suaire dérobé, dont voici le résumé :

Deux jeunes fiancés, valet et servante de ferme, voulaient, avant de se marier, économiser sur leurs gages de quoi acheter un petit mobilier et prendre une petite ferme à leur compte. Mais, s'impatientant d'attendre, ils conçurent un projet sacrilège dont l'exécution devait les mener promptement à leur but. La fille du seigneur d'un château voisin, nouvellement mariée, était morte, peu après son mariage, et avait été enterrée dans le cimetière de la paroisse avec ses bijoux et sa toilette de nouvelle mariée. Une nuit, les deux amoureux profanèrent la tombe de la jeune châtelaine et lui enlevèrent ses bijoux et jusqu'à la belle robe de soie blanche et de dentelle qui lui tenait lieu de suaire. Mais, à partir de ce moment, tourmentés par le remords et la frayeur que leur causait l'apparition de la morte, qui, chaque nuit, venait leur réclamer son suaire, ils perdirent le sommeil, devinrent malheureux et se décidèrent enfin à aller tout avouer à leur confesseur. Celui-ci leur dit : « Il faudra aller tous les deux ensemble, à minuit, déposer le suaire là où vous l'avez pris. »

Ils y allèrent ensemble ; mais on ne les revit plus jamais, et près de la tombe profanée, on retrouva seulement le chapelet de la servante et le chapeau du valet de ferme.

Dans un petit livre fort intéressant publié par Mme de Cerny, sous le titre de : *Saint-Suliac et ses traditions* (Dinan, Huart, 1861) nous trouvons aussi deux traditions relatives au drap mortuaire.

Dans la première, intitulée : *Les trois mortes* (pages 33-35),

il est dit que des jeunes gens, qui passaient à minuit par le cimetière de leur village, aperçurent trois femmes en prière devant le reliquaire. Ils s'en approchèrent et leur parlèrent; mais elles n'eurent pas même l'air de s'apercevoir de leur présence. « Ce sont des mortes ! » dit un de trois. Un autre enleva sa coiffe à une des trois femmes, en disant à ses camarades qu'il ne la lui rendrait, si elle venait la réclamer, qu'après l'avoir embrassée. Il rentra chez lui, mit la coiffe dans son armoire et trouva à sa place, le lendemain matin, une tête de mort. Il en fut effrayé, alla à confesse, et le curé lui dit qu'il fallait, le soir même, porter le crâne au cimetière, où il redeviendrait coiffe, qu'il replacerait sur la tête de la morte. Il lui recommanda aussi de prendre avec lui un enfant à la mamelle. Il se rendit au cimetière, revit les trois mortes et restitua la coiffe. Les trois femmes disparurent en lui disant que, sans l'enfant, elles l'auraient enlevé de dessus la terre.

Dans la seconde tradition recueillie par Mme de Cerny, à Saint-Suliac, c'est-à-dire près de Saint-Malo, et qui porte le titre de : *La jeune fille du cimetière*, trois jeunes filles, revenant seules d'une veillée d'hiver, passaient par le cimetière de leur paroisse, pour éviter une mare qui rendait la route difficile. C'était pendant les Avents, époque, dit le récit, où les coqs affolent et chantent sans souci de l'heure. Elles aperçurent une fille inconnue, agenouillée et priant sur une tombe. Le lendemain, elles la revirent encore à la même place et dans la même posture. Elles adressent la parole à l'inconnue, qui ne répond pas. La troisième nuit, une des trois jeunes filles va pour enlever sa coiffe à l'apparition, malgré les efforts que font pour la retenir ses compagnes, qui avaient cru apercevoir une tête de mort sous la coiffe. Elle emporte chez elle la coiffe de l'inconnue, la jette dans un coin, se couche et dort tranquille.

Le lendemain, à minuit, elle entend crier à son oreille: « Rends-moi ma coiffe ! rends-moi ma coiffe ! » et cela jusqu'à l'aurore.

La nuit suivante, elle prie une de ses amies de venir coucher

avec elle, et, toute la nuit, l'amie entend aussi crier : « Rends-moi ma coiffe ! rends-moi ma coiffe !... »

La troisième nuit, la jeune fille couche hors de sa maison, chez une amie, et là encore, la même voix plaintive se fait entendre. Alors, elle va à confesse, et son confesseur lui ordonne d'aller reporter la coiffe à celle à qui elle a été enlevée, dans le cimetière.

Elle y va ; mais, le lendemain, on la trouva morte, dans le cimetière.

Comparez encore *Le drap mortuaire*, p. 303 du recueil de M. Sébillot, *Contes populaires de la Haute-Bretagne*.

Comme on le voit, la tradition du drap mortuaire ou du suaire, qui a aussi fourni à Gœthe le sujet d'une de ses ballades les plus fantastiques, est très-répandue en Bretagne.

XII

QUELQUE COMPAGNIE QUE L'ON SUIVE, L'ON EN A TOUJOURS SA PART.

Il y avait une fois, dans une petite ville de Basse-Bretagne, une jeune demoiselle de famille noble, riche et jolie, et qui menait une vie peu exemplaire. Elle s'appelait Julie. Non loin de sa maison habitait une jeune couturière, sage et jolie, et qui n'avait que le travail de son aiguille pour vivre. Son nom était Yvonne. Contente de sa condition, Yvonne était

toujours gaie et joyeuse, et chantait tout le long des jours, tout en travaillant. Aussi, était-elle aimée de tout le monde. La demoiselle, au contraire, n'était aimée de personne, à cause de son caractère fier et hautain. Un jour, elle demanda à sa mèr e:

— Qu'est-ce qui est cause, ma mère, que personne ne m'aime par ici, bien que je sois riche et bien parée, au lieu qu'Yvonne la couturière, une fille de rien, qui a à peine deux robes, est aimée de tout le monde ? Toujours il y a quelqu'un, vieux ou jeune, à causer avec elle et à l'écouter chanter ses vieilles chansons bretonnes.

— C'est que, ma fille, vous, vous êtes noble, demoiselle de haute lignée, et vous ne devez pas fréquenter ces sortes de gens, ni même faire attention à eux.

— Je voudrais pourtant en faire mon amie.

— Que dites-vous là, ma fille ? Faire votre amie d'une couturière ! Une demoiselle de qualité comme vous ne peut pas fréquenter ces sortes de gens, je vous l'ai déjà dit.

— Cela m'est égal, et je ferai comme il me plaît.

— Eh bien ! ma fille, puisque vous le désirez si ardemment, faites à votre tête, répondit alors la vieille dame, parce qu'elle faisait tout ce que voulait sa fille.

La demoiselle alla donc voir la couturière, et

elle la pria de venir travailler au château, et, à partir de ce moment, elle passait tout son temps avec elle. Elle voulut même lui faire renoncer à son métier de couturière, pour venir demeurer au château, comme sa meilleure amie.

Yvonne résista quelque temps ; pourtant, elle quitta peu après sa petite maison, pour aller au château, et alors elle ne travaillait plus. Elle tenait continuellement société à la demoiselle, se promenait avec elle, habillée comme elle, au point qu'on les aurait prises pour les deux sœurs. Toutes les deux étaient jolies, et beaucoup de jeunes seigneurs leur faisaient la cour. Pourtant, Yvonne, bien qu'elle aimât à rire et à s'amuser, restait toujours sage et, chaque matin et chaque soir, elle disait ses prières. Elle allait aussi à confesse, une fois par mois, comme devant. Julie voulut faire tout comme elle. Yvonne était toujours joyeuse et contente, quand elle sortait du confessionnal ; Julie, au contraire, était toujours triste et soucieuse, parce qu'elle n'avouait pas ses plus grands péchés. Elles avaient le même confesseur. C'était un homme fort instruit. Un jour, il dit aux deux jeunes filles qu'elles devraient aller à une retraite qui avait lieu dans la ville voisine.

— Qu'est-ce qu'une retraite ? demanda Julie à Yvonne.

— C'est une belle chose, repondit celle-ci, et nous ferions bien d'y aller.

Quand Julie arriva à la maison, elle dit à sa mère :

— Notre confesseur nous a dit d'aller à la retraite à la ville, ma mère.

— C'est bien, répondit la vieille dame; allez-y, si cela vous fait plaisir.

Julie, impatiente de partir, parce qu'elle croyait qu'il y aurait là des festins, des danses et des jeux de toute sorte, devança Yvonne de deux ou trois jours.

Quand Yvonne arriva à son tour, elle lui dit :

— Je n'ai encore rien vu de beau jusqu'ici.

— Vous verrez bientôt, lui répondit son amie ; vous êtes venue trop tôt.

Comme elles étaient à l'église, à écouter un sermon :

— Voyez donc le beau prêtre ! dit Julie à Yvonne, en lui désignant un jeune prêtre ; ce sera là mon confesseur.

Yvonne choisit un autre confesseur, un vieux prêtre très-instruit. Celui-ci lui dit :

— Vous avez une amie qui est bien jolie !

— C'est vrai, répondit Yvonne.

— Mais, hélas ! elle n'aime que la parure et le plaisir. Prenez garde, ma pauvre enfant, car, quelle que soit la société que l'on fréquente, l'on en a

toujours sa part, tôt ou tard. Et si votre amie est damnée ?...

— Jésus, que dites-vous, mon père ? Je ne vois pas qu'elle fasse rien de pis que les autres. (Elle faisait ses tours en cachette.)

— Prenez bien garde, vous dis-je, ma pauvre enfant ! Soyez joyeuse et gaie en sortant du confessionnal, et dites à votre amie que je suis un confesseur plaisant et indulgent, et qu'elle devrait venir à moi.

Yvonne sort du confessionnal en souriant.

— Pourquoi souriez-vous ainsi ? Vous êtes donc bien contente ? lui demanda Julie.

— C'est mon confesseur qui en est la cause ; quel homme plaisant, et comme il est drôle !

— Vraiment ? Je veux aussi le prendre pour confesseur, alors, car celui à qui je me suis adressée, s'il est joli garçon, n'est pas amusant du tout.

Le lendemain, Julie entra donc dans le confessionnal du vieux prêtre. Celui-ci s'écria aussitôt :

— O sale bête ! charogne ! va-t-en vite !

Et Julie, toute troublée, se leva pour sortir.

— Restez, mon enfant, lui dit le prêtre avec douceur ; ce n'est pas à vous que s'adressent ces paroles. Confessez-vous, et ne faites pas attention, si vous m'entendez encore parler de la sorte. . . . .

Julie commença par avouer quelques petits péchés, puis elle s'arrêta...

— Après, mon enfant ? lui demanda le prêtre.

Elle ne répondit rien. Le prêtre reprit :

— Et quand vous auriez eu un enfant, et que vous l'ayez tué, qu'est-ce que cela pour la bonté de Dieu ?

— Oui... répondit Julie, tout bas et en baissant la tête.

— Retire-toi ; va-t-en d'ici, vilaine bête ! s'écria encore le prêtre.

Et la jeune fille se leva encore pour sortir. Mais, le confesseur lui dit avec douceur :

— Restez, mon enfant ; ce n'est pas à vous que je parle de cette façon. Prenez courage, et continuez.

Mais elle garda le silence. Le confesseur reprit :

— Et quand vous auriez eu deux enfants, et que vous les ayez tués, qu'est cela pour la bonté de Dieu ?

— Oui... répondit-elle, à voix basse.

— Et après, mon enfant ? prenez courage...

Julie garda encore le silence, et les larmes coulaient le long de ses joues. Le prêtre reprit :

— Et quand vous auriez eu trois enfants, et que vous les ayez tués, qu'est cela pour la bonté de Dieu ?

— Oui !... répondit-elle encore, mais si bas, si bas, que le confesseur l'entendit à peine.

— Va-t-en ! va-t-en d'ici, monstre horrible ! cria encore le vieux prêtre.

Et Julie, pleurant et sanglotant, se leva encore pour sortir.

— Restez, mon enfant, et achevez votre confession, car ce n'est pas à vous que s'adressent ces paroles. Et après ? Du courage, allez jusqu'au bout.

Julie sanglotait et ne disait rien. Le prêtre reprit :

— Et quand vous auriez eu quatre enfants, et que vous les ayez tués, qu'est cela pour la bonté de Dieu ?

— Non, mon père, répondit alors la pénitente.

La sueur découlait à grosses gouttes du front du vieillard. Lorsque Julie eut achevé sa confession, il lui dit :

— Voici, à présent, votre pénitence, mon enfant. En sortant du confessionnal, vous irez vous mettre à genoux devant l'autel du Rosaire, et vous resterez là jusqu'à ce que je vienne vous prendre.

Triste, pleurant et profondément affligée, la jeune fille alla s'agenouiller devant l'autel du Rosaire, et elle y pria du fond du cœur. La nuit survint ; tout le monde avait quitté l'église, et

son confesseur ne venait pas... Enfin, quand l'heure fut venue, le vieux prêtre alla trouver sa pénitente et lui dit :

— Suivez-moi, mon enfant.

Et, la prenant par la main, il la fit sortir de l'église, la mena à la croix de pierre du cimetière et lui parla de la sorte :

— Agenouillez-vous là, sur les marches de la croix, et restez-y à prier et à pleurer, toute la nuit ; demain matin, je viendrai vous prendre.

Puis il se rendit auprès d'Yvonne et lui dit :

— Si votre amie est damnée, vous et moi nous serons également damnés !

— Dieu, que dites-vous là ?... s'écria la jeune fille, effrayée.

Et, toute la nuit, elle pria pour son amie avec son confesseur.

Au point du jour, le vieux prêtre se rendit au cimetière. Julie était toujours à genoux sur les marches de la croix. Mais, hélas ! elle n'avait plus qu'un bras ; l'autre lui avait été arraché par l'esprit malin, en essayant de l'entraîner. La pauvre fille faisait pitié à voir. Elle était toute couverte de sang. Le prêtre lui dit :

— Levez-vous, mon enfant, et suivez-moi.

— Hélas ! je ne puis pas, répondit-elle.

— Je vous aiderai, prenez courage !

Et elle se leva, et s'appuyant sur le prêtre du

bras qui lui restait, celui-ci la conduisit dans l'église, devant l'autel du Rosaire, et lui dit :

— Agenouillez-vous là, sur les marches de l'autel, et, quand la nuit sera venue, je viendrai encore vous prendre, comme hier, et vous dire ce que vous aurez à faire.

Puis il s'en alla.

Il se rendit, comme la veille, auprès d'Yvonne et lui dit :

— Nous passerons encore toute la nuit à prier pour votre amie, car si elle est damnée, nous le serons aussi, vous et moi.

Et ils passèrent encore toute la nuit en prière, à genoux sur les dalles de pierre de l'église.

Au point du jour, le vieux prêtre se rendit de nouveau auprès de Julie. Il la retrouva évanouie sur les marches de la croix, et dans un état horrible à voir. Elle n'avait plus de bras ! L'esprit malin lui avait arraché celui qui lui restait, en essayant de l'entraîner. Il la ramena dans l'église, avec beaucoup de peine, la reconduisit devant l'autel du Rosaire, lui recommanda d'y passer encore toute la journée en prière, et promit de la venir chercher, quand la nuit serait venue.

En effet, quand le moment fut arrivé, il la conduisit, pour la troisième fois, au pied de la croix du cimetière et lui parla de la sorte :

— Voici la troisième nuit, ma pauvre enfant,

la dernière, mais aussi la plus redoutable. Ayez bon courage, et si vous pouvez encore résister et vaincre, cette fois-ci, alors vos épreuves seront terminées : vous serez sauvée, et votre amie et moi nous serons pareillement sauvés avec vous. Mais, hélas ! si vous faiblissez, si l'*autre* est le plus fort et triomphe, nous serons damnés tous les trois ! Courage donc, mon enfant, et que Dieu vous vienne en aide !

Et il la laissa encore, seule, à genoux sur les marches de la croix, et revint vers Yvonne et lui dit :

— Voici la dernière épreuve ! Si votre amie a assez de courage et de force pour résister et vaincre encore cette nuit, si, demain matin, je retrouve le moindre morceau d'elle au pied de la croix, elle sera sauvée, et nous le serons tous les deux comme elle. Mais, hélas ! si elle succombe, nous serons damnés tous les trois pour l'éternité ! Passons encore cettte nuit à prier pour elle.

Et ils passèrent encore cette troisième nuit à prier pour la pauvre Julie.

Au point du jour, le prêtre, dans une anxiété mortelle, se rendit à la croix du cimetière. Julie n'y était plus ! Mais il trouva, sur les marches de pierre, son cœur tout sanglant. C'était assez : ils étaient sauvés tous les trois ! Alors il leva ses mains et ses yeux vers le ciel, et s'écria :

— Que le Seigneur tout miséricordieux soit loué !

N'oublions jamais que, « quelle que soit la société que nous fréquenterons, nous en aurons notre part ! »

(Conté par Marguerite Philippe.)

XIII

TEUZ AR POULIET.

Autrefois, il y a de cela cinquante ans, le Pouliet (1) n'était pas ce qu'il est aujourd'hui. La grande route de Brest à Paris ne passait pas encore par là, et, à la place où on la voit gravir la côte de Trévidy, il n'y avait que des rochers abrupts recouverts de ronces, d'orties, de buissons d'aubépine et d'herbes folles de toute

(1) Le Pouliet, dont la racine est *poull*, mare, était autrefois une mare, au bas de la place *Traonlen* (vallée de l'Étang), à l'entrée de la petite rivière le Jarlot, dans la ville de Morlaix.

M. Emile Souvestre, dans ses *Derniers Bretons*, a aussi un conte de *Teuz ar Pouliet*, qui, quoique portant le même titre, est tout différent du nôtre.

sorte. Au lieu du beau pont qu'on y voit à présent, il n'y avait pour passer l'eau qu'une passerelle étroite, consistant en une simple planche posée sur deux pierres. Point de belles maisons, comme aujourd'hui, mais, pour toute habitation, une pauvre petite chaumière au bord de l'eau, et dont le toit de genêt touchait presque le sol.

Dans cette chaumière habitait un pauvre savetier, avec sa femme. Son nom était Kaour Kerspern. C'était un petit homme d'humeur joyeuse, qui, tout le long des jours, chantait de vieux *gwerziou* et des *sôniou* nouveaux, tout en battant ses semelles et en tirant son ligneul. C'était plaisir de l'entendre, et les lavandières, au bord du Jarlot, laissaient parfois leurs battoirs au repos et prêtaient l'oreille à ses chansons. Kaour était bon chrétien; il assistait tous les dimanches à la grand'messe et aux vêpres, dans l'église de Saint-Mathieu, et si, le soir, il rentrait un peu gris, il n'y avait pas lieu de lui en faire un grand crime: il avait si bien travaillé toute la semaine, et le cidre était si bon et à si bon marché chez Marguerite Keravel, où se réunissait, tous les dimanches soir, une bande de joyeux compagnons!

La femme de Kaour était lavandière et passait toutes ses journées au lavoir du Pouliet, et son fils, qui courait sur ses douze ans, était petit pâtre au manoir voisin de Lanidy. Kaour était presque

toujours seul à la maison, durant le jour. Depuis quelque temps cependant — depuis qu'il commençait de négliger l'église et de fréquenter davantage le cabaret de Marguerite Keravel — il lui était venu un singulier compagnon. C'était *Teuz ar Pouliet,* bien connu dans le quartier, qui venait lui tenir société, dans sa chaumière, pendant que sa femme était au lavoir. Bien souvent, il avait entendu parler du Teuz et de ses malins tours, dans le Val-Pinart et au gué du Pouliet ; mais comme il se targuait d'être dépouillé des sottes superstitions qui avaient généralement cours autour de lui, il haussait les épaules à ces récits et les traitait de contes de vieilles femmes. Quand le Teuz arrivait, il s'asseyait sur un galet rond, au coin du foyer, et regardait fixement le savetier, qui battait son cuir et poissait son ligneul, tout en chantant. Il avait la forme d'un barbet noir, au poil long et frisé. D'abord Kaour crut que c'était en effet un chien égaré, sans maître peut-être, et il lui donnait quelque nourriture, et lui savait gré de venir lui tenir société dans sa solitude. Pourtant, l'animal le regardait si fixement, et son regard semblait si bien pénétrer jusqu'au fond de sa conscience, qu'il en vint à le soupçonner de n'être pas un chien ordinaire, mais bien Teuz ar Pouliet, dont il avait si souvent entendu parler, et peut-être le diable lui-même, car, comme on le sait, le diable

prend souvent la forme d'un barbet noir, pour tromper les hommes. Il voulut le chasser un jour; mais l'animal lui montra les dents, et ses yeux brillèrent dans leurs orbites comme deux charbons ardents, si bien qu'il eut peur, se troubla et alla boire chez Marguerite Keravel.

Le lendemain et les jours suivants, le Teuz vint encore; mais Kaour ne pouvait plus supporter son regard, et, dès qu'il arrivait, il jetait tout à terre, sa forme, son alène et son ligneul, et allait boire au cabaret. Sa gaîté naturelle disparut, et il devint triste et sombre. Les dimanches, on ne le voyait plus que rarement à l'église de Saint-Mathieu, et il passait presque tout son temps au cabaret. Tout le monde était étonné d'un changement si subit et si complet, et personne n'y comprenait rien. Quand on l'interrogeait à ce sujet, il se taisait. Enfin, pendant son sommeil, sa femme l'entendait souvent crier : — Le voilà encore ! Voyez-vous ses yeux ?... Comme il me regarde !... Va-t-en, va-t-en loin d'ici, vilaine bête !...

Mais elle n'y comprenait rien, et c'était vainement qu'elle l'interrogeait le matin. Le pauvre Kaour était bien malheureux.

Un jour, il crut avoir trouvé un bon moyen de se délivrer de son cauchemar. Il rougit au feu le galet sur lequel il s'asseyait, puis il le remit à sa place, comme si de rien n'était. Quand le Teuz

vint, il s'assit sur le galet, comme d'habitude. Mais aussitôt il poussa un cri terrible et s'enfuit. En passant près du savetier, il lui lança un regard qui lui fit l'effet d'un glaive qui l'aurait transpercé de part en part.

— Enfin! me voilà délivré de cette maudite bête, se dit Kaour, qui se félicitait déjà du bon tour qu'il avait joué au Teuz.

Et pourtant, il ne se sentait pas rassuré.

Pour se donner un peu de courage, il alla boire au cabaret de Marguerite Keravel. Il y resta jusqu'à la cloche du couvre-feu, et but plus que d'ordinaire, et chanta et rit, comme cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Quand il voulut rentrer chez lui, vers les dix heures et demie, au moment où il mettait le pied sur la passerelle du Pouliet, il vit le Teuz sur la planche, les yeux flamboyants et grinçant des dents. — Encore lui! s'écria Kaour. Et il recula de quelques pas. Puis, revenant : — Mais je n'ai pas peur, et je passerai quand même. Retire-toi, vilaine bête, animal du diable, où je vais te jeter à l'eau! Et il s'engagea résolument sur la passerelle. Mais le Teuz se jeta entre ses jambes et le mordit, et le fit tomber dans la rivière, d'où on le retira sans vie, le lendemain. A la morsure qu'il avait à la jambe droite, on vit bien que c'était le Teuz ar Pouliet qui était cause de sa mort.

Quelques-uns disent que c'était le diable qui le visitait sous cette forme, et qui finit par le faire mourir et emporter son âme en enfer, parce qu'il en était venu à négliger complètement ses devoirs religieux et à préférer le cabaret à l'église. Je ne sais si cela est vrai ; mais, ce qui est incontestable, c'est qu'on a trouvé noyées au même endroit, avant l'établissement du beau pont qu'on y voit actuellement, plusieurs personnes que l'on disait avoir été jetées à l'eau par le Teuz, et que toutes étaient gens peu religieux et fréquentant les cabarets.

(Conté par Vincent Coat, ouvrier de la manufacture de tabacs de Morlaix, 1874.)

Comparez *Teuz ar Pouliet* du *Foyer Breton* de M. Émile Souvestre, deuxième foyer, pays de Léon.





SEPTIÈME PARTIE

RÉCITS DIVERS.

I

LE FILS INGRAT.

IL y avait une fois deux personnes riches, mari et femme, qui n'avaient qu'un enfant, un fils, nommé Gwilherm. Comme il arrive souvent en pareil cas, c'était un véritable enfant gâté, à qui on ne refusait jamais rien. Il aimait le plaisir et la dépense, et était impatient de voir ses parents lui céder leurs biens et se réserver seulement une petite pension viagère. Tous les jours, il les importunait à ce sujet, leur représentant qu'ils vivraient plus heureux, quand ils n'auraient plus à s'occuper de rien, si bien qu'ils finirent par lui

faire donation de tout ce qu'ils possédaient, moyennant une pension viagère, qu'il devait leur payer à termes convenus. Ils se retirèrent dans une vieille maison, au fond de la cour, pendant que leur fils occupait avec sa femme une belle maison neuve, bien meublée et parée.

Gwilherm menait joyeuse vie, et c'était continuellement chez lui festins, parties de plaisir et voyages. Il s'occupait peu de ses champs, de son bétail et de ses nombreux domestiques. Aussi, ces derniers faisaient-ils à peu près tout ce qu'ils voulaient. Comme bien vous pensez, les chevaux, les bœufs et les vaches étaient mal soignés, les champs négligés, et les moissons de plus en plus mauvaises tous les ans ; enfin, tout allait on ne peut plus mal. Voilà !...

Le père et la mère de Gwilherm, voyant cela, lui en firent souvent des représentations, au commencement, et voulurent s'occuper de mettre quelque ordre dans son ménage; mais cela ne lui plaisait pas, et il finit par leur dire tout net de ne pas se mêler de ses affaires et de rester chez eux. Ils en éprouvèrent beaucoup de peine, et ils étaient malheureux de voir leur fils marcher si rapidement à sa ruine, sans qu'ils y pussent rien faire.

Gwilherm était presque toujours absent de chez lui, en voyage, en partie de plaisir, et sa femme

comme lui. Ses rentes ne lui suffisaient déjà plus, et il vendait de temps en temps un bois, un moulin, une ferme, et son bien diminuait ainsi rapidement. Son père et sa mère ne reçurent bientôt plus leur pension régulièrement. Ils ne s'en plaignaient pourtant pas, et ils vivaient le plus économiquement possible. Mais l'argent vint à leur manquer complètement, et, comme ils exposaient leur situation à leur fils :

— Et qu'avez-vous besoin d'argent? leur répondit-il ; désormais vous recevrez votre nourriture de ma maison, et une servante vous portera tous les jours ce dont vous aurez besoin ; vous n'aurez, par conséquent, aucune dépense à faire.

Les pauvres gens soupirèrent et se résignèrent, sans oser faire aucune observation. Mais ils avaient le cœur gros, et, à partir de ce jour-là, ils n'allèrent plus que rarement chez leur fils, où ils n'étaient pas vus avec plaisir. Bien!

A quelques jours de là, Gwilherm donna un grand repas, auquel il invita tous ses amis et compagnons de plaisirs, ainsi que les plus riches du pays; mais il ne songea point à son père et à sa mère. Bien plus, on oublia de leur porter à manger ce jour-là. Ils voyaient de chez eux les invités, en tenue de gala, entendaient les rires et es joyeux propos des convives, et le parfum des mets arrivait même jusqu'à eux ; mais ils avaient

beau attendre, personne ne venait leur rien apporter. Voyant cela, le père se rendit enfin à la maison de son fils, et, l'ayant rencontré dans un corridor, il lui expliqua pourquoi il était venu. Gwilherm lui répondit, d'un air affairé et mécontent :

— On n'a pas le temps de s'occuper de vous en ce moment ; retournez dans votre maison ; on vous portera quelque chose quand on aura le temps.

Et il s'en alla là-dessus.

Le pauvre vieillard resta un moment immobile et muet d'étonnement et de douleur, puis il retourna chez lui, triste et le cœur navré, et raconta à sa femme comment il avait été reçu par leur fils. Ils passèrent le reste du jour à pleurer. La nuit vint, sans qu'on eût songé à eux, et ils ne mangèrent point ce jour-là. Bien !

Cependant, une scène terrible se passait dans la salle du festin, et Dieu vengeait le père et la mère de l'ingratitude et de la dureté de cœur de leur fils. Celui-ci était à table avec ses invités ; tous les convives étaient gais, et riaient et causaient bruyamment. Comme il se préparait à découper un canard rôti sur le plat, le canard se changea soudain en un énorme crapaud, qui lui sauta au visage et s'y cramponna fortement. L'animal était horrible à voir, gonflé et humide de venin, la

gueule grande ouverte, et les yeux rouges et brillants comme la braise. Tous les convives, saisis d'épouvante et d'horreur, se levèrent précipitamment de table et s'enfuirent. Gwilherm poussait des cris affreux et appelait ses amis à son secours; mais tous s'éloignaient de lui avec horreur. Quand il essayait de se débarrasser avec ses mains du monstre hideux, il se mettait tout le visage en sang et souffrait horriblement. Alors, resté seul, il rentra en lui-même et se dit :

— Ceci est une punition de Dieu, pour la dureté avec laquelle j'ai traité mon père et ma mère. Dans ma maison, il y a un grand repas, et, à quelques pas d'ici, ils souffrent de la faim. J'ai bien mérité ce qui m'arrive !...

Il alla trouver le curé de sa paroisse, ayant toujours le crapaud collé sur son visage, et se confessa à lui. Le prêtre fit son possible pour exorciser le démon (car ce crapaud était un démon) et le forcer de lâcher prise ; mais ce fut en vain. Quand il récitait des prières et des oraisons, et aspergeait le monstre d'eau bénite, il se gonflait, ouvrait une gueule énorme et faisait souffrir horriblement sa victime, qui poussait des cris effrayants. Voyant cela, le prêtre dit à Gwilherm :

— Il vous faudra aller jusqu'à notre Saint-Père le pape, à Rome, car lui seul peut vous délivrer de ce démon.

Gwilherm prit alors la route de Rome, ayant toujours l'horrible bête collée sur sa figure. Partout où il passait, il excitait l'horreur et la frayeur de ceux qui le voyaient, et l'on s'éloignait de lui, et ce n'est qu'à grand'peine et à force d'argent qu'il pouvait se procurer nourriture et logement.

Arrivé à Rome, après beaucoup de mal, il alla immédiatement se jeter aux pieds du Saint-Père et lui fit sa confession. Le Pape l'écouta attentivement, puis il lui parla de la sorte :

— C'est pour vous punir de votre conduite envers votre père et votre mère que Dieu a permis ceci. Voici la pénitence que je vous propose, et si vous avez assez de courage pour l'accomplir, j'espère qu'il vous pardonnera et qu'il vous délivrera de ce démon qui, dans le cas contraire, ne vous quittera jamais et vous suivra jusque dans l'enfer, où il vous tourmentera encore. Écoutez-moi donc, mon fils : vous retournerez à présent auprès de votre père et de votre mère, pour vous jeter à leurs pieds et implorer leur pardon. Vous voyagerez toujours à pied et sans argent, en demandant l'aumône, et sans jamais rien manger que ce que vous devrez à la charité publique. Avant de pouvoir obtenir le pardon de Dieu, il faut que vous ayez celui de votre père et de votre mère. Allez, à présent, mon fils, et que Dieu vous assiste.

Gwilherm se releva alors, un peu consolé, et, avant de quitter Rome, il distribua tout son argent aux pauvres, puis il se remit en route vers son pays. Tous ceux qui le voyaient sur leur passage, avec son horrible bête sur la figure, s'éloignaient de lui avec frayeur, et, comme il n'avait plus d'argent, personne ne voulait lui donner l'hospitalité, ni à manger, et il couchait à la belle étoile et ne vivait que d'herbes, de racines et de quelques fruits sauvages qu'il trouvait dans les campagnes et dans les bois.

Enfin, après des privations et des souffrances inouïes, il arriva dans son pays, les vêtements en lambeaux, la barbe et les cheveux longs et incultes, maigre et décharné, comme un mort sorti de sa tombe au cimetière. Il alla se jeter aux pieds de son père et de sa mère, et les pria de lui pardonner. Les deux vieillards le reconnurent, malgré tout, et le pressèrent sur leur cœur, sans faire attention au crapaud. Alors l'horrible bête se détacha de sa figure, sauta à terre et disparut dans un trou de muraille.

Gwilherm, ses parents et sa femme vécurent ensuite ensemble, dans une union parfaite, et la richesse revint aussi avec l'ordre et l'amour filial.

(Conté par une fileuse de Pluzunet, Côtes-du-Nord, nommée Anna Luër, 1872.)

Ce conte a été également recueilli en Allemagne par les frères Grimm, et la brièveté de leur version me permet de la reproduire intégralement.

« Un jour, un homme était assis devant sa porte, avec sa femme. Ils avaient devant eux un poulet rôti dont ils s'apprêtaient à se régaler. L'homme vit venir de loin son vieux père. Aussitôt il se hâta de cacher le plat, pour n'avoir pas à en donner au vieillard. Celui-ci but seulement un coup et s'en retourna.

« A ce moment, le fils alla chercher le plat pour le mettre sur la table. Mais le poulet rôti s'était changé en un gros crapaud qui lui sauta au visage et s'y attacha pour toujours. Quand on essayait de l'enlever, l'horrible bête lançait sur les gens un regard venimeux, comme si elle allait se jeter dessus, si bien que personne n'osait en approcher. Le fils ingrat était condamné à la nourrir, sans quoi elle lui aurait dévoré la tête, et il passa le reste de ses jours à errer misérablement sur la terre. »

C'est évidemment la même légende que la nôtre et inspirée par la même idée morale; mais elle est moins complète.

Nous lisons encore l'histoire qui suit dans Victor Rossi, autrement dit : *Nicius Erythræus*, car il avait grécisé son nom, suivant un usage assez commun au moyen âge :

« Un jeune homme de la ville de Tagliacozzo, qui était sur le point de se marier, résolut de chasser son père de la maison et de le reléguer à la campagne. Il craignait que la compagnie du vieillard ne déplût à sa jeune femme. Son père avait plus de cent ans, et était hors d'état de lui résister. Il le fit monter sur un charriot et le mena jusqu'à la porte d'une mauvaise métairie qu'ils avaient dans la campagne : c'était dans cette métairie qu'il voulait l'enfermer.

« — Mon fils, dit le vieillard, je sais ce que tu veux faire ; mais je ne te demande qu'une chose : c'est de me conduire au moins jusqu'à la table de pierre qui est dans le jardin.

« Le fils conduisit son père jusqu'à la table de pierre, et quand ils y furent arrivés :

« — Maintenant, tu peux partir et m'abandonner, dit le vieillard : c'est ici qu'autrefois j'ai amené mon père et que je l'ai abandonné.

« — Ah ! mon père, s'écria le jeune homme, si j'ai des enfants, c'est donc ici qu'ils m'amèneront, à leur tour !

« Et alors, ramenant son père à Tagliacozzo, il lui donna la plus belle chambre dans la maison et la place la plus honorable, à son repas de noces. Aussi, Dieu le bénit, et il vécut vieux et respecté. »

Je mentionnerai encore, dans le même ordre d'idées, un petit conte des frères Grimm intitulé : *Le vieux grand-père et le petit-fils*.

II

LE PAIN CHANGÉ EN UNE TÊTE DE MORT.

IL y avait une fois deux hommes, deux riches cultivateurs de la même paroisse, qui paraissaient être bons amis ; et pourtant, en réalité, ils ne souhaitaient guère de bien l'un à l'autre. L'un s'appelait François Caboco, et l'autre Hervé Kerandouf.

François Caboco dit un jour à Hervé Kerandouf :

— N'iras-tu pas, lundi, à la foire de la Roche-Derrien ?

— Si vraiment, répondit Hervé ; j'ai un poulain à acheter, et j'irai à la foire pour voir si je trouverai ce qu'il me faut.

— Eh bien ! moi aussi ; j'ai besoin d'une vache, et si tu veux, nous irons ensemble, reprit Caboco.

— Je ne demande pas mieux.

— Alors, je passerai par chez toi, de bon matin, lundi.

— C'est entendu ; mais viens un peu avant le jour, afin que nous arrivions de bonne heure à la foire.

— C'est bien ; j'arriverai un peu avant le jour.

Le lundi matin donc, François Caboco heurtait de son bâton à la porte de Hervé Kérandouf, avant que le soleil fût levé, et ils prirent ensemble le chemin de la Roche-Derrien. Comme ils gravissaient la grande côte de Berlinkenn, avant qu'il fît encore bien clair, — car c'était au mois de novembre, où les jours sont si courts, — Caboco tira tout à coup son couteau de sa poche, l'ouvrit et dit à Kerandouf :

— Fais ta dernière prière, car tu es au moment de perdre la vie !

— Est-il possible que tu veuilles me tuer de cette façon, François Caboco ?

Mais aussitôt, sans dire un mot de plus, le

méchant le frappa au cœur et le tua raide. Puis il lui prit son argent dans sa bourse et, après avoir traîné son corps dans la douve, au bord du chemin, il continua sa route.

Mais, à partir de ce moment, une grosse mouche vint voltiger et bourdonner autour de sa tête, et il avait beau la chasser, elle revenait toujours obstinément, et il ne pouvait s'en débarrasser. Il se mettait en colère et jurait comme un diable ; mais c'était bien en vain : la mouche le poursuivait toujours, voltigeant et bourdonnant autour de sa tête. Cela lui parut singulier.

Il arriva à la Roche-Derrien et acheta un beau poulain, avec l'argent qu'il avait volé à Kérandouf, puis, sans s'arrêter davantage en ville, il reprit la route de la maison. La mouche le poursuivait toujours, et, durant toute la journée, elle n'avait pas cessé un seul moment de voltiger, en bourdonnant, autour de sa tête. La nuit même elle ne le quitta pas, et il ne dormit goutte. Alors il commença à avoir peur ; il se disait :

— C'est sans doute l'âme de Hervé Kerandouf ! Si elle me poursuit ainsi le reste de mes jours, je serai bien malheureux !

Le lendemain, il vaqua à ses occupations ordinaires, alla travailler aux champs, et la mouche le suivait toujours, et il ne pouvait l'atteindre, malgré tous ses efforts. Le jour suivant, ce fut

la même chose, puis tous les jours et toutes les nuits. Il n'en dormait ni ne mangeait plus. Il devint triste et soucieux, et maigrit d'une manière effrayante. Enfin, il se décida à aller trouver un prêtre et à lui avouer tout en confession. La mouche le suivit jusque dans le confessionnal, et le prêtre entendait son bourdonnement, sans la voir. Quand il eut fait l'aveu de son crime, le confesseur lui dit :

— Cette mouche doit être l'âme de Hervé Kerandouf ; demandez-lui ce qu'elle vous veut, et faites comme elle vous dira de faire.

Et Caboco demanda à la mouche :

— Dis-moi, mouche, pourquoi tu me poursuis de la sorte, sans me laisser un instant de repos, ni le jour ni la nuit. Que veux-tu ? Parle, si tu le peux, et je ferai ce que tu me demanderas.

Et la mouche répondit :

— Il me faut ma revanche de l'assassinat de la côte de Berlinkenn ! Le premier morceau de pain que tu mangeras à la Roche-Derrien, où nous devions dîner ensemble le jour de la foire, sera cause de ta mort.

— Holà ! pensa alors Caboco, on ne me verra pas de si tôt manger du pain, ni même autre chose, à la Roche-Derrien !

Il avait dans la ville de la Roche-Derrien un oncle assez riche, qui mourut peu après ceci, sans

laisser d'enfants. Il fut invité à assister à l'enterrement, comme les autres membres de la famille. Mais il ne s'y rendit pas, et ses parents disaient :

— Voyez donc François Caboco, qui n'est pas venu à l'enterrement de son oncle ! Mais quand il s'agira de partager ses biens, oh ! alors, il ne restera pas chez lui, sûrement.

Quand fut venu le temps de partager entre les héritiers l'argent et les biens laissés par l'oncle de Caboco, on fit connaître à celui-ci le jour où il fallait se rendre à la Roche-Derrien, chez le notaire. D'abord, il n'osa pas y aller, et il fit dire qu'il était malade. Comme il fallait qu'il fût présent, on prit un autre jour ; il y alla cette fois. Quand chacun eut reçu sa part et que tout fut terminé chez le notaire, tous les héritiers devaient dîner ensemble, dans la meilleure auberge de la ville. Mais Caboco partit aussitôt, pour s'en retourner chez soi, malgré toutes les instances que l'on fit pour le retenir. Il acheta, chez un boulanger, un peu de pain blanc, et le mit dans un sac qu'il avait emporté de la maison, afin de le manger sur la route, tout en marchant, une fois qu'il aurait quitté la ville. La mouche voltigeait et bourdonnait toujours autour de sa tête, et à mesure qu'il avançait, il sentait son sac, qu'il portait sur l'épaule gauche, devenir plus lourd,

et bientôt il lui sembla qu'il y avait dedans, non plus un pain, mais une grosse pierre.

— Que veut dire ceci ? se disait-il en lui-même.

Et il n'osait pas ouvrir son sac, pour en retirer le pain. Quand il arriva à la côte de Berlinkenn, du sang commença à tomber goutte à goutte du sac sur ses talons, et la mouche voltigeait autour de lui et bourdonnait plus que jamais. Les gens qui passaient, en voyant le sang dégoutter de la sorte, disaient :

— Jésus ! qu'est-ce que cet homme-là a donc dans son sac ?

Quelqu'un lui dit :

— Hé ! l'homme, qu'est-ce que vous avez donc dans votre sac, pour qu'il saigne de la sorte ?

Caboco ne répondit rien et continua son chemin ; mais il se sentit pris d'une grande frayeur.

Un peu plus loin, on lui demanda encore :

— Qu'avez-vous donc dans votre sac, pour qu'il saigne de la sorte ? Vous êtes tout couvert de sang.

Il ne répondit rien encore ; mais il perdit la tête et se mit à courir à toutes jambes. On l'arrêta ; on lui enleva son sac, on l'ouvrit, et on fut bien étonné d'y trouver une tête de mort !

Le pain s'était changé en une tête de mort !

— C'est la tête de Hervé Kérandouf ! s'écria quelqu'un ; oui, c'est elle, je la reconnais bien !

C'est cet homme qui l'a assassiné ! Il faut le livrer à la justice !

On fit prévenir les archers de la Roche-Derrien, et Caboco fut conduit en prison.

Il fut jugé et condamné à être pendu et brûlé, et ses cendres furent jetées au vent.

(Conté par Marguerite Philippe, de Pluzunet, Côtes-du-Nord.)

III

LA MICHE DE PAIN.

ÉCOUTEZ tous, Bretons, écoutez une aventure arrivée, il y a peu de temps, à un jeune homme qui venait de se marier.

Pendant qu'il faisait les invitations à ses noces, il passa par un grand chemin au bord duquel un homme avait été exposé et pendu, en punition de ses crimes. A cette vue, il versa des larmes et dit :

— Que signifie ceci, camarade ? Nous étions amis ; nous nous aimions jadis, et je voudrais que tu fusses le premier près de moi, à mes noces.

Puis, sans songer à mal, il continua sa route.

Quand le jour des noces fut venu et que tous

les invités étaient déjà assis à table, on vit arriver aussi le pendu, ce qui étonna fort tous les assistants. Il se plaça au haut de la table. Plusieurs tombèrent en défaillance à cette vue. Le pendu parla de la sorte à la société :

— Ne vous effrayez pas ; je ne serais pas venu dans votre maison, si vous ne m'en aviez invité.

Les flammes qui jaillissaient de son corps brûlaient les vêtements, les cheveux des hommes, les coiffes des femmes, et personne ne songeait à manger ou à boire.

Les invités s'en retournèrent chez eux.

Le nouveau marié, épouvanté de ce qui venait de se passer, résolut de quitter sa femme dès le lendemain matin. Il craignait d'être arrêté et puni par la justice, pour n'avoir pas dit qu'il était l'ami du pendu.

Au point du jour, il partit, à la grâce de Dieu. Il marcha longtemps, avant d'entrer en condition. Enfin, il se trouva très-bien chez un monsieur et une dame. Il devint leur intendant et leur homme d'affaires.

Pendant vingt-cinq ans, il vécut loin de sa femme, sans avoir couché avec elle qu'une seule nuit. Heureusement qu'elle se trouva enceinte. Pendant vingt-cinq ans, il se montra excellent serviteur, sans jamais faire de prix avec ses maîtres.

Tout le monde était content de lui. Tous les ans, son maître le priait de fixer avec lui ses gages, et il répondait humblement et en le remerciant :

— Certes, je ne demande rien que vos bonnes grâces.

Une nuit, étant couché et dormant dans son lit, il rêva de son père, de sa mère et de sa femme. — Hélas! ils sont sans doute morts, pensa-t-il ; il faut que je retourne à la maison, pour voir ce qu'il en est.

Le lendemain matin, en se levant, il demanda son congé à son maître et à sa maîtresse, si telle était leur bonté. Et ceux-ci, attristés et désolés, lui dirent :

— Ami, avant de nous quitter, cuisez-nous encore une fournée de pain ; faites une miche comme vous en avez l'habitude, et envoyez-la-nous à façonner ; celle-là, nous la conserverons dans notre armoire, jusqu'à ce qu'elle commence à moisir.

Tous les ans, son maître lui tenait compte de ses gages, et, comme il était honnête homme, et pour ne pas mériter d'être blâmé de Dieu, il mit dans cette miche, en pièces d'or jaune, ce qui revenait à son serviteur pour ses vingt-cinq ans de service chez lui.

Quand le moment fut venu de se séparer, le maître demanda à son serviteur ce qu'il lui devait,

et celui-ci lui répondit humblement et en le remerciant :

— Certes, je ne demande rien que vos bonnes grâces seulement.

Alors, le maître, voyant qu'il ne voulait rien accepter, lui donna la miche de pain, enveloppée dans une serviette, et glissa une pièce de six francs dans sa poche ; puis, en lui faisant ses adieux, il dit :

— Je te donnerai trois conseils, et je te prie de n'y pas manquer, mon ami, car ils te seront utiles. Je te donne d'abord ma trompe de chasse. S'il t'arrive d'entendre quelque bruit suspect, donne trois ou quatre coups de trompe, et aussitôt le danger s'éloignera. A la première place où tu t'arrêteras pour te reposer, regarde bien si l'herbe a poussé ; mets le signe de la croix à ton cou (fais le signe de la croix), et arme-toi au nom de Dieu (1).

Au premier endroit où il se reposa, après avoir mangé un peu, il se remit en route, sans songer à regarder autour de soi. Il oublia sa miche de pain en ce lieu, et fit environ une demi-lieue. Alors il s'aperçut de son oubli, revint sur

(1) Ce passage est évidemment incomplet et altéré : d'abord on n'y trouve que deux conseils, au lieu de trois qui sont annoncés ; encore sont-ils fort vagues, le second du moins.

ses pas et retrouva heureusement sa miche de pain.

Un autre jour, comme il traversait un bois, il entendit un cri devant lui. Il donna trois ou quatre coups de sa trompe de chasse, et le bruit cessa. Mais bientôt il rencontra deux hommes couverts de sang et dans un état déplorable. Il leur demanda quel malheur leur était arrivé, et ils lui répondirent :

— Hélas ! seigneur, nous avons été volés et maltraités par des voleurs, et certes nous devons des remercîments à celui qui a fait entendre des sons de trompe, car il a ainsi fait fuir ces méchants, qui avaient commencé de nous ôter la vie, après nous avoir enlevé notre argent.

Touché de compassion pour le malheur de ces hommes, il leur fit l'aumône, en se disant :

— Deux choses me sont déjà arrivées de ce que m'avait annoncé mon maître ; quoi qu'il doive m'arriver en troisième lieu, que Dieu me préserve !

Quand il arriva dans sa paroisse, il descendit dans une auberge et demanda à manger à la cuisine, pour interroger les gens et apprendre les nouvelles du pays.

Il apprit que son père et sa mère étaient morts, que sa femme se portait bien et qu'elle avait un fils bien instruit et même à la veille d'être fait

prêtre. Elle conduisait elle-même sa maison et avait serviteur et servante.

Quand il eut dîné, il se rendit chez sa femme. Hélas ! elle ne le reconnaissait pas, et comme il se faisait déjà tard, il demanda à loger dans la maison.

Sa femme lui dit :

— Nous ne sommes pas riches, cependant, restez, et vous serez logé. J'aurais voulu pouvoir vous mieux recevoir.

Et elle lui prit son paquet pour le mettre dans son armoire. Il alla s'asseoir sur la pierre du foyer, pour se chauffer. Peu après, un jeune prêtre entra, et il en fut surpris et devint triste. L'esprit malin vint le tenter et lui fit concevoir de mauvais soupçons contre sa femme, et croire que c'était là un mauvais prêtre qui la fréquentait.

Il sortit aussitôt, se rendit à une forge qui se trouvait dans le voisinage et dit au maréchal :

— De grâce, mon ami le maréchal, fabrique-moi un coutelas, et demain, quand j'aurai fait de l'argent, je te paierai.

Notre homme revint alors chez sa femme et soupa avec elle et le prêtre, à la même table, sans que la mère dît : « Mon fils, » ni le prêtre : « Ma mère. » Et le malheureux conçut alors le projet de tuer le prêtre, cette nuit-là même.

Aussitôt le repas terminé, le prêtre et l'hôte se

rendirent à la chambre où ils devaient passer la nuit. Il y avait deux lits dans cette chambre, et ils couchèrent chacun dans un d'eux. Le prêtre s'endormit bientôt; mais l'autre, non. Quand il vit que le prêtre dormait bien, il sortit de son lit et s'approcha de l'autre lit, tenant à la main son coutelas. Il tira les couvertures de dessus la poitrine du prêtre, afin de le tuer plus facilement. Pourtant, il fit le signe de la croix avant de frapper (1).

Aussitôt le prêtre cria à tue-tête :

— Au secours! mon père m'assassine!... Ma pauvre mère, venez à mon secours!...

Sa mère, son serviteur et sa servante accoururent aussitôt, avec de la lumière et en poussant des cris.

— Hélas! mon fils, dit alors la mère, je vois par votre songe que mon mari est mort!

Son fils essayait de la consoler :

— Ma mère, ne vous désolez pas ainsi, et mettons notre confiance en Dieu. Si mon père est mort, nous prierons Jésus de recevoir son âme dans son paradis.

Le père, en entendant ces paroles, sortit de son

(1) C'est probablement ici le troisième conseil de son maître en le quittant : commencer toujours par le signe de la croix, quoi qu'il voulût faire.

lit et se jeta à genoux pour demander pardon à son fils et à sa femme, en disant :

— Je suis un misérable indigne de pardon, et qui mérite d'être puni. Me voici à votre discrétion ; faites votre devoir : j'ai mérité la mort, et je suis content de la souffrir à l'instant même.

Que de contentement et de joie, alors, dans cette chambre ! Les deux époux et leur fils se tenaient embrassés avec un amour admirable !

Le lendemain matin, comme ils étaient à table, pour déjeûner, au milieu de leur plaisir et de leur joie, l'homme demanda à sa femme le paquet qu'il lui avait remis en arrivant, afin d'avoir sa miche de pain et d'en manger ensemble. Quand il y porta le couteau, il en tomba cent louis d'or, qu'il ne savait pas y être.

Le dimanche suivant, leur fils célébra sa première messe, en grande cérémonie.

Dieu nous accorde la grâce de participer à tous les sacrifices qu'il offrira au Seigneur, et de nous trouver ensemble au paradis, pour chanter éternellement les louanges de Jésus !

Cette légende est extraite et traduite littéralement de la collection des manuscrits bretons de M. de Penguern, déposée à la Bibliothèque nationale, à Paris. Elle est écrite en vers bretons de huit syllabes, assez irréguliers et défectueux, sans doute par la faute du conteur. C'est le seul exemple que je connaisse d'un conte breton écrit en vers, dans la langue du pays, si l'on

excepte toutefois la vie de saint Corentin, par le père Maunoir, qui est un véritable conte merveilleux, et quelques autres légendes de saints.

J'en ai aussi recueilli, dans l'île de Bréhat, une version en prose, qui diffère sensiblement de celle-ci, avec laquelle elle n'a de commun que le commencement. Le nouveau marié invite, comme ici, un ancien camarade pendu à assister à son mariage et à son banquet de noces. Le pendu n'y manque pas, et quand la noce va à l'église, il donne le bras à la fiancée, lui passe l'anneau nuptial au doigt, s'asseoit à côté d'elle à table, et, le soir, se place entre elle et son mari, dans le lit nuptial. Puis, la noce terminée, il s'en va, après avoir invité son ami à venir dîner aussi avec lui, dans sa maison. Le rendez-vous est au pied des poteaux patibulaires. Le nouveau marié s'y rend, saisi de terreur, et des diables viennent le chercher, avec grand vacarme. Mais il est sauvé par l'intervention d'un enfant nouveau-né, qu'il avait tenu sur les fonts baptismaux, quelque temps auparavant. (Voir *L'ombre du pendu,* page 126 de ce volume.)

IV

IL EST BON D'ÊTRE CHARITABLE ENVERS LES PAUVRES.

Il y avait une fois une femme riche qui n'était guère charitable envers le pauvre. Elle donnait bien un peu, mais non selon ses moyens. Un jour qu'elle avait un grand repas,

un vieux mendiant couvert de haillons se présenta au seuil de sa porte et demanda un morceau de pain. Mais on lui dit de s'en aller, qu'on n'avait rien à lui donner.

— Au nom de Dieu, rien qu'une bouchée de pain seulement, car je suis près de mourir de faim ! dit le pauvre, d'une voix à fendre le cœur de pitié.

— Allez-vous-en vite, vous dis-je, répondit la femme en colère, ou je lâcherai mes chiens sur vous !

Et, comme le mendiant restait toujours au seuil de la porte, la femme détacha les chiens et les excita contre lui. Mais les chiens se couchèrent à ses pieds nus et se mirent à les lécher. Le vieillard s'en alla alors.

Mais, le soir, quand les domestiques rentrèrent des champs, ils trouvèrent le corps d'un mendiant mort, dans l'avenue du manoir. Personne ne le connaissait. En arrivant dans la maison, ils dirent à la maîtresse :

— En revenant des champs, nous avons trouvé, dans l'avenue du manoir, le corps d'un vieux mendiant mort ; il sera, sans doute, mort de faim. Il ne doit pas être du pays, car aucun de nous ne le connaît.

La maîtresse envoya une de ses servantes pour voir si c'était le mendiant sur lequel on avait dé-

taché les chiens, et qu'elle avait renvoyé, sans lui rien donner. C'était bien le même : la servante le reconnut parfaitement.

— Eh bien ! dit alors la maîtresse, puisqu'il est mort chez moi, je paierai les frais de son enterrement.

Elle commençait à avoir quelque remords d'avoir si mal reçu le mendiant. Le corps mort fut transporté dans la maison, et les domestiques passèrent la nuit près de lui, à réciter des prières, selon l'habitude. Le lendemain, on le mit dans un cercueil ; on le porta à l'église du bourg, et une messe fut dite à son intention, avant de l'enterrer. La femme assista à la messe et l'accompagna jusqu'au cimetière, avec tous les gens de sa maison. Mais, en rentrant chez elle, après la cérémonie, elle fut bien étonnée de retrouver sur la table de sa cuisine le linceul et le cercueil, et l'argent qu'elle avait donnés pour faire enterrer le mendiant. Alors elle vit clairement que Dieu désapprouvait sa conduite, et elle eut peur, et elle promit d'aller à Rome, et d'y aller à pied, pour se confesser au Pape et faire pénitence de sa faute. Son mari voulut l'accompagner, quoi qu'elle fît pour l'en dissuader, puisqu'elle seule était coupable. Ils partirent ensemble. Mais quand ils furent à quelque distance de la maison, la femme dit tout à coup à son mari :

— Tiens ! j'ai oublié d'emporter l'argent nécessaire pour notre voyage ! Je n'ai pas un sou sur moi. Retournez, je vous prie, prendre de l'argent à la maison, et je vous attendrai ici.

Le mari retourna sur ses pas ; mais sa femme ne l'attendit pas, comme elle avait promis de le faire, et elle continua seule sa route.

Après beaucoup de temps et de peine, elle finit par arriver à Rome ; elle se jeta aux pieds du Saint-Père et les arrosa de ses larmes. Elle se confessa à lui et ne lui cacha rien. Elle fut conduite alors dans la chambre de pénitence, et on lui donna un morceau de pain et un pot rempli d'eau. On l'oublia là pendant un an environ, sans que personne lui portât à manger ou à boire. Au bout d'un an, on conduisit un autre pénitent à la même chambre, où l'on croyait qu'il n'y avait personne.

Le gardien qui le conduisait fut bien étonné d'y trouver une femme en vie et bien portante, comme si elle venait d'y entrer. Alors il se rappela qu'il l'y avait conduite lui-même, il y avait un an. Comment avait-elle pu vivre si longtemps avec un peu de pain et d'eau ? C'était certainement un grand miracle de la part de Dieu. Il courut en avertir le Saint-Père, qui fit aussitôt remettre la pauvre femme en liberté, et elle re-

tourna alors dans son pays (1). Quand elle arriva à la maison, personne ne la reconnaissait. Il y avait dix ans qu'elle était partie, et on n'avait pas eu de ses nouvelles depuis. Son mari, la croyant morte, s'était remarié. Sa fille aînée, qui l'aperçut arrêtée au seuil de la porte, comme une pauvre mendiante, lui dit d'une voix douce et compatissante :

— Entrez, ma pauvre femme ; ne restez pas dehors, par ce mauvais temps (c'était l'hiver).

Elle entra. Sa fille aînée, qui ne la reconnaissait toujours pas, mit de l'eau sur le feu, et quand elle fut tiède, elle pria la pauvre mendiante de lui permettre de lui laver les pieds. Alors elle reconnut sa mère à une marque qu'elle avait à la jambe gauche. Un de ses fils, qui était à l'école quand elle partit de la maison, était à présent prêtre. Il était là aussi :

— Jésus, mon Dieu ! dit la sœur à son frère, je crois que voici la mère qui nous a mis au monde !

Et ils se jetèrent dans les bras les uns des autres, en pleurant de joie et de bonheur. Le jeune prêtre mit sa mère dans son lit, et, s'agenouillant auprès d'elle, il resta là à la contempler

(1) Voir dans mes *Gwerziou Breiz-Izel*, tome I, page 85, un épisode semblable, sous le titre de : *Les trois femmes coupables*.

et à pleurer de joie. La marâtre entra en ce moment, et, voyant le jeune prêtre à genoux devant une femme dans son lit, elle courut en avertir son mari et lui dit :

— Ah ! quel prêtre que votre fils ! Venez vite le voir à genoux devant une femme qu'il a dans son lit !

Le mari monta à la chambre, et voyant son fils agenouillé devant une femme qui était dans son lit, il lui dit :

— Qu'est-ce donc que tu fais là, mon fils ?

— Ah ! mon père, s'écria le jeune prêtre, c'est ma mère qui est de retour !

Voilà notre homme bien embarrassé de se trouver avoir deux femmes à présent. Mais la première allait mourir. Elle ne demandait plus à Dieu que le bonheur de pouvoir se confesser à son fils et de trépasser ensuite. Son fils la confessa, lui donna l'absolution, et elle mourut aussitôt, et alla tout droit au paradis de Dieu.

(Marguerite Philippe.)

V

LA FEMME QUI NE VOULAIT PAS AVOIR D'ENFANTS.

Il y avait une fois une femme riche et nouvellement mariée, et qui ne voulait pas avoir d'enfants. Elle alla trouver un docteur et le pria de lui donner un remède pour cela.

Le docteur lui donna le remède qu'elle désirait, et elle en usa.

Mais, presque aussitôt, elle pensa qu'elle avait commis un grand péché, et elle en eut du repentir, et alla trouver son confesseur et lui avoua tout.

— Vous vous êtes rendue coupable d'un grand péché, lui dit le prêtre, et si vous ne faites dure pénitence, vous serez damnée éternellement.

Ces paroles effrayèrent la pauvre femme.

— Indiquez-moi, dit-elle, une pénitence, et, quelque dure qu'elle puisse être, je l'accomplirai.

— Voici ce qu'il vous faudra faire : à minuit, vous vous rendrez, seule, sur le bord de la rivière voisine. Arrivée là, vous vous déshabillerez, puis vous entrerez, toute nue, dans l'eau jusqu'au cou, tenant des deux mains une branche de

chêne. Quoi qu'il arrive, ne vous désaisissez pas de cette branche de chêne ; autrement, vous êtes perdue à tout jamais. Il vous faudra rester ainsi dans l'eau jusqu'à ce que vous voyiez l'aube commencer de poindre, et renouveler l'épreuve pendant trois nuits consécutives. Vous sentez-vous assez de courage pour cela ?

— Oui, avec l'aide de Dieu.

La jeune femme se rend à la rivière, la première nuit. Dès qu'elle entend sonner minuit au clocher du village, elle se déshabille et entre dans l'eau jusqu'au cou, tenant des deux mains une branche de chêne garnie de ses feuilles. Aussitôt elle sent elle ne sait quoi, comme des poissons ou des lutins qui jouent et qui frétillent autour de son corps et essaient de lui enlever sa branche de chêne ; mais elle tient bon, et dès qu'elle vit le jour commencer de poindre à l'horizon, elle sortit de l'eau. Sa branche de chêne était effeuillée et un peu entamée. Elle se hâta de s'habiller et retourna chez elle. Sur son chemin, elle rencontra un moine qu'elle ne connaissait pas et qui la salua pourtant.

La nuit suivante, elle alla encore à la rivière. Au coup de minuit, elle entra, toute nue, dans l'eau, comme la nuit précédente, et tenant encore à deux mains sa branche de chêne. Cette fois, elle eut plus de peine à défendre la branche, et

quand elle sortit de l'eau, au point du jour, elle était considérablement diminuée. En revenant chez elle, elle rencontra un prêtre qu'elle ne connaissait pas, et qui la salua, comme le moine de la veille.

Enfin, la troisième nuit, elle alla encore à la rivière, et, cette fois, elle eut beaucoup plus de peine que les deux nuits précédentes. Peu s'en fallut qu'elle ne se laissât arracher sa branche de chêne, et quand elle sortit de l'eau, au point du jour, il ne lui en restait plus qu'un tronçon, et elle était tout épuisée par la lutte qu'elle avait soutenue. Sur son chemin, en retournant chez elle, elle rencontra une religieuse, qu'elle ne connaissait pas, et qui la salua, comme le moine et le prêtre des deux nuits précédentes.

Le lendemain matin, elle se rendit auprès de son confesseur, qui lui dit :

— Eh bien ! ma pauvre femme, avez-vous réussi ?

— Oui, grâce à Dieu ! Mais ce n'est pas sans peine.

— Dites-moi, qu'avez-vous vu sur votre route, chaque nuit, en revenant de la rivière ?

— La première nuit, j'ai rencontré un moine, la seconde nuit un prêtre, et la troisième nuit une religieuse, et ils m'ont saluée tous les trois, bien que je ne les connaisse pas.

— Eh bien ! ce sont là les trois enfants que vous auriez mis au monde, si vous aviez fait votre devoir en bonne chrétienne, et que vous n'eussiez pas bu la potion que vous a donnée le docteur. Ils vous ont pardonné, puisqu'ils vous ont saluée, parce que, par la pénitence que vous avez faite, vous vous êtes rachetée des feux de l'enfer et êtes rentrée en grâce auprès de Dieu.

La pauvre femme avait tant souffert, qu'elle mourut quelques jours après, et alla droit au paradis.

(Conté par Marguerite Philippe, de Pluzunet, Côtes-du-Nord.)

VI

MARIE PETIT-CŒUR.

Il y avait une fois, dans une paroisse de la Basse-Bretagne, une vieille église tombant en ruines, et l'on fit une quête pour la réparer. Chacun donnait quelque chose, peu ou beaucoup, suivant ses moyens. Une pauvre femme, restée veuve avec une petite fille de neuf ans, qu'on appelait Marie Petit-Cœur, parce qu'elle

était jolie et compatissante, n'avait rien à donner aux quêteurs, quand ils se présentèrent à sa chaumière, et elle en était très-contrariée et toute honteuse.

— Comment, mère, lui demanda Marie Petit-Cœur, vous n'avez rien à donner pour la réparation de notre vieille église ?

— Hélas ! non, ma pauvre enfant.

— Rien ?...

— Rien !

— Vous avez bien un petit sou quelque part ? dirent les quêteurs.

— Je n'ai même pas un liard.

— Vous avez bien des œufs, au moins ?

— Un seul, que la poule a pondu aujourd'hui.

— Donnez-le-moi, mère, dit Marie Petit-Cœur, et je le ferai couver par la poule.

— C'est trop peu d'un seul œuf, ma pauvre enfant.

— Donnez-le-moi, quand même, mère, et laissez faire.

La vieille donna l'œuf à sa fille, et celle-ci alla le porter au nid de la poule, pour être couvé. Voilà que, par un miracle de Dieu, il sortit six petits poussins de cet œuf ! Quand ils furent un peu grands, la fille dit à sa mère :

— Écoutez, mère : il faut vendre les six petits poussins, et, avec l'argent que nous en aurons, nous

pourrons aussi donner quelque chose pour faire réparer notre vieille église, comme tout le monde.

— Je le veux bien, ma fille, répondit la mère.

Marie Petit-Cœur alla donc au marché, à Lannion, avec ses six petits poussins dans un panier. Quand elle fut sur la place du marché, voilà qu'une belle dame vint droit à elle et lui dit :

— Combien vos petits poussins, mon enfant ?

— Votre volonté, madame, car l'argent que j'en recevrai sera pour contribuer à réparer notre vieille église, qui tombe en ruines.

Et la dame lui donna un louis d'or et un morceau de pain blanc pour sa mère. Marie n'avait jamais vu de louis d'or, et elle pensa que c'était une pièce de quatre réaux (un franc), et elle était très-contente.

Comme elle s'en revenait à la maison, elle s'arrêta pour admirer de beaux bouquets de fleurs artificielles, qu'elle vit dans une boutique, et elle se disait en elle-même :

— Le beau bouquet ! et comme il ferait bien sur l'autel de la Sainte-Vierge, dans notre vieille église !

Comme elle restait longtemps à contempler le bouquet, la marchande la remarqua, et elle vint sur le seuil de sa porte et lui demanda :

— Est-ce que vous voudriez avoir un bouquet de là, mon enfant ?

— Oui bien, madame, pour le mettre sur l'autel de la Sainte-Vierge, dans notre vieille église ; mais je n'ai pas assez d'argent.

— Montrez-moi ce que vous avez.

— Voyez, madame.

Et Marie montra son louis d'or.

— Vous avez assez, reprit la dame ; donnez-moi votre pièce, et choisissez là les deux bouquets que vous préférerez.

Marie Petit-Cœur donna son louis d'or, sans regret, puis elle choisit deux bouquets et s'en retourna à la maison. En arrivant au bourg de sa paroisse, elle alla tout droit à l'église. Il n'y avait personne en ce moment, si ce n'est la servante du recteur, qui balayait l'église. Marie posa ses deux bouquets sur l'autel de la Vierge, puis elle se rendit auprès de sa mère.

— Eh bien ! ma fille, lui demanda la vieille, qu'avez-vous eu de vos poussins ?

— Voici, mère, répondit Marie en lui présentant le morceau de pain blanc.

— Quoi ! rien que cela, ma fille ?

— Non vraiment, mère.

— Vous les avez donnés à trop bon marché, ma pauvre enfant : on vous a volée.

— Non, non, mère, on ne m'a pas volée ; vous le verrez bientôt.

Cependant le recteur vint à l'église, et il fut

étonné de voir les deux bouquets sur l'autel de la Vierge.

— Qui a posé ces deux bouquets sur l'autel de la Sainte-Vierge? demanda-t-il à sa servante, qui balayait toujours l'église.

— Je ne sais pas, monsieur le recteur, répondit la servante.

— Qui est-ce qui est venu dans l'église, depuis que vous y êtes?

— Il n'est venu que la petite Marie Petit-Cœur.

— Marie Petit-Cœur! Ce ne peut pas être cette pauvre fille qui a fait don à l'autel de la Sainte-Vierge de deux bouquets pareils.

— Je vous assure, monsieur le recteur, qu'il n'est pas entré d'autre personne qu'elle dans l'église.

Le recteur sortit et se rendit chez la mère de Marie Petit-Cœur. L'enfant lui conta tout, comment elle avait fait couver un œuf par la poule, afin d'avoir quelque chose à donner pour les réparations de l'église; comment de ce seul œuf il était sorti six poussins, et comment enfin, étant allée vendre les poussins au marché de Lannion, une belle dame lui en avait donné un morceau de pain blanc pour sa mère et une pièce de monnaie jaune, avec laquelle elle avait acheté les deux bouquets.

Le recteur reconnut facilement que tout cela s'était fait par la grâce de la sainte Vierge Marie.

Marie Petit-Cœur vécut le reste de ses jours comme une vraie sainte, et quand elle mourut, on vit la sainte Vierge qui descendit du ciel pour venir poser une belle couronne de fleurs sur sa tête.

(Une servante de Trégrom, Côtes-du-Nord.)

VII

LA BONNE PETITE SERVANTE.

Il y avait une fois une petite fille pauvre, âgée d'environ dix ans, dont le père et la mère étaient morts, et qui n'avait pas d'autres parents ni soutiens, si bien qu'elle était réduite à mendier son pain, de porte en porte. Une dame riche eut pitié d'elle et la prit dans sa maison, comme petite servante. Son nom était Mettic (1). Comme c'était une enfant affectueuse, obéissante et laborieuse, son maître et sa maî-

(1) Diminutif de *Guillemettic*, petite Guillemette.

tresse l'aimaient beaucoup. Quand elle eut atteint l'âge de seize ou dix-sept ans, c'était une belle jeune fille, jolie et sage, et elle accompagnait partout sa maîtresse. Mais il y avait aussi dans la maison une jeune couturière qui était jalouse d'elle et qui cherchait continuellement les moyens de lui nuire. Cette fille dit un jour en confidence à sa maîtresse que son mari la trompait avec Mettic. La maîtresse répondit d'abord qu'elle ne le croyait pas.

— Eh bien ! répondit la couturière, je vous ferai voir quelque chose, un de ces jours, et alors peut-être vous croirez.

Un jour que le maître se promenait seul dans le jardin, la cuisinière, sur le conseil de la couturière, dit à Mettic :

— Je suis en retard avec mon ouvrage, et vous me feriez plaisir, gentille Mettic, si vous vouliez bien aller me chercher des choux et des oignons dans le jardin, pour mettre dans la soupe ?

Mettic était loin de songer à aucun mal, et elle courut au jardin. Son maître l'aida à couper des choux et à choisir des oignons. Comme ils étaient tous les deux l'un près de l'autre, derrière les buissons de groseilliers, la méchante couturière dit à sa maîtresse :

— Tenez, madame, mettez-vous à la fenêtre,

et vous verrez Mettic et votre mari qui s'embrassent dans le jardin.

La dame courut au jardin, furieuse, et elle souffleta Mettic, et lui ordonna de quitter sa maison et de partir sur le champ. Elle lui donna six réaux (trente sous), et rien de plus.

La pauvre enfant partit en pleurant, et le cœur gros de douleur. Elle était bien embarrassée de savoir où aller. Elle entra dans l'église du village, et y pleura et pria longtemps. Puis elle entra dans un confessionnal, se confessa et offrit ses trente sous au prêtre, pour dire une messe pour l'âme du purgatoire à qui il ne manquerait plus qu'une seule messe pour être délivrée. Le prêtre prit son argent et dit la messe commandée, le lendemain matin. Mettic y assista pieusement, et tout le temps que le prêtre fut à l'autel, elle vit à genoux sur les marches un jeune homme, ou plutôt l'ombre d'un jeune homme qu'elle ne connaissait point, qu'elle n'avait jamais vu auparavant, et qui la regardait avec tendresse. Quand la messe fut terminée, le jeune homme lui sourit, comme pour la remercier, puis il disparut, elle ne sut comment.

Le prêtre placa la jeune fille dans la maison d'une veuve riche, qui avait perdu, il y avait vingt-cinq ans, un fils unique qu'elle avait. Le lendemain, quand elle était à faire la chambre de cette

dame, elle y remarqua un portrait de jeune homme, et resta quelque temps à le contempler, toute rêveuse, puis elle dit à sa maîtresse :

— Je connais ce jeune seigneur !

— C'est mon fils, répondit la dame, et il y a vingt-cinq ans qu'il est mort ; par conséquent, vous ne l'avez jamais vu, puisque vous n'avez pas encore vingt ans.

— Excusez-moi, madame, je l'ai vu.

Le portrait, par un miracle de Dieu, prit alors la parole et dit :

— Oui, ma mère, cette jeune fille a raison : elle m'a déjà vu. C'est elle qui m'a tiré du feu du purgatoire, par une simple messe de trente sous qu'elle a fait dire pour moi. Vous avez fait dire bien des messes pour moi, ma pauvre mère, depuis que je suis mort; mais aucune d'elles, quoique payées bien cher, ne valait la simple messe de trente sous commandée et payée par cette jeune fille ! C'est elle qui m'a délivré des peines du purgatoire, où j'étais retenu depuis l'heure de ma mort, et je désire qu'elle hérite de tous mes biens sur la terre, et la bénédiction de Dieu soit avec elle !

Il fut fait ainsi, et Mettic resta alors avec la mère du jeune seigneur, qui l'adopta comme sa fille, et elle se trouva, de la sorte, être la plus riche héritière du pays. Elle fit un bon ma-

riage, et tous les pauvres eurent leur part de ses biens.

(Conté par Marguerite Philippe, de Pluzunet, Côtes-du-Nord.)

VIII

LA DESTINÉE.

Il y avait une fois un frère et une sœur qui demeuraient à plus de cinq cents lieues l'un de l'autre. Ils avaient été tous les deux, chacun dans le pays qu'il habitait, se faire dire la bonne aventure, et on leur avait prédit qu'ils aùraient chacun un enfant, la sœur un garçon, et le frère une fille. On leur prédit de plus que leurs deux enfants seraient mariés l'un à l'autre, malgré la distance qui les séparait. Et ils se dirent tous les deux que cela ne serait pas, car ils ne s'aimaient point.

Le frère se maria, et la sœur ausssi, sans se faire part l'un à l'autre de leur mariage, et ils eurent chacun un enfant, comme le leur avait annoncé le devin, c'est-à-dire que le frère eut une fille, et la sœur un fils.

Quand la fille fut parvenue à l'âge de douze ans, son père l'enferma dans une tour, avec une servante, et personne autre que lui-même n'y allait jamais la visiter. Il avait toujours dans ses poches les clés de la tour.

Le jeune garcon fut envoyé à l'école, quand il eut dix ans. Son père vint à mourir pendant qu'il était encore à l'école, et on lui écrivit de venir à la maison.

Son père était inhumé quand il arriva. Il alla prier sur sa tombe, dans le cimetière, et y resta si longtemps, qu'il finit par s'endormir sur la dalle funéraire. Il vit, pendant son sommeil, comme deux belles vierges qui descendirent du ciel auprès de lui. Et il les entendit qui se disaient l'une à l'autre :

— Voici un jeune homme bien beau et bien sage : où lui trouverons-nous une femme digne de lui ?

— Moi, répondit l'autre, je connais une jeune fille bien belle et bien sage aussi, qui est renfermée dans une tour, à plus de cinq cents lieues d'ici, et que Dieu a mise sur la terre pour être la compagne de ce beau jeune homme. Portons-le auprès d'elle.

Et les deux vierges (génies) prirent le jeune homme, s'élevèrent avec lui en l'air et allèrent le déposer auprès de la jeune fille, dans son lit.

Puis, les contemplant couchés l'un auprès de l'autre, ils se disaient :

— Le beau couple ! laissons-les ensemble jusqu'à demain matin.

Et elles s'en allèrent.

Le lendemain matin, quand le jeune homme se réveilla, il se retrouva sur la tombe de son père, dans le cimetière. Il retourna à la maison, en songeant à ce qui lui était arrivé, persuadé que c'était un rêve, et il conta tout à sa mère.

— C'est un songe, mon fils, lui répondit sa mère.

Cependant, elle pensa à ce qui lui avait été prédit, quand elle s'était fait dire la bonne aventure.

La nuit suivante, pendant que la jeune fille était couchée dans son lit, dans la tour, à plus de cinq cents lieues du jeune homme, les deux vierges (génies) descendirent aussi dans sa chambre et l'enlevèrent et la transportèrent, à travers l'air, dans le lit de son cousin, puis s'en allèrent, en les laissant tous les deux couchés à côté l'un de l'autre.

Le lendemain matin, le jeune homme s'éveilla le premier, et il fut bien étonné de trouver une jeune fille couchée à ses côtés, dans son lit. Il la reconnut facilement pour être la même qu'il avait vue, la nuit précédente. Comme il ne descendait

pas de sa chambre, à son heure ordinaire, sa mère y monta, craignant qu'il fût malade. Quand elle vit son fils couché avec une jeune fille dans son lit, elle s'emporta et frappa la fille, et la renferma dans une prison noire, avec un peu de pain d'orge et un pot d'eau.

Cependant, les parents de la jeune fille étaient inconsolables de voir qu'elle avait disparu. Ils firent faire des recherches, de tous côtés; mais ce fut en vain : personne ne l'avait vue.

Le père se souvint de la prédiction de la diseuse de bonne aventure, et il partit pour se rendre auprès de sa sœur. Il y retrouva sa fille. Le frère et la sœur pensèrent alors que, malgré tous leurs efforts, ce qui était marqué par Dieu s'accomplirait toujours, et ils firent la paix, et les deux jeunes gens furent mariés ensemble, puisqu'il est vrai que Dieu les avait mis sur la terre pour être unis, en dépit de tous les obstacles.

Il faut que la destinée de l'homme s'accomplisse, comme Dieu l'a décidé, et tous les efforts pour y résister sont inutiles (1).

(1) Ce conte doit être d'origine orientale. Le procédé qui y est employé pour faire voyager les personnes par les airs, à leur insu, semble imité du conte des *Mille et une Nuits* — *La Lampe d'Aladdin* — où l'on voit un génie qui transporte de la même manière la princesse Badroulboudour du lit de son époux dans celui d'Aladdin. — Un épisode semblable se trouve aussi dans le *Prince Camaralzaman*, du même recueil.

IX

FRANÇOIS KERGARGAL ET FRANÇOISE KERGOZ, OU LA DESTINÉE.

FRANÇOIS Kergargal faisait la cour, depuis longtemps, à Françoise Kergoz. Par une belle matinée du mois de mai, il se rendait, pour les fiançailles, chez le père de sa douce jolie, lorsqu'il rencontra sur sa route un vieillard qu'il ne connaissait pas, et qui lui adressa pourtant la parole et lui dit :

— Bonjour, François Kergargal ; le soleil béni du bon Dieu brille au firmament, et il fait beau vivre aujourd'hui.

— Oui, vraiment, grand père, répondit François.

Et ils marchèrent quelque temps ensemble, causant du temps et des espérances des laboureurs pour une bonne récolte, quand le vieillard dit :

— Arrêtons-nous là, à l'ombre, pour allumer une pipe et causer un peu ; j'ai quelque chose à vous dire.

Ils s'arrêtèrent sous un hêtre, au bord de la

route; et François battit le briquet, et ils allumèrent leurs pipes.

— Vous allez vous marier avec Françoise Kergoz, dit alors le vieillard.

— Comment savez-vous cela ? demanda François, étonné.

— Tout le monde ne le sait-il pas dans le pays ? Eh bien ! mon garçon, laissez-moi vous donner un conseil, et suivez-le, et vous vous en trouverez bien : n'épousez pas Françoise Kergoz, mais sa sœur Jeanne.

— Je ne puis pas faire cela ; je fais la cour à Françoise depuis longtemps, et je l'aime. Tout le monde le sait dans le pays, comme vous l'avez dit, et on trouverait bien étrange de me voir épouser sa sœur. Et puis, c'est Françoise et non Jeanne que j'aime ; c'est une honnête fille, et il n'y a rien à dire sur son compte, je pense ?

— Non, jusqu'à présent ; mais il n'en sera pas toujours ainsi, car cette jeune fille est née sous une mauvaise planète, et elle a une terrible destinée : elle sera sept ans absente de son pays, et aura sept enfants bâtards, avant d'y revenir.

— Comment pouvez-vous parler de la sorte d'une jeune fille d'une conduite si exemplaire ? Dieu seul connaît ce qui doit arriver. Et puis, quand elle sera ma femme, elle n'aura pas d'enfants bâtards.

— Quoi qu'elle fasse, il faut que sa destinée s'accomplisse : elle sera absente de son pays pendant sept ans, et aura sept enfants bâtards, quand bien même vous l'épouseriez. Croyez-m'en donc, et épousez Jeanne, au lieu de Françoise.

Ils se séparèrent là-dessus, et le vieillard alla d'un côté et François Kergargal d'un autre.

Voilà François tout troublé de ce qu'il venait d'entendre, et bien embarrassé de savoir ce qu'il devait faire. Le vieillard avait un air vénérable, et il paraissait s'intéresser réellement à lui. Mais il aimait Françoise, et ils étaient du reste d'accord, et tout était arrêté entre eux ! D'un autre côté, il avait si souvent entendu parler de la nécessité de l'accomplissement de la destinée de chacun, quoi qu'il pût faire pour l'éviter, et ce vieillard avait de l'expérience et paraissait si savant !... Enfin, après avoir longtemps hésité et pesé le pour et le contre, il se décida à suivre le conseil du vieil inconnu (1).

Quand il arriva chez le père Kergoz, il paraissait inquiet et triste, contre son ordinaire. Il fuma une pipe, deux pipes, puis, Jeanne étant sortie avec un pichet, pour puiser de l'eau à la

(1) Dieu intervient souvent, dans les récits populaires, sous les traits d'un vieillard vénérable, pour donner des conseils, et bien que le conte ne le dise pas d'une manière précise, c'est sans doute lui qui s'offrit à François Kergargal sous cette forme.

fontaine, il la suivit et lui dit, non sans bien des détours et circonvolutions, que c'était d'elle, et non de sa sœur, qu'il était amoureux, et qu'il la désirait pour femme.

Jeanne fut bien étonnée d'entendre cela, comme on peut le croire, mais ne dit pas non pourtant, et elle pria François d'en parler à son père et à sa sœur.

Tout s'arrangea pour le mieux; les fiançailles se firent, puis la noce, et voilà François Kergargal devenu le mari de Jeanne Kergoz, après avoir constamment fait la cour à sa sœur, dans tous les pardons et toutes les aires neuves du pays.

Françoise, malgré sa mauvaise étoile, était bonne fille et aimait sa sœur; aussi ne lui en voulut-elle pas trop. Mais elle était désireuse de savoir pourquoi François, aux promesses et à l'amour de qui elle avait toujours cru, l'avait ainsi soudainement abandonnée, pour prendre Jeanne, et elle pria celle-ci de faire en sorte de le savoir de lui. Jeanne le lui promit.

Et en effet, une nuit, au lit, elle interrogea son mari à ce sujet; mais il refusa obstinément de répondre. Sur les instances de sa sœur, elle revint à la charge une seconde, puis une troisième fois; mais François lui dit de ne pas insister davantage, parce que c'était là un secret et qu'il ne pouvait en rien dire; il ajouta même qu'elle le forcerait de

quitter la maison, si elle ne cessait de l'obséder à ce sujet.

Françoise ne renonça pas pour cela, et, à quelques jours de là, elle dit encore à Jeanne :

— Il faut que je sache le secret de ton mari, et voici ce que j'ai imaginé, pour y arriver : laisse-moi aller coucher avec lui, une de ces nuits, pendant une heure seulement, et je saurai le faire parler.

— Y songes-tu, ma sœur ? Je ne puis faire cela, répondit Jeanne.

— Rassure-toi, et sois bien convaincue, ma sœur chérie, que tout se passera en tout honneur et toute honnêteté.

— Mais cela n'est pas possible ; il te reconnaîtra tout de suite.

— Non ; voici comment nous nous y prendrons : quand vous serez couchés tous les deux ensemble, tu te diras indisposée et sortiras. Un moment après, je me glisserai dans le lit, et comme il n'y aura pas de lumière dans la chambre, ton mari croira que ce sera toi, et je ferai mon possible pour connaître son secret, puis, lorsque je le tiendrai, je prétexterai aussi une indisposition, afin de sortir, et alors tu retourneras auprès de lui, et de la sorte il ne saura rien de ce qui se sera passé entre nous.

Jeanne y consentit, pour contenter sa sœur,

quoique cela lui parût bien singulier. Quelques moments après s'être couchée, elle prétexta donc une indisposition et sortit. Françoise prit sa place dans le lit, presque aussitôt, et se mit à sangloter.

— Qu'as-tu donc à pleurer de la sorte ? lui demanda François.

— C'est toi qui me rends malade, répondit-elle en sanglotant plus fort, pour dissimuler sa voix, et il te serait pourtant si facile de faire cesser mon mal !

— Comment cela ? Dis-le vite alors.

— En répondant à la question que je t'ai adressée si souvent.

— Eh bien ! je vais te dire tout, puisqu'il le faut, mais à la condition expresse que tu n'en diras jamais rien à ta sœur.

— Je ne lui en dirai rien, tu peux en être sûr.

— Jure-le-moi donc.

— Je te le jure.

— Eh bien ! si je n'ai pas voulu épouser ta sœur, c'est que j'en ai été dissuadé par un vieillard vénérable et très-savant, et qui savait lire dans les astres la destinée de chacun. Cette pauvre Françoise est née sous une mauvaise planète (1), et elle a une destinée bien malheureuse !

(1) Dans nos poésies et récits populaires, le mot *planedenn*, planète, est fréquemment employé dans le sens de sort, destinée.

— Quelle est donc sa destinée ?

— Elle doit quitter son pays pendant sept ans, et avoir sept enfants bâtards avant d'y revenir !

— Grand Dieu ! que dis-tu là ? s'écria la pauvre fille. Et ne peut-elle donc éviter cela de quelque manière ?

— Non ; quoi qu'elle puisse faire, il faut que sa destinée s'accomplisse.

Françoise en avait entendu assez ; elle prétexta le besoin de sortir, et Jeanne vint reprendre sa place auprès de son mari, sans que celui-ci se doutât de rien.

La pauvre fille, effrayée d'une révélation si terrible, se retira dans un couvent, pour essayer de conjurer le sort, et tout le monde pensa que c'était de dépit, parce que François Kergargal lui avait préféré sa sœur. Là, elle pleura et jeûna, et pria Dieu de lui épargner la terrible épreuve dont elle était menacée. Mais ce fut en vain, car rien ne peut empêcher l'accomplissement de la destinée arrêtée pour chacun de nous, au moment où il vient au monde (1).

(1) Nos paysans bretons sont généralement assez fatalistes dans leurs croyances et plusieurs récits de ce recueil en font foi. Ils croient à l'influence des astres, des étoiles, de la lune, et à une destinée inévitable avec laquelle chacun de nous viendrait sur la terre.

Un soir qu'elle était à la fenêtre de sa chambre, dans son couvent, elle vit passer un jeune et beau capitaine d'armée. Le capitaine la remarqua, s'arrêta à la regarder et lui fit signe de venir le rejoindre. Gagnée par l'esprit du mal, ou plutôt obéissant à sa destinée, elle descendit à l'aide de ses draps de lit, qu'elle noua, et suivit le beau capitaine. Celui-ci l'emmena à sa suite, pendant sept ans, de ville en ville, de pays en pays, et au bout de ce temps, sans qu'ils fussent mariés, elle avait eu sept enfants de lui. Enfin, il fut tué dans un combat, quelque part, et alors la pauvre femme se trouva sans appui, sans ressource et réduite à mendier de porte en porte, avec ses sept enfants.

A force de voyager de ville en ville, elle se trouva un jour, sans le savoir, devant le couvent où elle s'était retirée, et qu'elle avait quitté pour suivre son capitaine. En revoyant cette maison, elle pleura et se dit en elle-même :

— Voilà donc la sainte maison où j'aurais pu vivre heureuse avec les saintes filles qui l'habitent, et que j'ai quittée, pour mon malheur !

Et elle sanglotait et versait des larmes abondantes. Une religieuse, qui l'aperçut de sa fenêtre, crut la reconnaître. Elle alla en avertir la supérieure, qui eut pitié d'elle en la voyant dans un si triste état, avec les sept enfants couverts de

haillons, qu'elle traînait à sa suite ou portait sur ses bras, car les deux plus jeunes ne marchaient pas encore. Elle alla à elle, l'embrassa en l'appelant sa sœur, et la fit entrer dans le couvent avec ses enfants. On lui donna l'habit de l'ordre, et les autres religieuses continuèrent de la traiter et de l'aimer comme si elle n'avait jamais quitté le couvent. Les enfants furent adoptés par la communauté, instruits et élevés dans l'amour et la crainte de Dieu, et l'on dit même que trois d'entre eux devinrent prêtres. Françoise mourut dans un âge très-avancé, comme meurent les saintes.

Sa destinée s'était accomplie de point en point.

(Conté par la femme Colcanab, de Plouaret.)

X

LE JEU DE CARTES SERVANT DE LIVRE DE MESSE.

Un soldat bas-breton, nommé Pipi Talduff, allait à la messe, tous les dimanches, dans la ville où son régiment était en garnison, loin de son pays. Mais comme il ne savait

ni lire ni écrire, il emportait à l'église un jeu de cartes, qui lui tenait lieu de livre de messe.

Un dimanche, à la grand'messe, son capitaine l'ayant remarqué tenant ses cartes à la main et les mêlant, comme pour jouer, lui fit dire de les mettre dans sa poche et de ne plus les faire voir. Mais Pipi n'en tint aucun compte et continua de mêler ses cartes, comme devant. Aussi, la messe terminée, le capitaine dit-il au soldat désobéissant :

— Vous ferez huit jours de salle de police, pour avoir joué aux cartes à l'église, pendant la messe.

— Me permettez-vous, mon capitaine, lui demanda Pipi, de vous faire connaître mes raisons ?

— Parlez, lui répondit le capitaine.

— Je ne sais ni lire ni écrire, mon capitaine, et ces cartes, qui m'ont été données par un vieux soldat, lequel m'a aussi appris à m'en servir, me tiennent lieu de livre de messe.

— Un jeu de cartes servir de livre de messe ! Expliquez-moi comment cela peut être, je vous prie.

— Voici, mon capitaine.

Et prenant un *as* dans le jeu : — L'*as*, que voici, me rappelle qu'il y a un Dieu, un Dieu unique, créateur du ciel et de la terre.

Puis, prenant un *deux* et un *trois* : — Quand je regarde un *deux* ou un *trois*, je songe au Père et au Fils, ou au Père, au Fils et au Saint-Esprit, c'est-à-dire à la sainte Trinité.

Le *quatre* me représente les quatre évangélistes, Marc, Luc, Mathieu et Jean.

Le *cinq* me rappelle les cinq vierges sages, qui devaient mettre de l'huile dans leurs lampes et les tenir allumées jusqu'à la venue du Messie. Dix en avaient reçu l'ordre; mais cinq d'entre elles laissèrent s'éteindre leurs lampes et furent appelées les cinq vierges folles.

Le *six* me représente les six jours de la création.

Le *sept*, c'est le septième jour, le dimanche, où le Créateur se reposa.

Le *huit*, c'est les huit béatitudes ; — heureux surtout les pauvres d'esprit!

Le *neuf*, les neuf lépreux purifiés par notre Sauveur. Ils étaient dix, mais un seul le remercia.

Le *dix*, les dix commandements de Dieu.

Maintenant, si je considère les figures, les *rois* me représentent les rois mages, venus du fond de l'Orient pour rendre hommage au Seigneur.

Puis prenant la *reine* de cœur : voici la reine de Saba, qui vint du fond de l'Asie pour admirer la sagesse du grand roi Salomon.

Celui-ci le (*valet de trèfle*), c'est le valet infâme qui souffleta Notre-Seigneur.

Maintenant, quand je considère toutes les figures ensemble, je trouve qu'il y en a douze, et je songe aux douze mois de l'année.

Tous les points du jeu réunis me représentent les 365 jours de l'année.

Quand je compte le nombre des cartes, j'en trouve cinquante-deux, autant qu'il y a de semaines dans l'année.

Ainsi, comme vous le voyez, mon capitaine, mes cartes me servent à la fois de livre de messe et d'almanach.

Quand le soldat eut terminé son explication, le capitaine, qui l'avait écouté attentivement et avec intérêt, lui dit : — C'est bien ; vous êtes un honnête garçon, et je lève votre punition.

Et il lui donna encore une pièce de six francs et le prit pour son brosseur.

(Conté par le mendiant aveugle Garandel, du Vieux-Marché, Côtes-du-Nord, en 1847.)

XI

LA BONNE FEMME ET LA MÉCHANTE FEMME.

I

Il y avait une fois deux pauvres gens, mari et femme, qui avaient douze enfants, tous en bas âge. Ils avaient toutes les peines du monde à vivre, si bien que l'homme dit un jour à la femme :

— Il m'est impossible de fournir du pain à tant d'enfants ! Demain, j'emmènerai les deux aînés avec moi au bois, et je tâcherai de les y égarer. Dieu aura pitié d'eux et les conduira, et fera tout pour le mieux.

La mère soupira et ne dit rien.

Les deux aînés étaient un garçon nommé Jean et une fille nommée Jeanne. Jean dormait, pendant que son père et sa mère parlaient ainsi, auprès du feu, et il n'entendit rien ; mais Jeanne ne dormait pas, et elle entendit tout.

Le lendemain matin, le père dit :

— Il y a longtemps que je n'ai été voir ma sœur Marguerite, qui demeure au-delà du bois ;

je veux y aller aujourd'hui, et Jean et Jeanne viendront avec moi. Mettez donc vos habits du dimanche, mes enfants, et disposez-vous à me suivre.

La mère était à carder de l'étoupe, pour filer, et elle ne pouvait retenir ses larmes. Jeanne remplit ses poches d'étoupe, sans qu'elle s'en aperçût, et ils partirent tous les trois. Quand ils furent dans le bois, qui était très-grand, Jeanne, qui marchait derrière son père et son frère, accrochait des flocons d'étoupe aux buissons, partout où ils passaient.

La nuit vint qu'ils étaient encore dans le bois, et le père dit alors :

— Hélas ! mes pauvres enfants, nous nous sommes égarés, et il faudra passer la nuit ici.

Ils s'étendirent tous les trois sur la mousse, au pied d'un grand arbre. Jean, qui était fatigué, s'endormit aussitôt. Jeanne fit semblant de dormir aussi ; mais elle ne dormit pourtant pas. Quand le père crut ses deux enfants bien endormis, il se leva tout doucement et partit. Jeanne l'entendit bien se lever et s'en aller ; mais elle feignit de dormir toujours.

Au matin, quand Jean s'éveilla et qu'il vit que son père n'était plus auprès de lui, il se mit à pleurer.

— Tais-toi, mon frère, lui dit Jeanne, et ne

crains rien, car je saurai te ramener à la maison ; tu verras.

Et en effet, grâce aux flocons d'étoupe qu'elle avait accrochés aux buissons, elle retrouva facilement son chemin, et ils arrivèrent à la maison, vers le soir, portant chacun un fagot de bois sec, qu'ils avaient ramassé dans la forêt. Le père et la mère furent étonnés de les revoir, et la mère ne put s'empêcher de s'écrier :

— Dieu soit loué, les voilà revenus !

Et elle les embrassa tendrement.

Le père dit aussi, mais non de bon cœur :

— Je suis heureux que vous ayez pu trouver la route pour revenir, mes enfants ; je me suis éveillé au milieu de la nuit, et ne vous voyant plus à mes côtés, j'ai craint que les loups vous eussent enlevés, et je me suis mis à votre recherche : où donc étiez-vous ?

— Tais-toi, mauvais père ! lui dit sa femme ; tu n'en seras pas plus riche pour cela.

Environ quinze jours plus tard, une nuit que les deux époux se chauffaient auprès du feu, les enfants étant couchés, l'homme dit encore :

— Nous ne pouvons pas vivre comme cela ! Il n'y a pas à dire, il faut prendre quelque mesure ! Demain matin, je retournerai au bois avec les deux aînés.

Jeanne dormait, cette fois, et Jean aussi, et ils n'entendirent rien, ni l'un ni l'autre.

Le lendemain matin, leur père leur dit :

— J'ai un petit voyage à faire, mes enfants, et il faut que vous veniez avec moi tous les deux.

Jeanne, qui se doutait bien de quoi il s'agissait encore, se dit :

— Nous sommes perdus, cette fois, car il n'y a plus d'étoupe !

Cependant, au lieu de manger le pain de son déjeûner, elle le mit dans sa poche, et, quand ils furent dans le bois, elle l'émiettait par où elle passait, pensant qu'elle retrouverait ainsi son chemin, comme la première fois. Mais bientôt elle n'eut plus de pain, la pauvre enfant ! La nuit vint, et ils se couchèrent encore sur la mousse, au pied d'un arbre, pour attendre le jour. Jeanne se promit bien de ne pas dormir ; mais, hélas ! elle était si fatiguée, qu'elle finit par succomber au sommeil. Quand le père vit qu'ils dormaient tous les deux, il partit tout doucement, comme la première fois, et lorsque les enfants s'éveillèrent, au matin, ils se trouvèrent encore abandonnés. Ils essayèrent de retrouver leur chemin; hélas ! ce fut en vain, car les oiseaux avaient mangé les miettes de pain semées par Jeanne sur son passage, et il n'en restait plus aucune trace. Ils errèrent toute la journée dans le

bois, ayant grand'faim et plus de peur encore ; et quand la nuit revint, ils y étaient toujours. Jean pleurait et se désespérait ; Jeanne avait plus de courage, et s'efforçait de le rassurer. Elle l'aida à monter sur un arbre, pour voir s'il n'apercevrait aucune lumière. Quand il fut au haut de l'arbre, elle lui demanda :

— Ne vois-tu rien, mon frère ?

— Si ! je vois une petite lumière, au loin.

— De quel côté ?

— Là-bas, à gauche, au loin.

— Eh bien ! descends alors, et nous allons marcher vers la lumière.

Jean descendit de l'arbre, et ils marchèrent du côté de la lumière. Ils entendaient les loups hurler de tous côtés, dans le bois, et ils tremblaient de tous leurs membres, les pauvres enfants ! Enfin, à force de marcher à travers les ronces et les buissons de houx, qui leur piquaient et déchiraient les jambes et la figure, et les faisaient tomber souvent, ils arrivèrent devant un vieux château entouré de hautes murailles. Ils frappèrent à la porte : Dao ! dao !... Une vieille femme pliée en deux, sur un bâton et aux dents longues, et noires, vint leur ouvrir.

— Bonsoir, grand'mère, lui dirent-ils.

— Bonsoir, mes enfants, répondit la vieille. Que cherchez-vous, si tard ?

— Nous nous sommes égarés dans le bois, et si vous aviez la bonté de nous loger, pour cette nuit seulement, vous nous rendriez un grand service.

— Oui, sûrement, mes pauvres enfants ; entrez vite.

Et ils entrèrent. Quand la vieille les vit à la lumière :

— Ils sont tout gentils, les mignons ! Moi aussi j'ai deux enfants, un fils et une fille, et ils vous ressemblent beaucoup : vous les verrez, du reste. Mais vous avez froid, mes petits amours ; venez vous chauffer, en attendant votre souper.

Jeanne, en entrant dans la cuisine, vit sous la table un précipice, au fond duquel il y avait un moulin à rasoirs. La vieille était à préparer le souper. Elle trempa deux écuelles de soupe, les posa sur la table et dit ensuite :

— Mettez-vous à table, mes mignons, et mangez de la bonne soupe chaude ; cela vous fera du bien.

Jeanne, qui se méfiait d'elle, à cause du moulin à rasoirs, répondit :

— Nous avons encore froid, grand'mère, et si vous le permettez, nous mangerons notre soupe auprès du feu.

— Comme vous voudrez, mes mignons.

Et elle leur donna leur soupe à manger auprès du feu.

Le fils et la fille de la vieille vinrent alors, et ils se mirent à table et mangèrent de la soupe, dans un grand baquet ; puis chacun d'eux mangea encore un mouton tout entier. Quand ils eurent fini de manger, la vieille dit :

— A présent, mes mignons, il faut aller se coucher ; mais comme je n'ai pas un lit à donner à chacun de vous, vous coucherez avec mes enfants, deux à deux.

Et elle les conduisit à la chambre de ses enfants, et leur donna à chacun un bonnet rouge, pour se mettre sur la tête. Ses enfants avaient des bonnets blancs. Jean coucha avec le fils de la vieille, et Jeanne avec sa fille. Mais Jeanne se garda bien de dormir, et quand elle entendit ronfler les enfants de la vieille, elle échangea son bonnet rouge contre le bonnet blanc de sa compagne de lit, et dit à son frère d'en faire autant.

Peu après, le maître du château, qui était un *ronfle* (1), arriva à la maison. En entrant, il huma l'air et dit :

— Qu'y a-t-il de nouveau, femme ? Je sens odeur de chrétien, et il faut que j'en mange !

(1) Le mot breton *ronfl* signifie ogre.

— Ne parlez pas si haut, et ayez un peu de patience.

— Qu'est-ce que c'est, femme ? Dites-moi, vite.

— Eh bien ! j'ai logé deux petits chrétiens, les plus gentils du monde.

— Deux petits chrétiens ! Où sont-ils ? Je veux les manger tout de suite.

— Mais prenez donc patience un peu, vous dis-je ; ils sont couchés avec les enfants, et demain matin, nous les mangerons à déjeûner.

— Oui, nous les mangerons à notre déjeûner ; mais je veux leur couper la tête tout de suite, et les mettre à cuire dans la marmite, afin d'en être plus sûr.

Et il prit un grand coutelas, monta à la chambre de ses enfants et trancha, sans hésiter, les deux têtes qui portaient des bonnets rouges ; puis il descendit avec les corps et les têtes tout sanglants, et les jeta dans une grande marmite, qui était sur le feu, en disant avec un rire féroce :

— Ah ! ah ! ah ! le bon déjeûner que nous ferons demain matin !

Ensuite il soupa, mangea un bœuf entier avec sa femme, but une demi-barrique de vin et alla alors se coucher, en songeant à son déjeûner du lendemain.

Dès qu'il fit jour, Jeanne se leva et fit la leçon à son frère. Elle lui dit :

— L'ogresse nous a dit que nous ressemblions à ses enfants ; eh bien ! mettons leurs habits, et faisons comme si nous étions en effet leurs enfants ; ils sont si sots, qu'ils ne s'apercevront de rien.

Jean revêtit donc les habits du petit ogre, Jeanne ceux de la petite ogresse, et ils descendirent et dirent :

— Bonjour, père ! bonjour, mère ! et les embrassèrent.

Les deux monstres, qui ne songeaient qu'au bon déjeûner qu'ils se promettaient de faire, ne s'aperçurent de rien.

Jean et Jeanne se rendirent alors dans la cour du château et se mirent à regarder dans le puits, qui était très-profond. Et les voilà de crier tout à coup :

— Oh ! oh ! que c'est donc beau ! Venez voir ça, père et mère ! Venez vite, vite !...

Et les deux vieux accoururent et se penchèrent sur la margelle du puits. Alors Jean et Jeanne leur prirent les pieds par derrière et les précipitèrent dedans. Puis ils comblèrent le puits, en y jetant des pierres, des bûches et tout ce qui leur tombait sous la main. Les voilà, à présent, seuls maîtres dans le château (1).

(1) Jusqu'ici, c'est le conte du *Petit-Poucet* de Perrault, avec

II

Jeanne avait à présent dix-neuf ans, et Jean vingt ans. Ils finirent par s'ennuyer d'être toujours seuls dans ce beau château, bien qu'ils n'y manquassent de rien, et Jean voulut se marier. Il se maria donc à la plus riche héritière du pays, et il y eut une noce magnifique.

Le frère et la sœur se partagèrent le château, avec ses dépendances, en deux parts égales, et chacun d'eux se retira chez soi et tint maison à part. Ils avaient aussi chacun un petit chien, qu'ils aimaient beaucoup, et chacun d'eux garda son petit chien.

Pour être ainsi séparés, le frère et la sœur ne s'en aimaient pas moins, et ils se voyaient tous les jours. Jean allait souvent à la chasse, et son premier soin, en rentrant, était d'aller voir Jeanne et de partager avec elle le produit de sa chasse. Mais sa femme ne tarda pas à devenir jalouse de sa belle-sœur, et elle chercha à se débarrasser

quelques variantes, — Une autre fable commence à partir de cet endroit. — Nos conteurs populaires ont l'habitude d'ajouter ainsi deux ou trois fables à la suite l'une de l'autre, pour allonger leurs récits et en augmenter l'intérêt. — La fable du *Petit-Poucet* est très-répandue dans nos campagnes ; mais je ne l'ai jamais trouvée seule.

d'elle, par tous les moyens possibles. Elle s'entendit avec un de ses domestiques pour tuer le plus beau cheval des écuries de son mari, celui qu'il aimait par dessus tous les autres, et lui faire dire que c'était sa sœur qui l'avait fait tuer, par malice contre lui.

Un soir que Jean rentrait de la chasse, selon son habitude, on lui apprit la mort de son cheval. Il en fut très-affecté.

— Comment cela est-il arrivé ? demanda-t-il.

— Comment ? lui répondit sa femme ; c'est votre sœur qui l'a fait tuer par un de ses hommes, par méchanceté, parce qu'elle savait que vous l'aimiez par dessus tous vos autres chevaux.

— Cela n'est pas possible ! répondit-il.

— Ce n'est pas possible ? Ah ! vous ne savez pas tout le mal qu'elle vous veut, celle-là !

Jean se rendit auprès de sa sœur et lui dit :

— Est-il possible, ma sœur, que tu aies fait tuer mon meilleur cheval ?

— Comment peux-tu croire cela, mon frère ?

— Bah ! ce n'est pas la mort d'un cheval qui mettra jamais la désunion entre ma sœur et moi ; qu'il n'en soit donc plus question.

Et il laissa dire sa femme et ne l'écouta pas sur ce sujet.

A quelques jours de là, comme il rentrait encore de la chasse, sa femme lui dit :

— Votre petit chien, que vous aimiez tant, est mort !

— Mon pauvre petit chien ! s'écria Jean, très-peiné. Comment donc cela est-il arrivé ?

— Comment ? Vous n'avez pas besoin de le demander : c'est celle qui a fait tuer votre cheval favori qui a aussi fait tuer votre petit chien. Ah ! vous avez là une sœur qui vous aime bien, comme vous le dites !

— Oui, certainement ma sœur m'aime, et je ne puis croire que ce que vous dites soit vrai.

Et il se rendit encore auprès de sa sœur et lui dit :

— Tu sais, ma sœur, que mon pauvre petit chien, que j'aimais tant, est mort.

— Et l'on t'a dit que c'est moi qui l'ai aussi fait mettre à mort, comme ton cheval, n'est-ce pas ? Ah ! mon pauvre frère, sois certain que je ne suis pour rien ni dans la mort de ton cheval, ni dans celle de ton chien. Mais comment peux-tu avoir seulement des soupçons contre moi ?

— Bah ! n'en parlons plus ; ce ne sera pas la mort d'un chien ou d'un cheval qui nous empêchera de nous aimer toujours, ma bonne petite sœur.

Et il s'en alla.

Une troisième fois, comme il rentrait de la

chasse, sa femme lui cria, du plus loin qu'elle l'aperçut :

— Ah ! malheureux père ! et moi, malheureuse mère ! Accours vite, viens voir !...

Jean se hâta de monter à la chambre de sa femme.

— Tenez ! lui cria-t-elle, voyez l'œuvre de votre sœur chérie !...

Et elle lui montrait, dans son berceau, son enfant mort et tout sanglant, avec un poignard dans le cœur. Et c'était son œuvre à elle-même, le monstre ! Elle avait tué son enfant, par haine contre sa belle-sœur !

Jean, fou de colère et de douleur, prit son sabre et courut chez sa sœur. Il se précipita sur elle, sans dire un mot, et d'un coup il lui abattit un bras.

Jeanne lui tendit alors son autre bras en disant :

— Oh ! mon frère !... tu peux en faire autant de celui-là aussi.

Et, d'un second coup de sabre, il lui abattit aussi l'autre bras.

— A présent, mon frère, reprit Jeanne, sans se plaindre, porte-moi dans le bois, et laisse-moi là mourir tranquillement.

Il la prit à bras le corps et la porta dans le bois, où il la déposa dans un vieux chêne creux ; puis il retourna à la maison.

Mais une épine entra, en ce moment, dans son pied et lui fit pousser un cri de douleur. Sa sœur dit alors :

— Puisse cette épine ne sortir de ton pied que lorsque j'aurai des bras et des mains pour l'en retirer moi-même !

En arrivant à la maison, Jean fut forcé de se mettre au lit, tant il souffrait, et d'appeler des médecins. Mais aucun médecin ne put extraire l'épine, et son pied et toute sa jambe enflaient et se gâtaient tous les jours de plus en plus.

Cependant la pauvre Jeanne était toujours dans son arbre creux, au bois, et personne ne l'y allait voir et ne lui portait secours. Seul, son petit chien lui était resté fidèle. Il léchait ses blessures avec sa langue et allait tous les jours mendier quelques morceaux de pain et de viande dans un château voisin, et rapportait à sa maîtresse tout ce qu'on lui donnait; il l'empêchait ainsi de mourir de faim.

Le fils du seigneur du château où le petit chien allait chercher de la nourriture, étonné de voir qu'il emportait tout ce qu'on lui donnait, et qu'il ne mangeait rien sur place, voulut le suivre un jour. Mais, arrivé dans le bois, il le perdit de vue, et il lui fallut s'en retourner sans savoir où il allait.

Il y avait deux ans que Jeanne était ainsi aban-

donnée dans son arbre creux, ne vivant que de ce que lui apportait son petit chien, lorsque le jeune seigneur, chassant un jour dans ce bois, se trouva auprès du chêne. Il resta immobile d'étonnement en y voyant une femme sans bras et n'ayant d'autres vêtements que ses cheveux, qui lui tombaient jusqu'aux pieds. Le petit chien, qu'il reconnut facilement, lui mettait dans la bouche des morceaux de pain, qu'elle mangeait avec avidité, car elle paraissait avoir grand'faim. Il s'approcha et dit :

— Est-ce un animal ou une chrétienne que je vois ?

— Je suis une chrétienne, répondit Jeanne, la plus malheureuse des femmes, mutilée, comme vous le voyez, et abandonnée de tout le monde, excepté de ce pauvre petit animal qui, seul, avec Dieu, m'a empêchée de mourir de faim, depuis deux ans que je suis ici, dans l'état pitoyable que vous voyez.

Le jeune seigneur sentit son cœur touché d'une grande compassion pour tant d'infortune, et il la prit sur son dos et la porta chez son père. Là, on la lava, on lui coupa les cheveux, et on l'habilla. C'était encore une fort jolie femme ; mais, hélas ! elle n'avait pas de bras ! Le jeune seigneur devint pourtant amoureux d'elle, en voyant son esprit et sa douceur, car elle ne se plaignait jamais, et il

voulut l'épouser. Son père et sa mère n'y mirent pas obstacle, et les noces furent célébrées, peu après, avec beaucoup de solennité.

Cependant le jeune époux fut appelé, sans tarder, à la cour du roi, à Paris, car son rang l'obligeait à être auprès du roi. Il partit à regret, laissant sa femme chez son père, car il ne voulait pas paraître à la cour avec une femme sans bras.

Au bout de neuf mois de mariage, Jeanne mit au monde deux jumeaux, un garçon et une fille, deux enfants superbes. On dépêcha un messager, avec une lettre, pour annoncer l'heureuse nouvelle au père. C'était au plus fort de l'hiver. Le messager devait passer à la porte du château où demeurait le frère de Jeanne. La femme de Jean le vit de sa fenêtre, et elle lui demanda :

— Où allez-vous ainsi, mon brave homme ?

— Je vais à Paris, porter une lettre à mon maître, pour lui annoncer que sa femme est heureusement accouchée de deux beaux enfants.

— Ah ! oui, vraiment ! Mais entrez un peu, pour vous chauffer et boire un verre de vin ; le temps est si froid ! cela vous donnera du courage pour marcher, car vous n'êtes pas près de Paris, ici.

Le messager entra, et la méchante femme lui donna un soporifique, qui le plongea dans un

profond sommeil ; puis elle prit sa lettre, sur laquelle on faisait connaître au père l'heureux accouchement de sa femme, et on le priait de venir à la maison, si cela lui était possible, pour faire baptiser ses deux enfants. Elle faillit crever de rage, quand elle apprit que sa victime vivait encore, et qu'elle était bien mariée et mère. Elle substitua à la première lettre une autre, où elle informait le jeune seigneur que sa femme était accouchée d'un chien et d'un chat, et demandait ce qu'il fallait faire de la mère et de ses étranges *enfants*.

Quand le messager s'éveilla, il partit, emportant cette lettre et ne se doutant de rien.

Le pauvre père, la douleur dans l'âme, répondit qu'il fallait bien traiter la mère et ses *enfants*, et se résigner à la volonté de Dieu.

Le messager s'en retourna avec cette lettre. Quand il passa devant le château de Jean, sa femme, qui guettait son retour, descendit de sa chambre dès qu'elle l'aperçut, et le pria encore d'entrer, pour manger un morceau, boire un verre de vin et lui donner des nouvelles de son maître.

Le messager entra. On l'endormit, comme la première fois, avec un soporifique, et on lui prit sa lettre, et on lui en substitua une autre adressée au père et à la mère du jeune seigneur, qui leur recommandait de brûler immédiatement la mère

et ses deux créatures. Il ajoutait qu'il arriverait sans tarder à la maison, pour voir si ses ordres auraient été exécutés.

Quand la vieille dame lut cette lettre, elle faillit en perdre l'esprit, de colère et d'indignation :

— Ah ! l'homme sans cœur ! s'écria-t-elle ; s'il était là !....

Et elle montrait le poing.

Jeanne finit par avoir connaissance du contenu de la lettre, et son cœur en fut navré. Elle dit à sa belle-mère :

— Faites-moi faire un bissac ; on y placera mes deux enfants, un dans chaque bout, puis on me le mettra sur l'épaule, et vous me laisserez aller ainsi, à la grâce de Dieu.

La belle-mère ne voulut d'abord pas ; mais Jeanne insista tant, qu'on finit par faire comme elle souhaitait, puis, les larmes aux yeux, elle fit ses adieux à sa belle-mère, à son beau-père, à tous les gens de la maison, qui l'aimaient, et elle partit. Mais, hélas ! n'ayant pas de bras, elle ne pouvait donner à téter à ses enfants, et ils pleuraient, les pauvres petits, et le cœur de la mère se brisait de douleur.

Elle arriva à une fontaine, au bord de la route, et comme elle avait grand soif, elle voulut y boire. Mais quand elle se penchait sur la fon-

taine, le bout de devant du bissac trempait dans l'eau, et elle ne pouvait boire, sans risquer de noyer son enfant. Alors une belle dame, toute resplendissante de lumière, apparut à côté d'elle et lui dit :

— Vous voilà bien embarrassée, ma pauvre femme !

— Oui, vraiment, madame. Je meurs de soif, et je n'ose boire, de peur de noyer mon enfant de devant.

— Je vous aiderai, ma pauvre femme.

Et, avec une baguette blanche qu'elle avait à la main, la belle dame toucha l'épaule droite de Jeanne, et aussitôt il lui poussa un bras et une main de ce côté.

— Oh ! soyez bénie à jamais ! s'écria l'infortunée, car à présent je pourrai du moins donner à téter à mes pauvres enfants !

La dame la toucha de sa baguette à l'épaule gauche, et il lui poussa encore un bras avec sa main de ce côté.

Et Jeanne remercia de nouveau, en pleurant de joie et de reconnaissance.

— Vous ne savez pas qui je suis, ma fille ? lui dit alors la belle dame.

— Non, vraiment, à moins que vous ne soyez la sainte Vierge !

— Je ne suis pas la sainte Vierge, mais bien la

vieille sorcière que vous avez jetée dans le puits de son château, et que vous croyiez sans doute morte pour jamais ; — ne vous en souvenez-vous pas? — Comme vous avez été toujours sage et bonne, et que vous avez beaucoup souffert, je suis venue à votre secours (1). Prenez ma baguette blanche; frappez-en vous-même trois coups sur la terre, là où vous êtes, et vous verrez ce qui arrivera.

Jeanne prit la baguette blanche, en frappa trois coups sur la terre, et aussitôt il s'éleva, par enchantement, à l'endroit même, une jolie petite chaumière, avec tout ce qu'il fallait pour un modeste ménage. La belle dame disparut alors.

Jeanne entra, tout heureuse, dans la chaumière, et son premier soin, à présent qu'elle avait des bras, fut d'essayer de donner à téter à ses enfants. Mais, hélas ! elle n'avait plus de lait. En ce moment, une biche aux mamelles gonflées de lait entra dans la maison et se mit à jouer avec les deux enfants, et ceux-ci se mirent à la téter, aussi naturellement que si c'eût été leur mère. Et la biche vint, dans la suite, deux fois par jour pré-

(1) Je crois qu'il serait plus naturel de faire intervenir en cette occasion la sainte Vierge qu'une sorcière, qui n'a nullement à se louer de la conduite de Jeanne à son égard, et ma conteuse a peut-être altéré ce passage. Quoi qu'il en soit, je donne scrupuleusement son récit, sans y rien changer.

senter sa mamelle aux enfants, puis elle allait courir et paître par le bois.

Mais laissons, pour un moment, Jeanne et ses enfants, à présent qu'il ne leur manque rien, et allons voir ce qui se passe chez sa belle-mère.

Quand le jeune seigneur arriva à la maison, il demanda aussitôt des nouvelles de sa femme et des deux créatures que Dieu lui avait données.

— Comment, méchant, homme sans entrailles, lui répondit sa mère, oses-tu me parler encore de ta femme, après avoir donné l'ordre de la brûler avec ses deux enfants, la plus sage des femmes, et les deux plus jolis enfants que j'aie jamais vus ?

— Que dites-vous là, ma mère? Pouvez-vous donc croire que j'aie pu jamais donner un ordre si barbare et si inhumain, moi qui aime tant ma femme ? Je n'ai rien écrit de semblable, je le jure, et il doit y avoir en tout ceci quelque infâme trahison. Où est ma femme ? dites-moi vite !

— Elle est partie, à la grâce de Dieu, avec ses deux enfants, dans la crainte de te voir arriver, pour assister à son supplice, comme tu l'en menaçais. Lis cette lettre...

Jean lut la lettre, et il s'écria aussitôt :

— Mais ce n'est pas là mon écriture, ma mère !... O trahison diabolique ! Ne pourrai-je donc pas me venger ? Qui a pu écrire cette

lettre ?... Mais ma femme est donc accouchée de deux enfants, et non de....

— Oui, deux enfants, un garçon et une fille, les deux plus beaux petits anges que j'aie jamais vus.

— Ah ! je fais serment de ne jamais m'arrêter ni dormir sous aucun toit, jusqu'à ce que j'aie retrouvé ma femme et mes enfants !...

Et il se mit aussitôt en route. — Il va, il va, nuit et jour, toujours plus loin... plus loin encore, demandant partout des nouvelles de sa femme et de ses enfants. Hélas ! personne ne les avait vus, ni entendu parler d'eux.

Il y avait déjà quatre ans qu'il voyageait par terre et par mer, dans tous les pays, et il commençait à désespérer, lorsqu'il entra, un soir, vers le coucher du soleil, dans le bois où se trouvait Jeanne avec ses enfants. Il aperçut sa chaumière :

— Je n'en puis plus ! se dit-il. Il faut que je demande encore dans cette chaumière. Dieu n'aura-t-il pas enfin pitié de moi ?

Jeanne était sur le seuil de sa porte, avec ses deux enfants, qui jouaient avec la biche. Il s'approcha d'elle et lui demanda :

— N'avez-vous pas vu passer par ici une pauvre femme sans bras, portant deux petits enfants, dans un bissac ?

Elle le reconnut sans peine ; mais, maîtrisant son émotion, elle répondit :

— Non, vraiment, mon brave homme.

— Hélas ! mon Dieu, je ne les retrouverai donc pas ! Ayez la bonté de me donner un peu d'eau, je vous prie, pour que je me remette encore en route.

— Vous paraissez bien fatigué, mon pauvre homme ; entrez, et asseyez-vous un peu pour vous reposer, puis vous irez encore.

— Oui, je suis bien fatigué, en effet ; il y a si longtemps que je marche, sans me reposer sous aucun toit !

Et il s'assit sur le coin de la pierre du foyer et s'endormit aussitôt. Les enfants s'étaient approchés de lui, et ils le regardaient avec curiosité et en silence. Son chapeau tomba de dessus sa tête, et le petit garçon s'écria :

— Le chapeau de mon père est tombé dans le feu !

Et la petite fille le prit promptement, en disant :

— Je ne laisserai pas brûler le chapeau de mon père !

Et elle le lui remit sur la tête. Le voyageur s'éveilla en entendant prononcer ce doux nom de père, et il s'écria :

— Ah ! chers petits enfants, que je voudrais

donc que vous eussiez dit vrai, et que je fusse auprès de ma femme et de mes enfants ! Permettez-moi de passer la nuit ici, sur la pierre du foyer, car je ne sais quoi me retient dans cette chaumière ; je sens mon sang qui s'échauffe et qui parle....

— Oui, avec plaisir, mon pauvre homme, répondit la mère ; vous paraissez si fatigué et si malheureux !

Et il passa la nuit dans la chaumière, la première nuit qu'il eût passée sous un toit depuis quatre ans !

Le lendemain matin, aussitôt le soleil levé, il dit :

— Il faut que je me remette en route. Et pourtant je quitte à regret cette chaumière et ces petits enfants si gentils, et qui m'ont appelé leur père, les pauvres innocents !

— N'allez pas plus loin, lui cria alors Jeanne, car ces enfants sont bien les vôtres, et moi je suis votre femme !

Et elle lui sauta au cou pour l'embrasser, et ils pleurèrent longtemps de joie et de bonheur de s'être retrouvés. Ils retournèrent alors, tous les quatre, à la maison, et il y eut un grand repas pour célébrer leur retour.

Cependant, la femme de Jean apprit que Jeanne vivait encore, et qu'elle était heureuse avec son

mari et ses enfants. Elle faillit en crever de colère et de rage, et elle s'écria :

— Laissez faire ; ils auront encore affaire à moi !

Elle envoya une lettre à sa belle-sœur, pour la prier de venir dîner au château avec son mari, et faire visite à son frère, qui était toujours malade et retenu au lit par son pied, qui était, à présent, horrible à voir.

— Oui, dit Jeanne, quand elle eut lu la lettre, il faut que j'aille, à présent, voir mon frère, pour lui retirer l'épine du pied et le guérir, comme je le lui avais promis, quand j'aurais retrouvé mes deux bras qu'il m'avait coupés.

Elle se rendit donc avec son mari à l'invitation de sa belle-sœur. Les enfants restèrent à la maison.

— Te voilà donc, ma pauvre sœur, toi que j'ai traitée d'une façon si barbare et si inhumaine ! s'écria Jean en revoyant Jeanne.

— Oui, mon pauvre frère ; je viens pour te guérir et mettre un terme à tes souffrances, car toi aussi tu as beaucoup souffert.

Et elle s'approcha de son lit, l'embrassa tendrement, puis elle retira sans difficulté l'épine de son pied, et aussitôt il se trouva guéri.

Cependant la méchante belle-sœur dépêcha deux domestiques chez Jeanne, avec ordre de tuer

ses deux enfants, en l'absence du père et de la mère, et de lui apporter leurs cœurs. Les deux hommes, ayant été bien payés, partirent. Quand ils arrivèrent au château, les deux enfants jouaient dans la cour ; mais, dès qu'ils aperçurent ces envoyés à mauvaise mine, ils coururent se cacher dans la maison. Les deux assassins, embarrassés de savoir comment s'y prendre pour exécuter leur besogne, se disaient entre eux :

— Que ferons-nous ? demanda l'un.

— Les tuer, répondit l'autre, puisque nous avons reçu l'argent.

— Je n'aurai jamais le cœur de tuer ces pauvres petits enfants ; ils sont si gentils ! reprit le premier.

— Comment, tu recules déjà ? Tu as reçu l'argent, et il faut faire l'ouvrage ; je ne vois que ça, moi ! dit le second.

— Mais il nous serait plus facile de tuer les deux chiens que voilà, et de porter leurs cœurs à notre maîtresse ; elle n'en saura rien, car le cœur d'un enfant et celui d'un chien, ce doit être à peu près la même chose.

— Cela est en effet plus facile et moins dangereux, répondit l'autre ; tuons donc les deux chiens.

Ils tuèrent les deux chiens, dont l'un était celui qui avait accompagné Jeanne dans le bois et l'y

avait nourrie, et portèrent leurs cœurs, en toute hâte, à la méchante femme. Celle-ci les fit immédiatement cuire et arranger à une sauce au beurre et aux oignons, pour les servir à manger à sa belle-sœur et à son beau-frère.

Quand on fut à table, elle dit :

— Voici, chère belle-sœur, un mets comme vous n'en avez jamais mangé ; je l'ai préparé moi-même et tout exprès pour vous et votre mari ; mangez-en donc, et vous me direz ensuite ce que vous en penserez.

Jeanne mangea, sans méfiance.

— Eh bien ! comment le trouvez-vous, ma belle-sœur ? demanda la méchante.

— C'est excellent, en vérité, répondit Jeanne.

— Eh bien ! mangez-en encore, et vous aussi, cher beau-frère ; il faut que vous le mangiez tout à vous deux, puisque vous le trouvez si bon.

Et ils mangèrent de bon appétit. Puis, quand il ne resta plus rien dans le plat, la diablesse dit, en souriant d'un air féroce :

— Eh bien ! il faut que je vous dise, à présent, de quoi était fait ce mets que vous avez trouvé si délicieux : vous venez de manger les cœurs de vos deux enfants ! !...

En entendant ces mots, Jeanne tomba à terre, comme morte, et son mari saisit un couteau pour le plonger dans le cœur du monstre. Mais à

l'instant même on entendit un coup de tonnerre épouvantable, et la foudre tomba sur la méchante femme et la réduisit en cendres, sans faire de mal à aucun autre de ceux qui se trouvaient là.

Les enfants, qui avaient entendu l'effrayant coup de tonnerre, accoururent au château, craignant qu'il fût arrivé malheur à leur père et à leur mère, et vous pouvez juger quelle fut alors la joie de ceux-ci de les revoir en vie, et sains et saufs.

Et maintenant que la méchante femme, le démon qui les persécutait, avait été précipitée au fond de l'enfer, ils vécurent tranquilles et heureux, le reste de leurs jours (1).

(Conté par Marguerite Philippe, novembre 1869.)

(1) Le recueil de M. Paul Sébillot *(Contes populaires de la Haute-Bretagne)* contient une version intéressante du même conte, sous le titre de *La Fille aux bras coupés*, page 105.

Dans la *Clé des champs ou les enfants parisiens en province*, de Mlle Marguerite de Belz, on trouve aussi un conte provenant de la Cornouailles, et dans lequel il est question d'une jeune fille que son frère a abandonnée dans la forêt, après lui avoir coupé les deux bras. Il en est puni, car une épine qui lui est entrée dans le pied devient un grand arbre. La sœur, après diverses aventures, revient chez son frère et lui enlève l'épine devenue monstrueuse.

Dans une légende qu'on lit dans les *Veillées allemandes* des frères Grimm, volume II, page 120 de la traduction de M. Héritier de l'Ain, 1838, et qui semble empruntée à Vincent de Beauvais,

on attribue à Hildegarde, une des femmes de Charlemagne, une aventure qui, sur certains points, ressemble à celles de la *Bonne femme* de nos contes bretons. Il y est dit, en effet, que Talaud, frère de Charlemagne, pendant une des fréquentes absences du grand empereur, essaya de séduire Hildegarde. Mais celle-ci résista, renferma Talaud dans une tour et, au retour de Charlemagne, Talaud l'accusa d'avoir mené une vie déréglée et scandaleuse. Charlemagne ordonna à ses serviteurs de la conduire dans une forêt et de l'y abandonner, après lui avoir arraché les deux yeux. Un noble chevalier rencontre la reine avec ses deux bourreaux, la délivre de leurs mains et leur donne son chien, à qui ils arrachent les yeux pour les porter au roi, en signe de l'accomplissement de son ordre.

Hildegarde se réfugia à Rome, où elle étudia la médecine et y acquit une grande célébrité.

Cependant, Dieu punit Talaud par la cécité et la lèpre, et personne ne pouvait le guérir. Charlemagne alla avec lui à Rome consulter Hildegarde, sans qu'ils la reconnussent. Talaud confessa son crime au pape, et Hildegarde le guérit alors, et Charlemagne la reprit pour épouse.

Un mystère breton en trois actes et en vers, intitulé *la Vie de sainte Hélène*, offre aussi des ressemblances avec notre conte, qui semble l'avoir inspiré. Ce mystère a été imprimé en 1862, chez Legoffic, à Lannion ; mais, longtemps avant cette époque, on le trouvait à l'état de manuscrit et de tradition orale, dans les fermes et les manoirs de l'arrondissement de Lannion.

Dans la première livraison de la *Revue de l'histoire des religions*, 1880, page 141 et suivantes, M. Julien Vinson donne l'analyse d'un mystère basque roulant sur le même sujet, avec les mêmes ressorts, portant aussi le titre de *Sainte Hélène*, et qui a également de nombreux rapports avec notre conte.

Les aventures si connues de Geneviève de Brabant ne sont pas aussi sans quelques ressemblances avec lui, ainsi que celles du Sire de Couci et de la Dame de Fayel, Gabrielle de Vergy.

XII

LE PETIT AGNEAU BLANC.

Il y avait une fois, il y aura un jour,
C'est le commencement de tous les contes.

Il y avait une fois un roi qui était veuf. Il avait deux jeunes filles dont l'une était jolie, et l'autre ne l'était pas. La jolie, qui se nommait Marguerite, conseillait à son père de se remarier, et l'autre, qui avait nom Louise, l'en dissuadait, si bien que le vieux roi ne savait ce qu'il devait faire. Il se remaria pourtant.

La nouvelle reine, qui n'était ni belle ni bonne, aimait Louise, qui était, comme elle, laide, colère et méchante, et elle n'aimait pas Marguerite, qui était jolie, douce et bonne. Louise accompagnait partout la reine, qui lui achetait souvent de belles robes et de riches parures, et la pauvre Marguerite, mal vêtue, presque en guenilles, était envoyée, tous les matins, de bonne heure, garder les moutons, sur la grande lande, avec un morceau de pain noir, du pain de chien, et parfois une crêpe moisie pour toute pitance.

Le vieux roi faisait en tout la volonté de la reine et n'osait lui résister en rien (1).

La pauvre Marguerite ne se plaignait jamais, et, tout le long du jour, on l'entendait qui chantait, sur la lande, ses prières et quelques cantiques pieux qu'elle savait. Elle avait dans son troupeau un petit agneau blanc qu'elle affectionnait particulièrement, et elle lui parlait comme s'il la comprenait, et, au printemps, elle l'ornait de fleurs, et l'agneau la suivait partout.

Un jour qu'elle chantait et jouait comme d'habitude avec son seul ami, un seigneur qui chassait dans les environs entendit sa voix fraîche et claire, et s'arrêta pour l'écouter, puis il se dirigea vers elle et lui dit :

— Bonjour, jeune bergère ; vous avez le cœur gai, à ce qu'il paraît.

— Le temps est beau, monseigneur, et j'ai du plaisir, aujourd'hui, à garder mes moutons sur la lande.

Le seigneur causa avec elle quelque temps, et il fut si enchanté de sa conversation et la trouva aussi si jolie, qu'il lui demanda si elle voulait se marier avec lui.

(1) Dans les contes similaires, c'est ordinairement une marâtre qui favorise sa fille, laide et méchante, au détriment de la fille de son second mari, jolie, bonne et douce de caractère. Il y a sans doute altération du thème primitif de la part de la conteuse.

— Excusez-moi, répondit-elle, monseigneur; je ne suis qu'une pauvre fille, une bergère gardant ses moutons sur la lande, et je ne possède rien ; voyez comme je suis mise !

— Oh ! cela ne fait rien, car il ne manque pas d'argent chez moi pour vous acheter de beaux habits et tout ce qui pourra vous faire plaisir.

— Grand merci, monseigneur, mais je ne veux pas me marier. Ce qui me plaît et me convient, c'est d'être bergère avec mes moutons, sur la lande.

Là-dessus, le seigneur s'en alla.

Un instant après, Marguerite vit s'avancer vers elle une dame si richement vêtue et si belle, qu'elle éclairait comme le soleil du bon Dieu, et le petit agneau blanc alla lécher ses pieds.

La belle dame parla de la sorte à la bergère :

— Bonjour, Marguerite, ma chère enfant, sage et aimée de Dieu.

— Bonjour, madame, répondit Marguerite, étonnée.

— Votre marâtre, mon enfant, pour vous causer de la peine, fera mettre à mort votre petit agneau blanc ; mais laissez-la faire : moi, je vous en dédommagerai.

— Jésus ! répondit Marguerite, désolée, faire

mourir mon cher petit agneau blanc, qui n'a jamais fait de mal à personne !

Et le petit agneau se frottait contre la belle dame en bêlant : bééé ! bééé !

— Quand la chère bête sera morte, reprit la dame, demandez qu'on vous donne sa tête et ses quatre pieds. Je reviendrai vous voir et vous dirai l'usage que vous devrez en faire.

Alors la belle dame se retira, et Marguerite se mit à presser son petit agneau blanc sur son cœur et à le baiser, en versant des larmes.

Le vieux roi survint en ce moment et lui dit :

— Hélas ! mon enfant, il vous faudra vous séparer de cet ami si cher, car demain il sera mis à mort.

— Jésus, mon père, que me dites-vous là ? C'est mon seul compagnon et mon seul ami sur la terre, et vous voulez me l'enlever !

— Je ne puis plus résister aux obsessions de la reine, qui me demande sans cesse de le faire mettre à mort ; tantôt elle me disait encore : « Comme cet agneau doit être tendre et serait bon à la broche ! Nous avons, après-demain, un grand dîner, et nous le mangerons rôti. »

— Mon père, vous êtes le maître, et vous en disposerez comme il vous plaira ; mais, si vous le faites mettre à mort, je vous demande en grâce de me donner sa tête et ses quatre pieds.

— Je demanderai à la reine, mon enfant, si elle consent à vous accorder votre demande.

Le vieux roi retourna au palais, et un domestique qui l'accompagnait passa une corde au cou de l'agneau et l'emmena.

— Eh bien ! demanda la reine au roi, que vous a répondu votre fille ?

— Elle n'a pas dit grand'chose, répondit le roi ; elle demande seulement qu'on lui donne la tête et les quatre pieds de son agneau, qu'elle regrette beaucoup.

— Qu'on les lui donne, si cela peut lui faire plaisir.

L'agneau fut tué sur le champ, et le lendemain matin, quand Marguerite se rendit à la lande avec ses moutons, selon son habitude, elle emporta dans son tablier sa tête et ses quatre pieds.

La belle dame revint la voir ce jour-là, et lui dit :

— Eh bien ! mon enfant, avez-vous pu obtenir la tête et les quatre pieds de votre agneau ?

— Oui, madame, les voilà.

Et elle les lui montra.

Alors la dame les prit et planta la tête au milieu de la lande et un pied à chaque coin. Et aussitôt, une fontaine d'eau claire et limpide jaillit à l'endroit où était la tête, et à la place où

étaient les pieds poussèrent deux pommiers et deux poiriers couverts de fruits superbes.

La dame avait disparu, sans rien dire.

Marguerite, émerveillée de ce qu'elle voyait, voulut d'abord goûter de l'eau de la fontaine ; et elle y puisa avec une belle tasse d'argent, qui était attachée à la margelle avec une chaîne d'argent, et but.

— Dieu, comme cette eau est délicieuse ! s'écria-t-elle aussitôt.

Et elle en puisa une seconde tasse, but encore et trouva cette fois à l'eau un goût de vin, de vin délicieux. Elle alla alors visiter les pommiers et les poiriers. Les branches étaient trop hautes un peu pour qu'elle pût en cueillir les fruits ; mais elles s'abaissèrent d'elles-mêmes à sa portée, et elle cueillit pommes et poires, en mangea et les trouva délicieuses.

Désormais, quand elle en éprouvait le besoin, elle mangeait à discrétion du fruit de ses arbres, puisait de l'eau ou du vin à sa fontaine, et elle était heureuse, trouvait le temps court et chantait constamment.

Son père vint la visiter un jour, et fut bien étonné de voir la fontaine et les quatre arbres couverts de beaux fruits.

— Que signifie tout ceci, ma fille ? demanda-t-il.

— C'est la tête et les pieds de mon petit agneau blanc, que j'ai plantés en terre, mon père. Venez voir mes belles poires, mes belles pommes et ma belle fontaine.

Et elle conduisit son père jusqu'aux arbres. Le vieux roi voulut cueillir des pommes et des poires ; mais les branches s'élevaient d'elles-mêmes quand il essayait de les atteindre, et il fallut que Marguerite lui cueillît une pomme et une poire de chaque arbre.

Ils allèrent alors à la fontaine, et Marguerite y puisa avec la tasse d'argent, et la présentant au vieillard, elle lui dit :

— Buvez, mon père.

Le roi but et trouva l'eau délicieuse.

Marguerite remplit une seconde fois la tasse, et la lui présentant encore :

— Buvez, à présent, un peu de vin, mon père.

— Du vin, ma fille ! où donc ?

— Du vin de ma fontaine, mon père ; buvez, et voyez.

Le roi but la tasse tout d'un trait, puis une seconde et une troisième, si bien qu'il se trouva ivre et s'en retourna au palais en titubant et en chantant.

Quand la reine le vit revenir dans cet état :

— Où avez-vous été vous soûler de la sorte ? lui demanda-t-elle d'un ton aigre.

— J'ai été voir ma fille Marguerite, sur la grande lande.

— Oui, et vous lui avez porté du vin, et vous vous êtes enivrés ensemble.

— Non, vraiment, je ne lui ai pas porté de vin, et ce que j'ai bu a été puisé à une fontaine, une fontaine de vin qui est dans la grande lande ; il faut que vous voyez cela et que vous en buviez vous-même.

— Que dites-vous là ? Vous vous moquez de moi ; mais je vais à l'instant voir votre fille sur la lande, où je la trouverai sans doute dans un bel état.

Et la reine courut aussitôt à la grande lande. Mais quand elle vit la fontaine et les quatre arbres couverts de beaux fruits, elle resta un moment immobile et la bouche ouverte d'étonnement. Elle crut que Marguerite était sorcière, si bien qu'elle eut peur et lui parla avec douceur :

— Jésus ! mon enfant, les belles choses ! et comme vous devez vous trouver bien ici !

— Oui, vraiment, ma mère ; venez goûter mes fruits.

Et elle la conduisit aussi jusqu'aux arbres, et comme les branches s'élevaient encore d'elles-mêmes quand la reine voulait les atteindre, Marguerite lui cueillit des pommes et des poires,

qu'elle trouva délicieuses. Puis elles allèrent à la fontaine, et la reine s'y enivra aussi, et s'en retourna au palais en dansant et en chantant, tout comme le roi.

Le seigneur chasseur, qui songeait toujours à la jolie bergère qu'il avait rencontrée sur la grande lande avec ses moutons, revint aussi lui rendre visite, et fut tout émerveillé à la vue du changement qui s'était opéré dans ces lieux. Il mangea aussi une pomme et une poire, but de l'eau et du vin de la fontaine, et s'enivra. Il fit alors la cour à Marguerite, et lui fit tant de belles promesses et de serments d'amour, qu'elle finit par lui promettre de le prendre pour mari.

Les noces furent célébrées dans le château du nouveau mari, qui était un riche seigneur, et il y eut de grands festins et de belles fêtes.

Le roi et la reine y assistèrent avec Louise, qui n'était pas encore mariée, et qui enrageait de voir le bonheur de Marguerite. On servit sur la table des pommes, des poires, de l'eau et du vin de la grande lande, où Marguerite gardait ses moutons, et tout le monde en faisait l'éloge. Quelqu'un des convives dit alors à la nouvelle mariée :

— Vous serez mieux dans ce beau château, madame, que sur la grande lande avec vos moutons.

— Je me trouvais très-bien avec mes moutons,

sur la grande lande, répondit-elle, et je regretterai ma belle fontaine avec mes pommiers et mes poiriers aux fruits si délicieux ; je voudrais les voir ici, dans le jardin du château.

En se levant de table, la société alla se promener dans le jardin, et grand fut l'étonnement de chacun d'y voir la fontaine de la grande lande, avec les deux pommiers et les deux poiriers, un à chaque coin du jardin, et toujours chargés de fuits ; et près de la fontaine se tenait une belle dame vêtue tout en blanc et brillante comme le soleil du bon Dieu. Et la belle dame monta au ciel devant toute la société, en souriant à Marguerite et en lui disant :

— Au revoir, au ciel, dans le palais de la sainte Trinité.

Tout le monde vit clairement, alors, que cette belle dame était la sainte Vierge elle-même (1).

(Conté par Anna Levrien, servante, de la commune de Prat, 1872.)

(1) Il me semble que la sainte Vierge de ce conte devait être originairement une fée.

XIII

LES DEUX FRÈRES ET LA SŒUR.

Il y avait une fois un roi de France qui avait un fils, lequel n'aimait rien autant que la chasse.

Un jour qu'il était à la chasse, le jeune prince vit une paysanne qu'il trouva si belle, qu'il en devint amoureux sur le champ et voulait l'épouser. Son père fit tout ce qu'il put pour l'en détourner ; mais ce fut en vain.

Il se maria donc à la belle paysanne, qui se nommait Marguerite, et l'emmena avec lui à Paris, au palais de son père. Une sœur qu'elle avait, et qui se nommait Jeanne, y vint aussi avec elle; mais Jeanne était jalouse de Marguerite, en la voyant mariée au fils du roi de France, pendant qu'elle restait fille (et il faut dire aussi qu'elle n'était pas belle du tout), et elle ne cherchait que l'occasion de lui faire du mal et de la perdre.

Six mois après le mariage, la guerre fut déclarée au roi de France par un autre roi, et le prince fut obligé de partir à la tête des armées, son père étant trop vieux pour les commander. Il regretta

vivement de quitter si tôt sa jeune femme, qu'il aimait plus que jamais et qu'il laissait enceinte.

Jeanne gagna la sage-femme de sa sœur, à force d'argent, et obtint d'elle que, aussitôt la princesse accouchée, elle substituerait un petit chien à l'enfant nouveau-né.

Quand son temps fut venu, la princesse donna le jour à un fils, un enfant superbe; mais la sage-femme traîtresse le jeta aussitôt par la fenêtre et présenta à la mère un petit chien, qu'elle avait eu soin de se procurer à l'avance (1).

— Dieu ! que me montrez-vous là ? s'écria Marguerite à cette vue.

— Hélas ! madame, c'est la volonté de Dieu, et le mieux est d'accepter sans murmurer ce qu'il nous envoie, répondit la diablesse.

— Et que dira mon mari, grand Dieu ? Il faudra ne lui rien dire de ceci avant son retour de la guerre.

Et voilà la pauvre mère bien désolée. Quant à Jeanne et à la sage-femme, elles ne perdirent pas de temps pour écrire au prince, à l'armée, et lui dire que sa femme était accouchée d'un petit chien. Le prince se contenta de dire :

(1) Cette substitution de petits chiens ou petits chats à des enfants nouveau-nés, faite par des marâtres ou des traîtres, en l'absence du mari qui est à la guerre, est très-fréquente dans les traditions populaires.

— Puisque c'est la volonté de Dieu !

Puis il écrivit à sa femme, pour la rassurer et la consoler.

L'enfant, que la sage-femme avait jeté par la fenêtre, aussitôt après sa naissance, était tombé sur un buisson de roses et n'avait éprouvé d'autre mal que quelques légères écorchures. Un ermite, en passant près du palais, au point du jour, entendit des gémissements. Il s'approcha et fut étonné de trouver un petit enfant qui venait de naître.

— Pauvre créature du bon Dieu ! s'écria-t-il. Si je n'étais venu à passer, tu allais mourir là, sans baptême.

Et il l'emporta dans un pli de sa robe, le fit baptiser et le mit en nourrice dans le voisinage.

Quand la guerre fut terminée, le prince revint à la maison. Il embrassa sa femme bien tendrement, et ne lui parla jamais du malheur qui lui était arrivé.

Mais la guerre se ralluma peu de temps après, et il lui fallut partir encore. Il laissait, comme la première fois, sa femme enceinte. Quand son temps fut arrivé, elle donna le jour à un second fils, aussi beau que le premier. La sage-femme lui substitua encore un petit chien, et ce second enfant fut jeté par la fenêtre, comme le premier, et les deux couleuvres, Jeanne et la sage-femme, écrivirent encore au prince que sa femme avait,

pour la seconde fois, donné le jour à un petit chien.

La douleur du prince fut grande à cette nouvelle ; mais, comme la première fois, il se contenta de dire :

— Puisque c'est la volonté de Dieu !

Et il écrivit encore à sa femme, pour la rassurer et la consoler. Mais sa lettre fut interceptée par Jeanne et la sage-femme.

Le second enfant avait été recueilli par le même ermite, qui passait tous les matins sous les fenêtres du château.

— Ah ! s'écria-t-il, indigné, voilà donc les mœurs des habitants des palais !

Et il emporta la petite créature dans un pli de son manteau, la fit baptiser et la mit en nourrice, comme l'autre.

Lorsque la guerre fut terminée, le prince revint à Paris, et il revit sa femme avec la même joie que la première fois ; mais, quelques mois après, il lui fallut la quitter pour la troisième fois, car la guerre s'était rallumée, et il la laissait encore enceinte.

Elle donna le jour à un troisième enfant, une fille, cette fois. La sage-femme la jeta par la fenêtre, comme les autres, et montra à la mère une petite chatte, en lui assurant que c'était là le fruit qu'elle avait porté. Pour le coup, la pauvre

femme se crut maudite de Dieu, et sa douleur était extrême.

Le même ermite recueillit encore l'enfant et la fit baptiser, lui servit de parrain et lui donna pour marraine la sainte Vierge. Elle fut nommée Marie.

Cependant la sage-femme et Jeanne, ces deux couleuvres de l'enfer, écrivirent au prince, qui était toujours à l'armée, et lui marquèrent que sa femme menait mauvaise vie, et qu'après avoir eu deux petits chiens, elle venait encore de donner le jour à une chatte, tout cela par la vertu de l'esprit malin, qui avait tout empire sur elle.

— C'en est trop, à la fin ! s'écria le prince, furieux.

Et il écrivit pour donner l'ordre de renfermer sa femme dans une basse-fosse, avec du pain et de l'eau pour toute nourriture, jusqu'à son retour.

Quand la guerre fut terminée, le prince revint à la maison, et sa belle-sœur et la sage-femme lui dirent tant de mal de la princesse, qu'il refusa de l'aller voir dans sa prison. Il ordonna même de l'y laisser mourir de faim, et se maria à Jeanne.

Personne ne parlait plus à la cour de la pauvre princesse, et tout le monde la croyait morte. Mais le vieux roi, qui avait le cœur bon et qui soupçonnait quelque noire trahison, chargea une femme de faire parvenir à la prisonnière quelque

nourriture par un trou qu'il fit pratiquer dans le mur de la prison.

Cependant, l'ermite élevait et instruisait de son mieux les trois enfants. Comme il ne vivait que d'aumônes, il allait tous les jours mendier pour eux de porte en porte ; mais le monde jasa bientôt sur son compte. On se demandait si ces enfants n'étaient pas ses propres enfants à lui, et autres choses semblables, et la charité s'attiédissait sensiblement, et le pauvre ermite s'en revenait tous les jours avec sa besace moins lourde. Enfin, il se vit un jour obligé de se séparer de ses enfants. Il les aimait comme s'il eût été leur vrai père ; aussi, son cœur en fut-il navré de douleur. En leur faisant ses adieux, il dit à Marie :

— Tenez, mon enfant, voici une baguette blanche que je vous donne et qui vous sera utile plus d'une fois. Gardez-la précieusement, et ne vous en dessaisissez jamais. Quand vous direz : « Par la vertu de ma baguette blanche et la protection de ma marraine, je désire telle ou telle chose ! » aussitôt votre souhait s'accomplira, quel qu'il puisse être, à la condition pourtant que vous ne demandiez rien de mal.

Marie prit la baguette blanche des mains de l'ermite, et les trois enfants partirent, les larmes aux yeux. Ils prirent la première route qui s'offrit à eux et marchèrent à la grâce de Dieu.

La nuit les surprit dans un grand bois. Les voilà bien embarrassés, car ils ne voyaient aucune habitation, aucune hutte de sabotier ou de charbonnier. Ils avaient grand'peur des loups. Un des deux garçons monta sur un arbre, et il aperçut une lumière au loin.

— Il faut nous diriger sur cette lumière, dit-il.

— Et si c'est une caverne de brigands ? dit Marie.

— Allons toujours, à la grâce de Dieu, car si nous restons ici, nous serons mangés par les loups.

Ils marchèrent donc vers la lumière, et arrivèrent à une hutte faite de branchages et d'herbes sèches. Ils regardèrent par une fente de la porte et virent une petite vieille femme qui mêlait de la bouillie dans un bassin sur le feu. Ils n'osaient pas entrer. Enfin, après avoir hésité quelque temps, ils poussèrent la porte, qui céda facilement.

— Bonsoir, grand'mère, dit l'aîné du seuil de la hutte.

— Bonsoir, mes enfants, répondit la vieille.

— Auriez-vous la bonté de nous donner l'hospitalité pour la nuit ?

— Je n'ai rien à vous donner à manger, mes pauvres enfants, qu'un peu de bouillie d'avoine

que je prépare pour mon souper, et il y en a si peu! Je n'ai aussi qu'un seul lit.

— Si vous vouliez nous loger quand même, nous passerions la nuit sur la pierre du foyer.

— Entrez alors, mes pauvres enfants, car j'ai pitié de vous.

Les enfants entrèrent et racontèrent leur histoire à la vieille. Celle-ci les écouta avec intérêt, puis elle leur dit :

— Vous êtes bien jeunes, mes pauvres enfants, pour être ainsi seuls par les chemins ; mais, si vous voulez rester ici avec moi, je partagerai avec vous le peu que je possède.

Les enfants acceptèrent.

Le lendemain matin, l'aîné, qui s'appelait Fanch (l'autre avait nom Allain), dit à Marie :

— Écoute, sœur, tu n'as encore fait aucun usage de la baguette blanche de notre père l'ermite ; si tu demandais deux fusils, un pour Allain et l'autre pour moi, nous irions chasser tous les jours dans le bois, pendant que toi tu resterais à la maison avec la vieille, pour l'aider à nous préparer à manger le gibier que nous prendrions.

— Tu as ma foi raison, frère, répondit Marie, et je vais suivre ton conseil.

Et prenant à la main sa baguette, elle dit :

— Par la vertu de ma baguette blanche et la

protection de ma marraine, je désire avoir deux bons fusils de chasse pour mes deux frères.

Et aussitôt deux beaux fusils de chasse se trouvèrent par enchantement aux mains des deux frères. Ils allèrent à la chasse, et s'en revinrent le soir, chargés de gibier.

Le lendemain, ils partirent encore de bonne heure; mais, la vieille leur dit auparavant :

— Ne vous aventurez pas trop loin dans le bois, mes enfants, et si vous voyez un château, gardez-vous bien d'y entrer.

Il y avait quinze jours que les deux frères chassaient dans le bois et revenaient, chaque soir, chargés de gibier ; ils approvisionnaient la cabane de la vieille, qui en était fort contente.

Enfin, un jour, ils ne rentrèrent pas à leur heure ordinaire. Il y avait longtemps que le soleil était couché, et ils n'arrivaient pas, et leur sœur et la vieille aussi en étaient inquiètes.

— Hélas ! dit la vieille, je sais bien ce qui leur est arrivé : ils seront entrés dans le château, malgré mes recommandations.

Marie ne fit que pleurer toute la nuit. Le lendemain matin, voyant que ses frères n'étaient pas encore rentrés, elle dit :

— Je veux aller les chercher au château.

— Hélas ! ma pauvre enfant, lui répondit la vieille, cela n'est pas aussi facile que vous le

croyez ; mais, comme vous avez été bonne et charitable pour moi, je ne vous abandonnerai pas dans la peine et le chagrin. Écoutez bien ce que je vais vous dire, et si vous m'obéissez de tout point, vous pourrez sauver vos frères, et même d'autres avec eux. Beaucoup sont déjà allés dans ce château, des princes, des ducs et des comtes, des gens de toute condition, et, depuis trois mille ans que je suis ici, je n'en ai vu personne revenir.

— Jésus mon Dieu ! s'écria Marie.

— Ne tremblez pas ainsi, mon enfant, reprit la vieille, car avec mon aide vous pourrez en revenir, vous, si vous suivez mes conseils de point en point. Dans ce château habite une princesse belle comme le jour. Tous les jours, elle va se baigner dans une fontaine qui est dans le jardin du château, sous un laurier. Elle reste une heure entière dans l'eau, et, pendant ce temps, la porte est grande ouverte, et chacun peut y entrer. Mais quand la princesse sort de la fontaine, la porte se referme aussitôt d'elle-même, et personne ne peut plus sortir, et tous ceux qui sont entrés sont retenus là, enchantés sous différentes formes. Il faut qu'à midi juste vous soyez à la porte du château. Aussitôt que la porte s'ouvrira, vous entrerez dans la cour. D'abord vous ne verrez personne. Allez vite dans le jardin, et ne vous arrêtez pas à admirer les belles choses que vous ver-

rez partout par là. Courez à la fontaine, qui est sous un buisson de laurier. Vous y verrez la princesse se baignant, son corps sous l'eau et ses beaux cheveux d'or flottant au-dessus. Saisissez promptement une poignée de ses cheveux; enroulez-la autour de votre main, et secouez fortement la princesse. Elle jettera les hauts cris et pleurera, et vous priera de la lâcher; mais ne l'écoutez pas. Alors elle aura recours à la menace; ne vous effrayez pas, et ne lâchez prise que lorsqu'elle aura promis de vous rendre vos frères, sains et saufs. N'ayez pas peur non plus des chiens que vous verrez attachés dans la cour, quand vous entrerez. Voilà ce qu'il vous faudra faire exactement avant d'avoir vos deux frères et de sauver avec eux une infinité d'autres qui, comme eux, sont retenus sous des charmes dans ce maudit château. Si vous ne suivez pas de point en point mes instructions, vos frères sont perdus à tout jamais, et vous-même le serez avec eux.

Marie écouta attentivement les recommandations de la vieille, puis elle se mit en route.

Elle arriva au château; elle y entra à l'heure de midi, et pénétra jusqu'au jardin, sans se laisser effrayer par une foule de chiens de toute dimension et de toute couleur, qui se mirent à aboyer après elle, quand elle traversa la cour. Elle alla droit à la fontaine et vit la princesse qui s'y bai-

gnait, ses beaux cheveux d'or flottant sur l'eau. Elle saisit une poignée de ses cheveux, l'enroula autour de sa main droite et secoua fortement la princesse. Celle-ci cria, supplia, puis menaça, mais le tout en vain, car la jeune fille ne lâchait pas prise et disait :

— Rendez-moi mes frères ! rendez-moi mes frères !

Elle finit par promettre de les rendre, et Marie lâcha prise alors. La princesse sortit de la fontaine, s'habilla et dit à Marie :

— Mille bénédictions soient sur vous, car vous m'avez délivrée, moi et une foule d'autres qui, depuis tant d'années, étions retenus ici enchantés par un magicien. Tout à l'heure, quand vous arriverez dans la cour où vous avez vu tant de chiens enchaînés quand vous êtes entrée, au lieu de chiens, vous verrez autant de princes, de ducs, de seigneurs et de gens de toute condition, qui étaient venus ici pour me délivrer, et que le magicien a changés en chiens. Ils s'empresseront autour de vous, pour vous remercier de les avoir délivrés, puis ils partiront dans toutes les directions, pour se rendre à leur pays, car à partir de ce moment, le magicien aura perdu tout pouvoir sur eux. Quand ils seront tous partis, nous monterons tous les quatre, vos deux frères et nous deux, dans le char du magicien, qui vole

dans l'air, comme un oiseau, et nous partirons aussi.

Marie fit tout comme lui avait recommandé la princesse, et quand les autres furent tous partis, ils montèrent tous les quatre sur le char du magicien et s'envolèrent aussi.

Chemin faisant, la princesse révéla à ses trois compagnons le secret de leur naissance et la trahison dont ils étaient victimes.

En passant au-dessus d'une grande plaine, elle dit à Marie :

— Voici la plaine où votre père passe la revue de son armée ; demandez que, par la vertu de votre baguette blanche, il s'y élève instantanément un château plus beau que celui du roi, et moi, par mon pouvoir, je ferai que la toiture en soit toute constellée d'étoiles brillantes.

Marie, qui avait toujours sa baguette blanche avec elle, dit :

— Par la vertu de ma baguette blanche et la protection de ma marraine, qu'il s'élève sur le champ, dans cette plaine, un château plus beau que celui du roi mon père.

Et aussitôt un château magnifique s'éleva par enchantement sur la plaine, et alors la princesse, qui était aussi magicienne, en sema la toiture d'étoiles aussi belles et aussi brillantes que celles qui brillent au firmament, par une belle nuit d'été.

— Que signifie ceci ? s'écria le roi à cette vue, et qui donc a été assez hardi pour élever un pareil château en face du mien, sans ma permission ?

Et il appela son premier général et lui dit :

— Allez vite saisir le maître de ce château, et amenez-le devant moi.

Il était bien en colère, le roi.

Le général partit, accompagné de cinq cents soldats. Quand ils furent à cinquante pas du château, ils mirent leurs fusils en joue, pour tirer dessus. La princesse en voyant cela, dit à Marie :

— Dites à présent : « Par la vertu de ma baguette blanche et la protection de ma marraine, qu'ils restent tous immobiles, dans cette position, à l'exception de deux d'entre eux, qui pourront en aller avertir le roi. »

Marie prononça les paroles, et aussitôt les soldats, avec leurs capitaines et le général lui-même, restèrent immobiles, comme des statues de pierre, chacun dans la posture où il se trouvait au moment où les paroles furent prononcées. Deux seulement conservèrent la liberté de leurs mouvements et coururent avertir le roi de ce qui se passait.

— Que signifie ceci ? dit le roi en colère ; vous moquez-vous de moi ? Il faut que j'aille voir moi-même.

Mais, au moment où il sortait de son palais, la princesse dit à Marie :

— Dites à présent : « Par la vertu de ma baguette blanche et la protection de ma marraine, que la mer entoure de tous côtés le palais du roi et l'y retienne prisonnier. »

Marie prononça les paroles, et quand le roi voulut sortir, il recula de frayeur en voyant la mer au seuil de son palais. Il voulut fuir par une porte de derrière ; mais, là encore, il trouva la mer, qui l'arrêta court. Sa frayeur était extrême.

La princesse dit encore à Marie :

— Dites à présent : « Par la vertu de ma baguette blanche et la protection de ma marraine, que la mer se retire, afin que le roi puisse venir jusqu'à nous. »

Et Marie prononça les paroles, et la mer se retira aussitôt. Alors le roi se dirigea vers le château merveilleux.

En passant près de ses soldats, qui étaient toujours immobiles comme des statues, le fusil à l'épaule, il leur cria :

— Tirez donc, imbéciles !

Mais les soldats restaient toujours immobiles, et pas un coup ne partait.

La princesse, Marie et ses deux frères s'avancèrent au devant du roi, en riant de le voir tant en colère.

— Vous avez là de bien mauvais soldats, sire, lui dit la princesse. Mais comme ils sont immobiles sous les armes ! Commandez-leur donc de tirer ; il y a assez longtemps qu'ils visent, il me semble !

Et le roi, furieux, commanda : Feu !... feu !...

Mais rien ne bougea.

— Comment ! vos soldats ne vous obéissent donc pas, sire ? reprit la princesse ; je parie qu'ils préfèrent être commandés par cette jeune fille, à qui ils obéiront certainement.

Et elle fit signe à Marie, qui dit :

— Par la vertu de ma baguette blanche et la protection de ma marraine, que ces soldats puissent tirer et recouvrent la liberté de leurs mouvements.

Et aussitôt tous les fusils partirent à la fois, et les soldats recouvrèrent la liberté de leurs mouvements.

Le roi n'en revenait pas de son étonnement ; mais toute sa colère était tombée à la vue de la princesse et de Marie. Il se sentait attiré vers cette dernière surtout ; son cœur battait plus fort, et il lui semblait que son sang *parlait*. Il en devint amoureux fou et voulait l'épouser sur le champ.

— Quand vous connaîtrez la vérité, sire, lui dit la princesse, vous changerez de langage.

Demain, nous irons tous les quatre vous rendre visite dans votre palais, et je vous dirai des choses qui vous étonneront.

Le roi ne pouvait se décider à s'en aller ; il se sentait attiré vers Marie et ses frères par quelque puissance secrète et qu'il ne s'expliquait pas. Il partit pourtant, mais à regret.

Le lendemain, les habitants du nouveau château vinrent lui rendre visite dans son palais, comme ils le lui avaient promis ; et comme il parlait toujours de se marier à Marie, la princesse lui dit :

— Ah ! sire, si vous saviez !... Vous marier à votre fille !...

— Comment ! ma fille ?...

— Oui, votre fille. Regardez-la bien, ainsi que ces deux jeunes princes, ses frères. Eh bien ! tous les trois sont vos enfants. Voici les deux chiens que votre femme mit au monde d'abord, — et elle lui montra les deux jeunes princes, — et voici la chatte dont elle accoucha ensuite, — et elle lui montrait Marie.

— Serait-ce possible ?

— Oui, je vous le dis, voilà vos enfants !

Et le vieux roi les embrassa, en pleurant de joie et de bonheur.

— Oh ! ma pauvre femme ! s'écria-t-il alors.

— Votre femme, que vous croyez morte depuis

longtemps, vit encore, reprit la princesse. Allons tous ensemble la voir dans la prison où vous l'avez fait enfermer.

Et ils se rendirent ensemble à la prison, et y trouvèrent la reine vivante et en bonne santé. Alors ils tombèrent dans les bras les uns des autres et pleurèrent de joie de se trouver réunis.

— A chacun suivant ses œuvres ! s'écria alors le roi.

Et il donna l'ordre d'écarteler entre quatre chevaux la sage-femme et Jeanne, la sœur de la reine et qui était aussi devenue sa femme.

L'ordre fut exécuté sur le champ.

La reine Jeanne mourut presque aussitôt sortie de sa prison, et le roi épousa alors la princesse du château enchanté, et il y eut un grand festin.

Quand tout le monde était assis à table, on vit entrer dans la salle une petite vieille femme, toute courbée sur son bâton. Marie reconnut aussitôt la vieille femme du bois, qui l'avait recueillie avec ses frères et conseillée, et elle se leva et alla la recevoir. Mais, dès qu'elle lui eut touché la main, la vieille devint une jeune femme très-belle, et elle parla ainsi à Marie :

— Je suis la sainte Vierge, votre marraine : c'est moi qui vous ai conseillée et protégée dans le danger. Ne m'oubliez pas ; vivez sagement ;

soyez charitable envers les pauvres, et nous nous reverrons encore ailleurs.

Puis elle disparut.

(Conté par Catherine Doz, femme Colcanab, mendiante. Plouaret, 1869.)

Ce conte a été altéré par l'introduction de l'élément chrétien, car il devait être, à l'origine, complètement païen, et la sainte Vierge était tout simplement une fée, reconnaissable, du reste, à sa baguette magique.

Je ne l'ai compris dans la catégorie des *Légendes chrétiennes*, ainsi que le précédent et les deux suivants, que comme exemple de la manière dont les fables païennes ont été souvent christianisées par le peuple.

XIV

L'OISEAU BLEU.

Il y avait une fois un roi qui était veuf. Il n'avait qu'un enfant, une fille, qui était la plus belle princesse qu'il fût possible de voir sous l'œil du soleil.

Dans un royaume voisin, il y avait une reine, veuve aussi, et qui n'avait également qu'un en-

fant, une fille, mais laide et disgracieuse au possible. On l'appelait la princesse de Saint-Turuban.

Le favori du roi dit un jour à son maître qu'il devrait se remarier.

— Non, répondit-il; c'est bien assez d'une fois.

— Je connais pourtant une personne qui vous conviendrait parfaitement, reprit le favori.

— Vraiment? Qui donc? demanda le roi, intrigué.

— La princesse de Saint-Turuban.

— Je n'en ai jamais entendu parler. Où demeure-t-elle, cette princesse-là?

— Dans un royaume qui touche au vôtre, du côté du levant.

— Non, je ne veux pas me remarier.

Pourtant, le roi rêva plus d'une fois de la princesse de Saint-Turuban, et, à quelques jours de là, il dit à son favori :

— J'ai pensé à ce que vous m'avez dit l'autre jour, et je ne serais pas fâché de voir la princesse de Saint-Turuban.

— Je vous conduirai, quand vous voudrez, jusqu'à elle, sire.

— Eh bien! nous partirons demain matin.

Le lendemain matin, de bonne heure, ils se mirent donc en route, montés sur deux superbes chevaux, et, après plusieurs jours de marche, ils

arrivèrent devant le palais de la princesse de Saint-Turuban. Quelle merveille que ce palais ! Le roi n'avait jamais rien vu qui pût lui être comparé. La princesse les accueillit on ne peut mieux, et ils passèrent plusieurs jours avec elle. La princesse était fort belle, et le roi en devint amoureux fou dès qu'il la vit. Il lui fit sa déclaration et ne fut pas repoussé. Bref, on prit jour pour célébrer le mariage, à un mois de là.

Les deux filles des nouveaux époux, celle du roi, qui était si belle et qui s'appelait Marie, et celle de la princesse de Saint-Turuban, qui n'était pas belle et qui se nommait Jeanne, étaient aussi de la noce, comme de juste. Après le repas, il y eut des danses, et tous les jeunes et beaux cavaliers s'empressaient autour de Marie, et voulaient danser avec elle. Jeanne, au contraire, bien que couverte d'or et de diamants, était délaissée, et personne ne se souciait d'elle, ce qui faisait qu'elle était fort dépitée et de mauvaise humeur. Voyant cela, un jeune page alla l'inviter à danser avec lui, par pure politesse.

— Moi danser avec vous, un page, un domestique !... lui dit-elle d'un ton de dédain et de mépris.

Après cela, personne ne s'adressa plus à elle, et elle resta seule, dans un coin, pleurant de colère et méditant de se venger.

Les noces terminées, le roi revint dans son royaume avec la princesse de Saint-Turuban, et il fut convenu que les deux princesses seraient traitées en tout absolument de la même manière. Le roi trouva bon qu'on leur confiât à tour de rôle l'administration de la dépense de la table, et qu'elles apprissent même à faire la cuisine, cela pouvant leur être utile plus tard. Ce fut Marie qui commença, pendant un mois. Comme elle était douce et polie, et bien élevée, elle était obéie et aimée de tout le monde. Elle recevait avec plaisir et reconnaissance les avis et les conseils de la cuisinière, qui lui apprit le secret de ses meilleures sauces et le reste, et jamais le roi et la reine n'avaient été plus contents de la manière dont leur table était servie et la dépense du palais administrée.

Quand le mois fut écoulé, ce fut le tour de Jeanne de descendre à la cuisine. Tout changea alors. Elle repoussait et insultait la cuisinière, ainsi que tout autre qui voulait lui donner quelque bon conseil, et n'en faisait jamais qu'à sa tête. Aussi, tout allait-il on ne peut plus mal.

Jamais les repas n'étaient prêts à l'heure ; les rôts étaient le plus souvent brûlés, les sauces ou trop épicées, ou trop douces, et les dépenses avaient doublé. Le roi était mécontent.

Voyant cela, la reine songea aux moyens de se

débarrasser de Marie et de la perdre. Elle dit un jour au roi :

— Puisque votre fille est si bonne ménagère et si habile à administrer une maison, il faut l'envoyer quelque temps administrer mon palais et mes gens, puis ma fille ira aussi, à son tour.

Le roi, qui ne songeait pas à mal, approuva fort cette idée, et Marie fut envoyée administrer le palais de sa marâtre. Mais celle-ci avait écrit d'avance à une amie sorcière qu'elle y avait laissée, et lui avait recommandé de faire usage de son art pour rendre la jeune fille aussi laide et maussade qu'elle était jolie et gracieuse. Marie était si jolie, si douce et si affable, qu'elle gagna et séduisit sans peine tout le monde, et la sorcière elle-même ne put résister au charme. En effet, quand elle pénétra, la nuit, dans sa chambre, tenant d'une main une lumière et de l'autre un liquide qu'elle avait préparé pour mettre à exécution l'ordre de la reine, elle fut si frappée de la beauté, de la douceur et de la bonté répandues sur tous les traits de la jeune fille, qui dormait d'un sommeil si paisible, qu'au lieu de lui faire du mal, comme c'était d'abord son intention, c'est le contraire qu'elle fit. Après l'avoir admirée quelque temps, en silence, elle dit :

— Elle est bien belle ! Eh bien ! je veux qu'elle soit beaucoup plus belle encore, et qu'à chaque

parole qu'elle prononcera, un diamant lui tombe de la bouche.

Puis elle s'en alla.

Quand Marie se leva, le lendemain matin, chacun qui la voyait restait en admiration devant elle, tant elle était belle. De plus, elle parfumait l'air partout où elle passait, et à chaque parole qu'elle prononçait, un diamant lui tombait de la bouche. Elle enrichit ainsi tous ceux qui l'approchaient, et tous l'adoraient.

Quand elle eut été quelque temps ainsi dans ce palais, sa marâtre la fit revenir chez son père. Mais quel ne fut pas son désappointement, lorsqu'au lieu du monstre de laideur qu'elle s'attendait à recevoir des mains de son amie la sorcière, elle vit une merveille de beauté, qui éclairait comme le soleil, et dont la vue seule réjouissait les cœurs attristés et rendait la santé aux malades !

Furieuse, elle écrivit de nouveau à la sorcière, pour lui reprocher de n'avoir pas obéi à son ordre. Elle lui recommanda en même temps d'employer toute sa science pour rendre beaucoup plus belle que Marie sa fille Jeanne, qu'elle chargeait de lui porter sa lettre.

Jeanne partit, en effet, pour administrer, à son tour, le palais de sa mère. Elle remit la lettre à la sorcière et lui dit, d'un ton insolent, qu'elle

se gardât bien de manquer de faire ce qui y était marqué. Puis elle rassembla dans la grande salle tout le personnel du palais, leur parla avec hauteur et mépris, et les menaça du bâton à la moindre faute, ou s'ils trouvaient à redire à ce qu'elle ferait ou dirait.

On avait bien envie de rire en l'entendant parler de la sorte, et à voir les airs qu'elle prenait ; mais on n'osait pas.

— Nous sommes loin d'avoir gagné au change ! se disait-on ; nous serons bien malheureux, si elle nous reste longtemps.

Elle ne trouva rien de bien dans tout le palais ; elle ne fit que gronder, grogner et injurier tout le monde. Elle voulait tout bouleverser.

La nuit venue, la sorcière pénétra doucement dans sa chambre, et, en voyant sa tête sur un oreiller blanc et garni de dentelles, toute bouffie, rouge et la bouche grande ouverte, elle crut voir un énorme crapaud, et ne put s'empêcher de rire.

— Elle est bien laide ! se dit-elle. Eh bien ! qu'elle soit beaucoup plus laide encore ; que son haleine soit puante à tuer les mouches à dix pas, et qu'à chaque parole qu'elle prononcera, un crapaud lui tombe de la bouche !...

Puis elle s'en alla.

Le lendemain matin, quand la Jeanne des-

cendit, ceux qui la voyaient se cachaient la face d'horreur et s'enfuyaient. Elle se mit alors à injurier et à maudire, et, à chaque mot, un crapaud lui tombait de la bouche, si bien qu'il y en eut bientôt partout dans le palais.

Personne ne pouvait supporter son haleine. Il lui fallut retourner auprès de sa mère. Quand celle-ci, qui s'attendait à revoir sa fille belle comme le jour, vit le monstre qui lui revenait, elle entra dans une telle fureur, qu'elle faillit en mourir. Elle enferma Jeanne dans une chambre, et ne la fit voir à personne.

A quelque temps de là, le roi partit pour un voyage assez lointain. La reine crut l'occasion favorable pour en finir avec Marie, qui lui était devenue plus odieuse encore depuis la dernière mésaventure de sa fille. A peine le roi fut-il sorti du palais, qu'elle chargea deux valets d'emmener avec eux Marie dans un bois voisin, de l'y mettre à mort et de lui apporter son cœur, pour qu'elle fût sûre que son ordre avait été mis à exécution. Elle paya ces deux hommes pour lui garder le secret.

Les deux valets arrachèrent la pauvre fille de son lit, au milieu de la nuit, et la traînèrent dans le bois. Mais ils furent si touchés de sa beauté, de sa douceur et de ses plaintes, qu'ils n'eurent pas le cœur de la mettre à mort. Ils la laissèrent aller

en liberté, et tuèrent un lièvre, dont ils présentèrent le cœur à la reine, comme étant celui de la fille de son mari.

Cependant, la pauvre Marie, abandonnée dans le bois, y passa la nuit, pleine de crainte et d'inquiétude, car elle entendait les loups hurler de tous côtés. Au point du jour, elle se mit en route, pour s'éloigner de sa marâtre. Après avoir marché plusieurs jours, au hasard, elle arriva à un couvent de religieuses, et y demanda l'hospitalité pour la nuit. Les religieuses, lui voyant si bonne mine, eurent pitié d'elle et l'accueillirent avec bonté, et comme elle savait faire la cuisine, elles la gardèrent comme cuisinière.

Ce couvent-là appartenait à un riche seigneur, qui venait le visiter de temps en temps. Dans une de ses visites, il remarqua Marie, et il fut si frappé de sa beauté et de son bon air, qu'il demanda qui elle était, et d'où elle venait. On lui répondit que c'était une pauvre fille abandonnée, et qu'on l'avait prise par charité dans le couvent.

De retour chez lui, le seigneur ne faisait que rêver de la jeune fille, et il retourna au couvent, quelques jours après, afin d'avoir de plus amples renseignements à son sujet. Les religieuses ne purent lui en dire autre chose, sinon qu'elle était arrivée, un soir, à la porte du couvent, exténuée de fatigue et de faim, et que, la voyant si

jeune et si jolie, on l'avait prise, par pitié, afin qu'elle ne fût pas seule et sans protection par le monde, exposée à toutes sortes de dangers. Du reste, on était très-content d'elle ; elle était laborieuse, pieuse, et pleine de douceur et de soumission.

Le seigneur, de plus en plus intrigué, demanda qu'on la fît venir en sa présence. On la lui amena, toute timide et rougissante, et il lui demanda :

— Qui êtes-vous, mon enfant, et de quel pays ?

— Je suis la fille d'un roi, répondit-elle en baissant les yeux.

— La fille d'un roi !... Mais de quel roi donc? Et pourquoi, alors, avez-vous quitté la maison de votre père ?

Elle tint ses yeux fixés à terre et ne répondit pas.

Le seigneur fut si charmé de sa beauté et de son maintien, qu'il devint amoureux fou d'elle et voulut l'épouser sur le champ. Bref, on fixa le jour du mariage, et des invitations furent envoyées de tous les côtés. On invita tout d'abord le roi et la reine, car ce seigneur était un des plus riches et des plus puissants du royaume. Ils vinrent au jour convenu, comme tout le monde, et en grand équipage.

Lorsque le père de Marie fut de retour du voyage dont il a été parlé plùs haut, la reine lui

avait fait croire que sa fille s'était échappée, une nuit, de sa chambre, sans doute pour suivre quelque galant, et que personne ne savait ce qu'elle était devenue. Comme il aimait sa fille, et qu'il était loin de soupçonner tant de méchanceté chez la reine, il la pleura beaucoup, et il pensait souvent à elle. Quand on lui présenta la fiancée, à la noce, il la reconnut tout de suite et s'écria :

— Ma fille Marie !

Et il se jeta dans ses bras, l'embrassa tendrement et pleura de joie. La reine, dissimulant son dépit et sa colère, l'embrassa aussi et feignit d'être heureuse de la retrouver ; mais, au fond, elle était bien contrariée. Les noces furent alors célébrées avec pompe et solennité, et les festins, les jeux et les réjouissances de toute sorte durèrent quinze jours, et tout le monde était heureux, si ce n'est pourtant la reine et sa fille.

Au bout de neuf mois ou environ, Marie donna le jour à un fils, un enfant superbe. Le roi devait en être le parrain, et il se rendit au château de son gendre, et la reine l'y accompagna aussi. Mais celle-ci, avant de partir, avait été consulter une autre sorcière, et l'avait bien payée pour lui indiquer un moyen de se défaire sûrement de la fille de son mari. La sorcière consulta ses livres, puis elle lui présenta un bonnet et une grande épingle noire, en lui disant :

— Voici un bonnet trempé dans une eau de ma composition et une épingle qui feront votre affaire. Vous lui mettrez vous-même le bonnet sur la tête, puis, sous prétexte de le bien attacher, vous lui enfoncerez profondément cette épingle dans la tempe gauche, et aussitôt vous la verrez se changer en petit oiseau et s'envoler par la fenêtre, pour aller au bois.

La méchante se rendit alors, avec le roi et sa fille Jeanne, chez la jeune mère, toute heureuse de tenir sa vengeance. Elle emportait aussi une belle robe de satin bleu, pour en faire cadeau à Marie. On attendit, pour baptiser l'enfant, que la mère pût venir elle-même à l'église et assister au baptême. Enfin, le jour venu, la reine voulut habiller elle-même Marie. Elle lui fit revêtir d'abord la belle robe de satin bleu, puis elle lui posa sur la tête le bonnet donné par la sorcière, et, sous prétexte de le bien attacher, lui enfonça l'épingle noire dans la tempe gauche. Aussitôt voilà la pauvre Marie changée en un petit oiseau bleu, qui voltige par la chambre, effleure de ses ailes les joues de l'enfant, qui dormait dans son berceau, puis s'envole par la fenêtre, en faisant *grik ! grik ! grik !* et gagne le bois voisin.

Alors la méchante met sa fille Jeanne dans le lit de Marie, ferme les rideaux sur elle et lui dit de faire la malade, de gémir, de se plaindre et

de ne rien répondre aux questions qu'on lui adressera.

Le père et le grand-père viennent, au bout de quelque temps, demander si la mère et l'enfant ne sont pas encore prêts pour aller à l'église.

— Hélas ! leur répondit la reine, la pauvre mère a été frappée subitement de grandes douleurs, sans doute pour s'être levée trop tôt, et le baptême ne pourra se faire aujourd'hui.

Ils s'approchent du lit et veulent entr'ouvrir les rideaux ; mais elle s'y oppose en disant :

— N'ouvrez pas les rideaux, je vous en supplie; elle ne peut supporter la lumière du jour.

Et elle les éloigna du lit.

— Comme cela sent mauvais ici ! dit le roi.

— Ne voyez-vous donc pas que c'est sa maladie ?... Allez-vous-en, et laissez-moi seule avec elle, dit la méchante.

Et elle les renvoya.

L'époux de Marie couchait dans une chambre voisine, séparée de celle de sa femme par une cloison seulement. Quand il vint prendre des nouvelles de la malade, avant de se coucher, la marâtre lui dit qu'elle allait un peu mieux, mais qu'il ne pouvait encore lui parler. Puis elle lui versa un verre de vin, et l'invita à trinquer avec elle, et le congédia aussitôt qu'il eut bu. Ce vin

était un soporifique puissant, qui le fit dormir comme un rocher toute la nuit.

Mais son valet de chambre, qui couchait dans un cabinet à côté de lui, ne dormait pas d'un sommeil aussi profond. Vers minuit, il fut réveillé par des plaintes et des gémissements. Il crût d'abord qu'ils provenaient de la malade ; mais, en prêtant bien l'oreille, il entendit ces paroles :

— Ah ! mon pauvre enfant, que ta mère est malheureuse, et que tu es à plaindre toi-même ! Ma marâtre m'a enfoncé dans la tête une épingle noire, qui lui a été donnée par une sorcière, et, par la vertu de cette épingle maudite, je suis devenue un petit oiseau bleu. Et je resterai sous cette forme jusqu'à ce que l'épingle m'ait été retirée de la tête. Mais qui s'avisera jamais de cela ? Si du moins mon mari pouvait m'entendre ! Mais on lui a fait boire un soporifique, et il dort, à présent, comme un rocher. Bien plus, après m'avoir ainsi métamorphosée, la méchante a couché sa fille à ma place, dans mon lit, puis elle a dit que j'étais bien malade, et son intention est de me substituer sa fille, en faisant croire à mon mari que c'est la maladie qui m'a ainsi changée... Ah ! que je suis malheureuse ! Je viendrai encore te visiter les deux nuits qui suivront celle-ci, mon pauvre enfant, après quoi, si personne ne

me délivre en me retirant l'épingle de la tête, je resterai pour toujours oiseau bleu, dans le bois !...

Et des cris et des gémissements à fendre l'âme, après quoi l'oiseau s'envola par la fenêtre.

C'était la pauvre Marie, qui venait ainsi visiter son enfant dans sa chambre. La marâtre et sa fille dormaient, et n'entendirent rien, pas plus que le malheureux père ; mais le valet avait tout entendu, et il était bien étonné, et se demandait ce que signifiait tout cela. Il n'osa en rien dire à son maître pour cette fois, de peur d'être traité de rêveur. Mais, la nuit suivante, la même scène se renouvela, et les plaintes et les gémissements de l'infortunée mère furent plus déchirants que la première nuit. Alors il se décida à tout raconter à son maître.

— Puisqu'elle doit encore revenir la nuit prochaine, tout n'est pas perdu, dit celui-ci, et j'entendrai moi-même ce qui se passera, car je me garderai bien de boire, cette fois, le vin que me présentera la diablesse.

La nuit venue, avant de se coucher, il alla, comme à l'ordinaire, demander des nouvelles de sa femme.

— Elle va mieux, lui répondit la marâtre ; mais vous ne pouvez encore la voir. J'espère pourtant que pour demain tout danger sera passé,

et que vous pourrez lui parler. Prenez un verre de cet excellent vin, et puis allez vous coucher tranquillement, et ne vous inquiétez de rien; tout va bien, vous dis-je.

Et elle lui versa encore du soporifique. Mais il trouva moyen de le répandre par terre, sans qu'elle s'en aperçût, puis il lui souhaita le bonsoir et se retira dans sa chambre. Il ne se coucha pas; il se tint sur pied, plein d'impatience et bien éveillé, cette fois. A minuit, l'oiseau bleu entra, comme les deux nuits précédentes, dans la chambre où se trouvait l'enfant dans son berceau, avec la marâtre et sa fille, qui dormaient profondément toutes les deux dans le même lit. Il recommença ses plaintes et ses lamentations de plus belle. Dès les premiers mots, l'époux de Marie reconnut la voix de sa femme, et, forçant la porte, il prit l'oiseau, lui retira l'épingle de la tête, et aussitôt sa femme se retrouva auprès de lui, sous sa forme naturelle, et aussi belle et aussi bien portante que jamais.

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et pleurèrent de joie et de bonheur. Puis la mère couvrit aussi son enfant de larmes et de tendres baisers.

Cependant la marâtre et sa fille ronflaient toujours l'une à côté de l'autre; mais un terrible réveil les attendait.

On envoya d'abord chercher la sorcière dans le bois qu'elle habitait, puis, quand elle eut été amenée, on fit chauffer un four à blanc, et la marâtre, sa fille et leur amie la sorcière y furent jetées, toutes vives, malgré leurs cris, leurs supplications et leurs menaces.

Marie et son époux vécurent ensuite heureux ensemble, et exempts de soucis et d'inquiétude, et le vieux roi étant venu à mourir peu après, son gendre lui succéda sur le trône (1).

(Conté par J.-M. Ollivier, charpentier, Tonquédec, 1873.)

(1) On voit clairement que ce conte est d'origine païenne, et probablement orientale, et que des éléments chrétiens y ont été mêlés par les conteurs modernes.

L'épisode final, celui de la métamorphose de la princesse en oiseau, se retrouve dans un autre conte breton de ma collection, avec cette différence que la métamorphose se fait sous forme de cane et qu'elle est due à des nains ou *danseurs de nuit (danserienn noz)*, mais toujours au moyen d'une épingle enfoncée dans la tête.

Les marâtres qui veulent substituer leurs filles, laides et méchantes, à une princesse plus heureusement douée par la nature sont communes dans les traditions populaires, qui d'ordinaire ne sont pas tendres pour elles.

Ce conte peut aussi être rapproché de l'*Oiseau Bleu* de Mme d'Aulnoy.

XV

LE SOLDAT QUI DÉLIVRA UNE PRINCESSE DE L'ENFER.

Il y avait une fois un vieux seigneur qui n'avait qu'un fils, nommé Goulven. Il avait aussi une jolie servante, nommée Lévénès, une honnête fille, et Goulven était amoureux d'elle. Lorsque Goulven eut vingt ans, son père lui dit un jour :

— Il est temps que tu songes à te marier, mon garçon ; je deviens vieux, et je voudrais, avant de mourir, te voir épouser une bonne et honnête fille.

— J'y songe tous les jours, mon père, et mon choix est déjà fait, répondit-il.

— Vraiment, mon fils ? Dis-moi donc son nom.

— Vous la voyez tous les jours, mon père.

— Je la vois tous les jours ?... Je ne sais vraiment ce que tu veux dire ; parle plus clairement : dis-moi son nom.

— C'est Lévénès.

— Lévénès ! la servante de ta mère ?

— Oui, mon père ; n'est-ce pas une honnête fille ?

— Mais, malheureux ! c'est une servante, et tu es de famille noble et ancienne ; je n'y consentirai jamais !

— Alors, mon père, je ne me marierai point.

La mère de Goulven aimait beaucoup sa servante, à qui elle reconnaissait toutes sortes de bonnes qualités, et elle insista tant auprès du vieux seigneur, qu'il finit par consentir à la laisser épouser à son fils ; mais il y mit néanmoins pour condition qu'ils quitteraient son château aussitôt après leur mariage, et n'y remettraient pas les pieds pendant qu'il serait en vie.

Le mariage se fit, et le vieux seigneur, pour ne pas y assister, partit en voyage.

Quand il revint, tout était terminé, et les deux jeunes mariés étaient allés habiter la ville de Tréguier.

Au bout d'un an environ, Goulven retourna un jour à la maison, malgré la défense expresse de son père, espérant rentrer en grâce auprès de lui. Dès que l'irascible vieillard l'aperçut, il ne put se contenir :

— Malheureux ! s'écria-t-il, je t'avais bien recommandé de ne plus jamais reparaître devant mes yeux ! Malheur à toi !...

Et, saisissant son fusil, il en fit feu sur son

fils ; mais l'arme éclata entre ses mains et le tua lui-même.

Comme Goulven était fils unique, le voilà à présent très-riche. Il fit enterrer son père avec toute la pompe et la solennité que demandait son rang, puis il alla chercher sa femme à Tréguier, pour la ramener au château. Mais, hélas ! il était loin de prévoir ce qui l'attendait à Tréguier : Lévénès était partie avec un beau capitaine, emportant tout ce qu'il y avait d'argent dans la maison. Ils étaient allés à Rennes, où le capitaine avait son régiment. Goulven en éprouva une très-grande douleur, car il aimait sa femme. Après l'avoir vainement cherchée dans tous les pays, de désespoir il résolut de se faire soldat, et il alla à Rennes pour s'enrôler. Sans le savoir, il entra comme simple soldat (il ne voulait d'aucun grade) dans le régiment du capitaine qui avait enlevé sa femme. Il s'y lia avec un vieux grognard qu'on appelait *Ancien-la-Chique*, et qui était un honnête homme et un soldat exemplaire. Comme Goulven avait de l'instruction et du savoir-vivre, le capitaine le prit pour secrétaire ; il demanda que son ami *Ancien-la-Chique* devînt aussi domestique du capitaine, ce qui lui fut accordé.

Dès que Lévénès vit son mari, elle le reconnut, et elle dit, tout effrayée, au capitaine :

— Nous sommes perdus ! Savez-vous qui est votre secrétaire ?

— Non, vraiment. Qui donc peut-il être, pour vous effrayer de la sorte ?

— C'est mon mari !...

— Votre mari !... Ce n'est pas possible !...

— C'est lui, vous dis-je, et il faut nous débarrasser de lui sur le champ. Voici comment il faudra s'y prendre. Vous inviterez vos amis à dîner demain, et vous inviterez aussi votre secrétaire. Ma femme de chambre lui glissera adroitement un couvert d'argent dans sa poche, pendant le repas, et il sera arrêté comme voleur et condamné à être fusillé.

Le capitaine approuva ce plan. Il fit les invitations sur le champ, et le secrétaire écrivit les lettres. Quand il les eut terminées, le capitaine, pour lui témoigner sa satisfaction, l'invita aussi, verbalement. Il s'excusa d'abord, disant qu'il ne lui convenait pas, à lui simple soldat, de manger avec ses chefs. Mais, cédant enfin aux instances du capitaine, il accepta, à la condition que son ami *Ancien-la-Chique* serait aussi du repas, ce qui lui fut accordé.

Quand Goulven reconnut sa femme, assise à table à côté de son capitaine, le sang lui monta à la tête, et il faillit éclater ; mais il se contint, remettant sa vengeance à un moment plus opportun.

Vers la fin du repas, la femme de chambre entra, tout effarée, dans la salle à manger, en criant :

— Madame, madame ! il manque un couvert d'argent, le vôtre, le plus beau !

— Personne ne sortira que le couvert n'ait été retrouvé ! dit alors le capitaine ; et comme je ne vois ici que deux personnes capables de commettre une pareille indélicatesse, je puis dire, à coup sûr, où l'on retrouvera le couvert.

Et montrant du doigt Goulven et *Ancien-la-Chique :*

— C'est sur un de ces deux hommes. Qu'on les fouille à l'instant !

La femme de chambre plongea la main dans la poche de Goulven, et en retira le couvert qu'elle y avait introduit elle-même.

— Qu'on mène cet homme au cachot, pour être fusillé demain ! cria alors le capitaine.

Et le pauvre Goulven fut conduit au cachot, malgré ses protestations.

Ancien-la-Chique, dans la nuit, se rendit auprès du geôlier et le pria d'avoir pitié de son ami, qui était innocent de ce qu'on lui reprochait. Il le supplia en pleurant, et lui offrit une grosse somme d'argent, s'il voulait le mettre en liberté ; mais le geôlier fut insensible à ses prières, à ses larmes et à ses offres d'argent. Alors le vieux

soldat résolut de passer la nuit au pied de la tour.

Comme il était là à pleurer et à se désoler, il vit venir à lui une petite vieille, appuyée sur un bâton, qui lui demanda :

— Qu'avez-vous à pleurer de la sorte, mon pauvre homme ?

Ancien-la-Chique lui conta tout, et elle lui dit :

— Eh bien ! si ce n'est que cela, consolez-vous, et faites comme je vous dirai, et votre ami vous sera encore rendu. Demain matin, il sera fusillé, comme on vous l'a dit, puis on l'enterrera. Quand la nuit sera venue, vous vous rendrez dans le porche de l'église, et vous trouverez là, dans un coin, une herbe que j'y aurai déposée. Vous prendrez cette herbe et irez alors déterrer le corps de votre ami. Quand vous l'aurez retiré de la terre, vous lui mettrez cette herbe sous le nez, et, au bout de quelques instants, il éternuera et reviendra à la vie. Vous vous enfuirez alors en Angleterre, sans perdre de temps.

Ancien-la-Chique remercia la vieille, qui se retira au même moment.

Le lendemain matin, Goulven fut retiré du cachot, pour être fusillé. *Ancien-la-Chique* le suivit en pleurant. Il reçut trois balles dans le cœur et fut enterré sur le lieu même. Vers minuit, son vieux camarade se leva, sans

faire de bruit, prit une bêche et alla le déterrer, muni de l'herbe qu'il trouva dans le porche de l'église, comme le lui avait dit la vieille femme. Quand il eut retiré le corps de la terre, le voyant roide et glacé, il douta de la possibilité d'y ramener la vie. Il lui passa cependant l'herbe sous le nez, et il remua ; la seconde fois, il éternua, et la troisième il ouvrit les yeux et dit :

— Comme j'ai bien dormi !

— As-tu souffert ? lui demanda son vieux camarade.

— Souffert ? Non, vraiment ; j'ai fait le plus beau rêve du monde, et je me trouvais on ne peut plus heureux où j'étais.

Il ne se rappelait rien de ce qui s'était passé : *Ancien-la-Chique* lui raconta tout, et alors, sans perdre un moment, ils se dirigèrent vers la mer, s'embarquèrent et passèrent en Angleterre. Arrivés là, Goulven s'engagea dans l'armée du roi des Anglais, et *Ancien-la-Chique* retourna en France, à son régiment.

Goulven était un soldat exemplaire, et son capitaine anglais l'aimait beaucoup. Cela excita la jalousie des autres soldats, et ils cherchèrent les moyens de le perdre. Il y avait dans la ville de Londres, non loin du palais du roi, une vieille église où l'on mettait un factionnaire toutes les nuits ; et tous les matins, quand on venait pour le

relever, on le trouvait mort. On s'entendit pour demander au capitaine que Goulven y fût aussi envoyé à son tour, comme les autres. Le capitaine fut obligé de céder, bien qu'à regret, et Goulven fut désigné pour aller monter la garde dans la vieille église. Il se munit d'un flacon d'eau de-vie et partit, quand l'heure fut venue. Il se mit à se promener d'un bout à l'autre bout de l'église, l'oreille au guet, les yeux bien ouverts et l'arme au bras. Il faisait clair de lune. Tout d'un coup, il vit apparaître à côté de lui, sans qu'il sût d'où elle était venue, une petite vieille, appuyée sur un bâton (c'était la même qui avait procuré l'herbe merveilleuse à *Ancien-la-Chique*).

— Eh bien ! mon pauvre garçon, dit-elle, te voilà bien embarrassé et bien inquiet !

— Oui, en vérité, grand'mère, bien que je ne sois pas un poltron, répondit Goulven.

— Rassure-toi, mon fils ; je viens à ton secours.

— Prenez une goutte de cette liqueur, grand'-mère, pour vous réchauffer le sang.

Et Goulven versa plein le verre d'eau-de-vie ; mais, comme il n'y avait qu'un verre, la vieille lui dit :

— Je veux trinquer avec toi, mon fils, et tu n'as qu'un verre.

— Je n'en ai qu'un, en effet, répondit Goul-

ven; mais buvez d'abord, et puis je boirai après vous.

Mais la vieille alla à l'autel, y prit le calice et dit à Goulven :

— Verse-m'en là-dedans.

Goulven remplit le calice d'eau-de-vie; ils trinquèrent, et la vieille avala tout d'un trait. Se sentant alors ragaillardie, elle parla de la sorte :

— Écoute-moi, mon fils; aie confiance en moi; fais bien exactement ce que je vais te dire, et il ne t'arrivera pas de mal. Un peu avant le premier coup de minuit, tu te retireras dans ce confessionnal que voilà, et tu t'y tiendras bien caché, et sans faire le moindre bruit. Ne t'effraie pas de ce que tu verras ou entendras, et garde le plus profond silence, ou tu es perdu. La fille aînée du roi d'Angleterre a été emportée toute vivante par le diable, à cause d'un grand crime qu'elle a commis, et, toutes les nuits, elle revient ici et met en pièces le factionnaire qu'elle y trouve. Pour la sauver de l'enfer, il faut faire en sorte de lui échapper pendant trois nuits consécutives, et lui enlever avec la main, la troisième nuit, une de ses pantoufles de fer rouge. A celui qui réussira dans cette entreprise, le roi donnera sa couronne, avec la main de sa fille. Je viendrai chaque nuit te voir ici et te dire ce que tu auras à faire. Prends donc courage; ne t'effraie de rien, et tu

réussiras. Chaque épreuve ne durera, du reste, que le temps que mettront à sonner les douze coups de minuit.

La vieille disparut alors. Onze heures et demie sonnèrent un instant après. Goulven finit de vider le flacon d'eau-de-vie, pour se donner du courage, puis il se retira dans le confessionnal et attendit.

Au premier coup de minuit, il entendit sous terre un bruit effrayant, puis une dalle de pierre se souleva, et il sortit de dessous un grand jet de flamme, et au milieu du feu une jeune fille aux yeux enflammés, avec des serpents enlacés autour de son corps, et poussant des cris et des rugissements effrayants. Elle fit le tour de l'église, cherchant et furetant partout, en criant :

— Où donc est-il ? où est-il ? malédiction !...

Le douzième coup de minuit sonna, et elle disparut dans le gouffre, au milieu des flammes, en hurlant, et la dalle de pierre retomba bruyamment sur elle ; puis tout rentra dans le silence.

Goulven était près de mourir de frayeur dans son confessionnal. Il en sortit quand il vit qu'il n'y avait plus de danger, et se mit tranquillement à fumer sa pipe, pour attendre le jour. A cinq heures, le sacristain vint sonner l'*Angelus*, et il fut bien étonné de le trouver en vie, car, depuis longtemps, on ne retrouvait, chaque matin, qu'un cadavre horriblement mutilé.

Quand le roi apprit que le factionnaire de la dernière nuit était revenu sans mal, il le fit appeler, pour l'interroger. Goulven lui raconta tout ce qu'il avait vu et entendu, promit de tenter l'aventure une seconde fois, puis une troisième s'il en revenait la seconde, ainsi qu'il l'espérait bien, et le roi fut si content de lui, qu'il l'invita à dîner à sa table.

La nuit suivante, Goulven se rendit encore à l'église, avec un flacon d'eau-de-vie, comme la veille. Il attendait la vieille et commençait à s'impatienter, la croyant en retard, lorsque tout d'un coup elle parut encore à côté de lui. Ils trinquèrent encore ensemble, puis la vieille lui parla de la sorte :

— Tu as eu bien peur la nuit dernière, n'est-ce pas ? Eh bien ! cette nuit, tu en auras encore davantage. Voici ce qu'il te faudra faire. Au premier coup de minuit, la princesse viendra, mais plus furieuse et plus terrible qu'hier. Elle mettra en mille morceaux le confessionnal où tu t'étais caché ; mais, cette fois, tu te retireras dans l'escalier de la tour, et t'arrêteras sur la sixième marche. Quand elle aura fait le tour de l'église et mis le confessionnal en morceaux, en poussant des cris affreux, elle entrera dans l'escalier de la tour et commencera de monter les marches. Ne t'effraie pas pour l'entendre près de toi, car, au

moment où elle posera le pied sur la cinquième marche, le douzième coup de minuit sonnera, et il lui faudra retomber dans l'abîme.

La vieille disparut alors, et Goulven alla se placer debout sur la sixième marche de l'escalier de la tour. Au premier coup de minuit, la dalle se souleva encore, et la princesse s'élança du gouffre, au milieu des flammes. Elle fit le tour de l'église, en criant et en hurlant, comme une bête féroce, puis, se jetant sur le confessionnal, elle le réduisit en poussière. Elle se précipita alors dans l'escalier de la tour, qu'elle remplit de feu. Goulven faillit s'évanouir et tomber de frayeur. Heureusement que le douzième coup de minuit sonna au moment où la princesse portait le pied sur la cinquième marche, et il lui fallut retourner aussitôt à l'abîme et s'y engloutir, en maudissant et en blasphémant Dieu.

Quand tout fut rentré dans le silence, Goulven redescendit de l'escalier, plus mort que vif ; il but un verre d'eau-de-vie, pour se réchauffer le sang, glacé par la frayeur, puis il se mit à fumer sa pipe, pour attendre le jour.

Il dîna encore avec le roi, qui le combla d'éloges et de félicitations, et l'exhorta à monter la garde dans l'église pour la troisième fois.

— C'est bien mon intention, répondit Goulven, car je veux vous rendre votre fille, que vous avez

perdue ; et si je ne le fais pas, nul autre ne le fera.

Goulven se rendit donc, pour la troisième fois, à l'église, quand l'heure fut venue. La vieille femme vint encore, comme les deux nuits précédentes, et lui parla de la sorte :

— Voici la dernière nuit, la dernière épreuve, et si tu en sors encore victorieux, comme je l'espère, tu épouseras la princesse que tu auras retirée de l'enfer, et tu seras roi d'Angleterre. Voici ce qu'il te faudra faire, cette fois : un peu avant le premier coup de minuit, tu te coucheras à plat ventre, au coté gauche de la dalle qui recouvre le gouffre, puis, quand la dalle se soulèvera et que la princesse paraîtra au milieu des flammes, tu saisiras lestement, de la main droite, la pantoufle de son pied gauche, et la jetteras dans l'abîme. Si tu y réussis, les feux s'éteindront à l'instant, et la princesse sera sauvée ; si, au contraire, tu ne réussis pas, la princesse t'entraînera avec elle dans l'abîme, et vous serez damnés tous les deux à jamais ! Te sens-tu le courage de tenter l'épreuve ?

— Je veux aller jusqu'au bout, répondit Goulven.

Ils trinquèrent encore, puis la vieille lui fit ses adieux et partit, en lui disant qu'il ne la reverrait plus.

Quand l'heure de minuit approcha, Goulven se coucha à plat ventre, au côté gauche de la dalle, et attendit. Au premier coup de minuit, il entendit un bruit épouvantable sous terre, puis la dalle se souleva et la princesse parut au milieu des flammes, comme à l'ordinaire. Goulven saisit lestement sa pantoufle de fer rouge, qui lui brûla la main, et la précipita dans l'abîme. Aussitôt les feux s'éteignirent, le gouffre se referma et la princesse cessa de souffrir et s'élança au cou de son sauveur, en s'écriant :

— Ah ! que Dieu te bénisse, car tu m'as sauvée du feu et des tourments de l'enfer ! Je suis la fille du roi d'Angleterre. Viens avec moi trouver mon père, pour qu'il me donne à toi pour épouse et te mette sur la tête sa propre couronne, la couronne d'Angleterre !

Et ils se rendirent ensemble auprès du vieux roi, qui fut si heureux de revoir sa fille, qu'il croyait perdue pour jamais, qu'il en pleura de joie. Il mit la main de la princesse dans celle de son sauveur, posa sa couronne royale sur la tête de celui-ci, et donna l'ordre de sonner toutes les cloches de la ville, en signe de réjouissance, et de faire immédiatement les préparatifs de la noce. Il y eut des festins, des fêtes et des réjouissances publiques, dans tout le royaume, pendant un mois entier.

Au bout de quelque temps, Goulven, que nous nommerons à présent le roi d'Angleterre, désira venir en France, avec sa femme pour faire visite au roi. Ils partirent avec une nombreuse suite. Le roi de France les reçut avec pompe et solennité, et ordonna une revue générale. Le roi d'Angleterre, en passant dans les rangs, reconnut son vieux camarade *Ancien-la-Chique*. Il s'arrêta devant lui et dit à son capitaine (qui était le même, celui qui lui avait enlevé sa première femme) :

— Comment, capitaine, pourquoi ce vieux serviteur-là n'est-il pas décoré ? Je suis sûr qu'il l'a mérité plus d'une fois.

Et détachant sa propre croix, il la donna au vieux grognard en lui disant :

— Prenez, mon brave; je veux vous décorer de ma propre main...

Voilà tout le monde étonné, et *Ancien-la-Chique* lui-même, car il ne reconnaissait pas son ancien camarade.

Avant de quitter la France, le roi d'Angleterre voulut offrir un repas à tous les officiers de l'armée, depuis le grade de capitaine. Ceux qui étaient mariés étaient priés d'amener aussi leurs femmes. *Ancien-la-Chique* fut également invité, comme nouveau décoré. Le festin fut magnifique.

Au dessert, le roi de France dit :

— Qui nous contera quelque plaisante histoire, avant de nous lever de table ?

— Moi, dit le roi d'Angleterre. Je veux vous conter un rêve que j'ai fait, la nuit dernière, un singulier rêve, comme vous allez voir. J'ai donc rêvé que j'étais natif de la petite ville de Tréguier, en Basse-Bretagne, et que je m'étais marié à une servante, contre le gré de mon père. Cette femme, dont je croyois avoir fait le bonheur partit un jour pour Rennes, avec un capitaine. Comme je l'aimais, je partis à sa recherche et, arrivé à Rennes, je m'engageai comme simple soldat dans le régiment de ce beau capitaine. Ma charmante femme me reconnut et chercha le moyen de se débarrasser de moi. Elle donna un jour un dîner à quelques officiers et amis de son mari, et m'y fit inviter aussi. Pendant le dîner, une servante, qui avait reçu des ordres en conséquence, introduisit adroitement et sans que je m'en aperçusse un couvert d'argent dans la poche de mon habit, puis elle s'en alla et revint tôt après dans la salle en criant : « Madame, il y a des voleurs chez vous ! On vient de dérober votre couvert d'argent !.. » Le beau capitaine se leva alors et dit : « Il faut que le couvert se retrouve avant que personne sorte; d'ailleurs, je ne vois ici qu'un homme qui soit capable d'une pareille indélicatesse... » Et on me

fouilla, et on trouva le couvert dans ma poche. Je fus immédiatement jeté dans un cachot puis condamné à mort et fusillé...

Tout le monde écoutait avec la plus grande attention ; mais le capitaine et sa femme pâlissaient à vue d'œil et ne paraissaient pas être à leur aise. Le roi d'Angleterre, qui les regardait de temps en temps, s'en aperçut et dit :

— Tout ceci, comme je vous l'ai dit en commençant, n'est qu'un rêve, et personne ne doit s'en inquiéter, ni y attacher plus d'importance qu'on n'en donne ordinairement aux rêves. Je continue donc. Je fus condamné à être fusillé et exécuté. Mais, un vieux soldat, un brave camarade que j'avais, et que je voudrais bien retrouver quelque jour, me déterra pendant la nuit et me rappela à la vie, avec je ne sais quelle drogue...

— C'est vrai ! Il me semble connaître cette histoire-là ! ne put s'empêcher de s'écrier *Ancien-la-Chique*.

Le capitaine et sa femme se levèrent pour sortir, prétextant une indisposition.

— Je désire que personne ne sorte avant que j'aie terminé mon histoire ; j'ai du reste bientôt fini, dit le roi d'Angleterre.

Et il continua ainsi :

— Je passai alors en Angleterre, et je m'y engageai dans l'armée. J'eus le bonheur de rendre

service à la princesse fille du roi des Anglais, que voici, — et il montrait sa femme, — et son père, pour m'en récompenser, m'accorda la main et me posa lui-même sa couronne sur la tête. Puisque Dieu, de si bas, m'a élevé si haut, mon devoir est de punir, à présent, les méchants comme ils le méritent, et de récompenser les bons.

Le capitaine et sa femme tombèrent à genoux en criant :

— Grâce ! grâce ! Au nom de Dieu, laissez-nous la vie !...

— Ah ! mon beau capitaine, ah ! ma charmante et fidèle épouse, vous ne vous attendiez pas à me revoir, n'est-ce pas ? après m'avoir fait fusiller et enterrer ! Mais Dieu, qui veut que chacun soit payé selon ses œuvres, m'a conduit ici pour vous juger et vous récompenser comme vous le méritez.

Et les montrant du doigt aux valets, qui écoutaient en silence et saisis d'étonnement, comme tout le monde :

— Faites chauffer un four à blanc, et qu'on y jette ces deux criminels !...

Ce qui fut fait.

Se jetant alors au cou d'*Ancien-la-Chique :*

— Et toi, mon vieux camarade, mon fidèle ami, tu viendras avec moi en Angleterre, et tu seras général en chef de mes armées.

Alors ils prirent congé du roi de France et de sa cour et retournèrent en Angleterre, et depuis, je n'ai pas eu de leurs nouvelles.

(Conté par Hervé Colcanab, maçon à Plouaret, janvier 1869.)





VEILLÉE BRETONNE

SUPERSTITIONS, HISTOIRES DE REVENANTS, SABBATS DE CHATS.

Je donne les petits récits qui suivent sous la forme de *veillée*. C'est dans ce cadre, en effet, que je les ai entendus, et je me suis efforcé de les reproduire fidèlement, sans amplifications, embellissements ni commentaires. Bien qu'ils me fussent restés assez présents à la mémoire, je me les suis fait répéter, plus tard, pour raviver mes souvenirs.

La scène se passe au manoir paternel de Keranborn, en Plouaret, vers 1836. J'étais enfant alors,

et j'aimais beaucoup, comme aujourd'hui du reste, les histoires de revenants et les contes merveilleux.

On est au mois de décembre ; le temps est froid et la terre couverte de neige. Après le repas du soir terminé, après la vie du saint du jour lue en breton, et les prières récitées en commun, à haute voix, toute la maisonnée — maîtres, enfants, serviteurs et journaliers — est réunie en cercle autour d'un grand feu, qui pétille et flamboie gaîment dans la vaste cheminée de la cuisine. On parle d'abord du temps qu'il fait, des travaux de la saison, des semailles en retard, de chevaux, de bœufs ; puis, insensiblement et comme par une pente naturelle, la conversation en arrive aux histoires de revenants, aux contes merveilleux et aux superstitions courantes du pays, et chacun conte son histoire et place son mot.

— La nuit de Noël approche, dit Pipi Riou, le charretier ; s'il continue de faire ce temps-là, il ne fera pas beau aller à la messe de minuit.

— D'autant plus qu'il n'y aura pas de clair de lune, répondit Jolory, un des domestiques.

— On raconte bien des histoires singulières sur la nuit de Noël, dit le vieux Talec, journalier.

— Oui ; aussi, cette nuit-là, reprit Jolory, nul

animal ne dort, excepté le crapaud et l'homme, selon un proverbe connu :

Noz ann Nédelec na gousk ken
Met ann tousec ha mab ann den.

et on assure que, pendant la messe de minuit, les feux du purgatoire s'éteignent, et que les pauvres âmes qui y expient des péchés commis sur la terre éprouvent quelque soulagement.

— J'ai entendu conter encore, dit le domestique Fanch ar Moal, que, cette même nuit, les animaux parlent la langue de l'homme et s'entretiennent entre eux de leurs petites affaires, tout comme nous autres. Ils se racontent leurs travaux, leurs peines, leurs plaisirs, leurs projets, leurs voyages et leurs aventures. Et si cela est ainsi, moi je pense que les animaux peuvent bien avoir été des hommes, un jour, et que Dieu en punition de leurs fautes, les aura changés en bêtes plus ou moins intelligentes, plus ou moins malheureuses, selon leur degré de culpabilité. Et si cela est vrai, en parlant la langue de l'homme la nuit de la Nativité de Notre-Seigneur, les animaux ne feraient que recouvrer pour un moment un bien qu'ils auraient perdu et dont ils ont peut-être conservé quelque souvenir. C'est pour cela

que je n'aime pas à voir maltraiter les animaux (1).

— Je ne sais, dit le vieux Talec, si jamais les animaux ont été des hommes, et je n'ai pas grande confiance en ce que vient de nous dire Jolory là-dessus; mais ce que je crois davantage, c'est qu'ils parlent en effet la langue de l'homme, durant la nuit, ou du moins une partie de la nuit de Noël, et voici ce que j'ai entendu raconter à ce sujet.

A Kerandouff, en Plouaret, on était une nuit — précisément une nuit de Noël — réunis autour du feu, comme nous le sommes ici, et l'on parlait de choses et d'autres, en attendant l'heure d'aller à la messe de minuit. Quelqu'un ayant dit aussi que les animaux parlaient, cette nuit-là, la langue de l'homme, Ervoanic Hélary, l'incrédule et le vantard, qui se trouvait là, se mit à rire et à se moquer de celui qui avait parlé de la sorte, prétendant que tout cela n'était que mensonges, histoires de bonnes femmes et de commères, qui ne méritaient pas qu'on y fît attention. « Au reste, ajouta-t-il, bien que je n'aie aucun doute à ce sujet, je veux aller m'enfermer, cette nuit même, dans l'étable aux bœufs, et s'ils

(1) J'ai entendu réellement émettre cette opinion, et en ces termes, par un paysan breton complètement illettré.

parlent, je les entendrai bien et vous en donnerai des nouvelles demain matin. »

Et il fit comme il dit. Il se rendit à l'étable aux bœufs vers les onze heures, et se cacha dans leur râtelier, afin de mieux entendre s'ils parlaient. Les bœufs continuèrent de ruminer gravement, sans paraître faire attention à lui. Il commençait à s'impatienter et se félicitait déjà d'avoir raison de persister dans son incrédulité à l'endroit de cette sotte histoire, comme de tant d'autres, quand, à minuit juste, le grand bœuf roux parla ainsi :

— Notre Seigneur vient de naître, mes enfants, le Dieu miséricordieux et tout-puissant, et il n'est pas né dans un palais ni dans la maison d'un riche de la terre ; il est venu au monde, comme le dernier des malheureux, dans une crèche, entre un bœuf et un âne ! Gloire au Seigneur !

Et tous les bœufs répétèrent en chœur :

— Gloire au Seigneur !

Ervoanic Hélary dressait les oreilles et ne revenait pas de son étonnement.

Puis le bœuf noir demanda au bœuf roux :

— Que ferons-nous demain, mon frère ?

— Demain, nous irons porter en terre, au cimetière de la paroisse, le corps d'Ervoanic Hélary, du pauvre Ervoanic, l'indiscret et l'incrédule, qui est ici, caché dans notre râtelier.

— Nous porterons en terre le corps d'Ervoanic Hélary, l'indiscret et l'incrédule, qui est ici caché dans notre râtelier, répétèrent en chœur tous les bœufs.

Ervoanic ne riait plus, je vous prie de le croire, et il aurait voulu être à cent lieues de là.

Craignant que les bœufs ne voulussent le tuer sur place, pour ne pas mettre en défaut leur funèbre prédiction, il sauta à bas du râtelier, où il se tenait blotti, et se sauva à toutes jambes.

Les bœufs le laissèrent partir. Pâle, effaré, mourant de peur, il courut se coucher dans son lit... et n'en sortit que pour aller au cimetière de sa paroisse, traîné par les bœufs qui lui avaient prédit sa mort.

— J'ai entendu conter encore, dit Jolory, que, la nuit de Noël, au moment de l'élévation, à la messe de minuit, quand l'officiant montre aux fidèles l'Hostie consacrée, l'eau des puits et des fontaines se change en vin.

— Moi aussi, je l'ai entendu dire, dit Fanch ar Moal, et Laou Troadec m'a même affirmé qu'à Guergarellou, il était allé se placer près du puits à minuit, au moment où l'on entrait à la messe, et que dès qu'il entendit le tintement de la cloche annonçant l'élévation, vite il tira un seau d'eau et se mit à boire à même le sceau ; et c'était, assurait-il, du vin délicieux et comme il n'en avait

jamais bu. Mais il avait à peine aspiré deux ou trois gorgées que la cloche cessa de sonner, et dès lors il ne buvait plus que de l'eau.

— On assure, dit quelqu'un, que le *Caric ann Ankou* (le petit chariot de la mort) a été entendu, la semaine dernière, dans le village du Kerouez, la nuit même où est mort le bonhomme Kerboriou.

— Je l'ai entendu dire aussi, reprit Jolory. Je n'ai jamais vu *Caric ann Ankou*, bien que j'en aie souvent entendu parler. Il ressemble assez, assurent ceux qui l'ont vu, à nos petites charrettes de cultivateurs; il est recouvert d'un linceul blanc, attelé de deux chevaux blancs et conduit par la Mort en personne, tenant en main sa grande faux, qui brille au clair de la lune, et même dans l'obscurité. L'essieu grince et crie toujours, comme celui d'une charrette qu'on ne graisse point. Il passe souvent, invisible, par les chemins; d'autres fois aussi, on le voit, mais toujours on entend crier l'essieu. Ma mère m'a affirmé l'avoir entendu, maintes fois, passer devant notre maison, au carrefour du Kerouez.

Une nuit que mon père était rentré fort tard, revenant de je ne sais quel *pardon* (mon père, comme vous le savez, était *sonneur*) (ménétrier), et ayant bu de nombreuses chopines de cidre, selon son habitude, ma mère dit, pendant qu'il mangeait sa soupe, avant de se coucher :

— Voila encore *Caric ann Ankou* qui passe ! Quelqu'un va mourir dans la paroisse, pour sûr !

Mon père, qui n'avait peur de rien, surtout quand il avait bu, se lève aussitôt en jurant et en disant :

— *Carric ann Ankou !* Tonnerre de Brest ! il y a assez longtemps que j'en entends parler, et je voudrais bien le voir, au moins une fois dans ma vie : où est-il ?

Et le voilà sorti, nu-tête, pieds nus, et de courir dans la direction du Vieux-Marché en criant :

— Holà ! hé ! camarade, attendez donc un peu ; n'allez pas si vite : je voudrais bien vous voir et causer avec vous un peu... »

Mais soudain il s'arrêta, ses jambes faiblirent, il eut peur et s'en retourna tout penaud, n'ayant rien vu, et il se coucha tranquillement et n'en parla plus.

— Eh bien ! moi, dit Riou, j'ai vu *Caric ann Ankou*, et bien vu, et je puis vous en parler.

— Contez-nous cela, Riou, lui dit-on de tous côtés.

— C'était du temps que j'étais domestique à Keravennou, chez le grand Morvan. Le bonhomme L'Ahellec, que quelques-uns de vous ont connu, y était malade, et il allait s'affaiblissant et baissant tous les jours. Un matin, que je m'étais levé avant le jour pour soigner les chevaux (c'était, je

crois, dans le mois de janvier), je fus bien étonné de voir une charrette attelée de deux petits chevaux blancs entrer dans la cour. « Qui est-ce, et que peut-il venir chercher ici avec sa charrette, avant le jour ? » me demandai-je. Et je cherchais à reconnaître le charretier et ses chevaux ; mais ce fut en vain. La charrette était recouverte d'un drap blanc, et le conducteur s'enveloppait d'une sorte de manteau également blanc et tenait une faux sur son épaule gauche. Je ne pus voir sa figure. Tout cela me paraissait étrange. La charrette continuait d'avancer, tranquillement, vers la porte de la maison. Quand elle passa près de moi, à deux ou trois pas, je dis en m'adressant au charretier inconnu :

— Bonjour, camarade ! Vous êtes bien matinal : il ne fait pas encore jour.

Pas de réponse. La charrette avançait toujours, et, en un clin d'œil, charrette, chevaux et charretier disparurent et entrèrent dans la maison par le trou du chat. Je me dis alors :

— C'est *Caric ann Ankou*, qui vient chercher le bonhomme L'Ahellec !

Et j'allai à l'écurie réveiller mon camarade Menou et lui faire part de ce que je venais de voir.

— Le bonhomme L'Ahellec n'ira plus loin, me répondit Menou, et je ne serais même pas étonné qu'il fût déjà trépassé.

Et en effet, ce matin-là même, au point du jour, le bonhomme L'Ahellec mourut, après une longue et douloureuse maladie.

— Beaucoup de personnes, dit Jolory, prétendent avoir vu ou entendu *Caric ann Ankou*, et croient que, toujours, il annonçait sûrement une mort prochaine là où on le voyait ou l'entendait. Certains oiseaux aussi sont réputés messagers de mauvaises nouvelles, et un hibou piaulant sur la cheminée ou le toit d'une maison, un corbeau passant, la nuit, devant une fenêtre en jetant son cri lugubre, sont, nous assure-t-on, l'indice certain qu'un cercueil ne tardera pas à sortir de cette maison. Mais quel est celui de nous qui, heureusement, n'a pu, maintes fois et avec raison, accuser ces oracles de mensonge ?

Laouic Mihiec, le garçon vacher, dit avoir vu les lavandières de nuit lavant leurs linceuls au clair de la lune, sur l'étang du moulin de Pont-Meur, et le bruit de leurs battoirs retentissait dans la vallée comme des coups de canon.

— Malheur au voyageur attardé, dit Fanch ar Moal, qui, se rendant à leurs prières, les aide à tordre leur linge, car, s'il n'a pas la précaution de tourner dans le même sens qu'elles, elles lui tordent les bras, puis tout le corps, et le lendemain matin, on le trouve mort au bord du douet. C'est ce qui arriva au malheureux Gabic Cloarec,

à *Pont-ar-Goascan,* une nuit du mois de novembre qu'il s'était attardé à boire, au bourg de Plouaret.

Jannic Bihan, le petit pâtre, avait entendu, dans le *Prat-braz* (le grand pré) de Keranborn, celui qui va partout criant d'une voix lamentable et effrayante : *Ma momm ! ma momm !...* (Ma mère ! ma mère !...) et qu'on ne voit jamais ; et son sang s'était glacé dans ses veines, ses cheveux s'étaient dressés sur sa tête, et ce n'est qu'à grand'peine qu'il avait pu revenir à la maison, où il était arrivé tout essoufflé, tout pâle et ne pouvant parler.

— Malheureux ! lui dit Jeannette Kérival, qui filait sur son rouet, au bas de la cuisine, et ne perdait pas un mot de ce qui se disait près du feu, il fallait réciter aussitôt un *De profundis*, et tu aurais délivré une pauvre âme en peine, car c'était sans doute l'âme de quelque pauvre jeune homme qui se sera perdu, malgré les conseils et les bons avis de sa mère, pour avoir trop aimé la danse, le jeu ou le cabaret ; et maintenant il est condamné à errer sur la terre des vivants, en jetant cette plainte lamentable, qui effraie tous ceux qui l'entendent, jusqu'à ce qu'il rencontre quelqu'un qui, au lieu de prendre la fuite, comme toi, récite un *De profundis* à son intention, et sur le lieu même.

— C'est, dit Fanch ar Moal, comme celui qui s'en va continuellement à travers les campagnes en disant : *Sed libera nos a malo !* On a beau regarder de tous cotés, l'on ne voit rien ; l'on entend seulement une voix triste et plaintive qui dit sans cesse : *Sed libera nos a malo ! sed libera nos a malo !...* Je l'ai entendue très-bien, cette voix, l'an dernier, une nuit que je passais tard par le bois du Kerouez, et j'eus grand peur, ma foi !

— Il fallait tout bonnement répondre : *Amen !* dit Gaod al Laouénan, et tu aurais aussi délivré une pauvre âme en peine. Songe donc combien facilement tu aurais pu délivrer cette âme, rien qu'en disant : *Amen !* Si la pauvre âme ne rencontre que des peureux et des poltrons comme toi, elle souffrira longtemps encore dans le feu du purgatoire !

— C'est bien facile à vous de dire cela, ici, Gaod, reprit Fanch ar Moal, assise comme vous l'êtes là, tranquillement, à votre rouet. Mais si vous aviez été à ma place, si vous aviez entendu cette voix, comme elle était triste et lamentable, vous n'auriez pas été plus brave que moi, et vous auriez aussi gardé le silence.

— Job Guenveur, reprit Jolory, m'a assuré avoir vu le diable lui-même au *Pavé-dirr* (1), pas-

(1) Le *Pavé-dirr*, ou pavé d'acier, est un tronçon de voie

sant au triple galop, au plus fort d'un orage. Il montait à rebours un cheval noir, qui faisait feu et flamme de ses quatre pieds, des yeux et des naseaux, et se dirigeait vers le Vieux-Marché, pour y happer sans doute l'âme de quelque grand pécheur à l'agonie.

— Moi, dit Jannic Bihan, une nuit que je cherchais une vache égarée dans le bois de châtaigniers, j'ai vu une chandelle allumée près de la fontaine de Keranborn, et, tout auprès, une belle fée en robe blanche, assise au bord de l'eau, et qui peignait ses cheveux avec un peigne d'ivoire.

— Et le lutin de Keranborn, ne l'as-tu pas aussi vu ? lui demanda Fanch ar Moal.

— Non, je ne l'ai pas encore vu, mais on m'a dit qu'il loge sur le grenier de la grande grange, et je me garderai bien d'y aller voir.

— Depuis longtemps on ne l'a pas vu, dit Jolory; autrefois, il se montrait plus souvent; du reste, les lutins sont généralement inoffensifs et rendent de grands services, dans les fermes, soignent les chevaux et les bœufs, et ne les laissent manquer de rien la nuit. Mais il ne faut pas leur jouer de mauvais tours, par exemple. A Rune-Riou, il y avait — et il n'y a pas encore longtemps de

romaine, encore très-reconnaissable, entre le bourg de Plouvenez-Moëdec et celui du Vieux-Marché, près de Plouaret.

cela — un lutin qui avait pris en affection le charretier et la cuisinière, Yves Troadec et Guyona Marzinn, et leur rendait toutes sortes de services. Il avait soin des chevaux, des bœufs et des vaches, renouvelait souvent leur litière et le foin, dans les râteliers, les étrillait, les lavait et les tenait propres et luisants. Aussi, l'attelage de Yves Troadec était-il le plus beau et le meilleur de toute la paroisse, et les vaches donnaient toujours du lait et du beurre en abondance, et Guyona et lui avaient les bonnes grâces de leurs maîtres, et cela à bon marché, car le lutin faisait presque toute leur besogne. Mais Guyona qui était alors jeune et d'humeur folâtre, s'avisa un jour de jouer au bon lutin un tour qui lui coûta cher, et, à Troadec aussi. Tous les soirs, l'hiver, quand tout le monde était couché, dans la maison, le lutin venait s'asseoir au coin du foyer, sur un galet rond et poli qui servait d'escabeau pour se chauffer, et Guyona avait soin de déposer pour lui, sur la pierre calcinée de l'âtre, une bonne crêpe de sarrasin ou un peu de bouillie frite au beurre, dans une écuelle, et de son lit elle pouvait contempler son serviteur, avec son chapeau à larges bords, et pas plus grand qu'un *corrandon* (nain), qui mangeait avec délices le petit souper préparé par sa gentille amie la cuisinière, puis se chauffait tranquillement, en écoutant les chants du grillon.

Je ne sais quel démon inspira à Guyona l'idée malencontreuse de chauffer, un soir, le galet au feu, puis de le remettre à sa place accoutumée, comme si de rien n'était. A son heure ordinaire, le lutin vint et s'assit dessus ; mais il s'enfuit aussitôt en poussant des cris terribles et en renversant dans la cuisine les marmites, les chaudrons, les pots, les écuelles et toute la vaisselle. A partir de ce jour, on ne revit pas le bon lutin, et les chevaux et les bœufs maigrirent à vue d'œil, et les vaches ne donnèrent presque plus de lait, et le peu qu'elles en donnaient tournait et aigrissait, presque aussitôt. Guyona perdit sa gaîté habituelle, et elle avait la main si malheureuse, la pauvre fille, que tous les jours elle cassait une marmite, un plat, une écuelle ou quelque autre objet. Enfin, ses maîtres étaient si mécontents d'elle et d'Yves Troadec aussi, qu'ils les congédièrent. Ils étaient déjà fiancés et ils se marièrent ; mais, le guignon ne cessa pas de les poursuivre, et vous savez comme ils sont malheureux aujourd'hui, chargés d'enfants et réduits à mendier de porte en porte !

Pipi Gouriou, le tisserand, écoutait attentivement tout ce que l'on disait, debout sous le manteau de la cheminée, et gardait le silence. Jolory l'apostropha soudain en ces termes :

— Tu ne dis rien, toi, Pipi Gouriou ; tu dois

savoir pourtant de belles histoires de revenants et de fantômes. Conte-nous aussi quelque chose.

— J'ai été longtemps, dit Pipi Gouriou, sans croire aux histoires de revenants et d'apparitions de toute sorte que j'entendais aux veillées d'hiver, et je raillais impitoyablement ceux qui y croyaient, et je traitais leurs récits de contes de bonnes femmes et d'absurdes rêveries, bons tout au plus à faire peur aux enfants et aux jeunes filles. Aujourd'hui, il n'en est plus de même. Je n'ai peur d'aucun être vivant sur la terre, animal ou homme, pourvu qu'il n'ait qu'un baptême sur sa tête (1) (c'était un géant pour la taille et un hercule pour la force, que Pipi Gouriou) ; mais quand il s'agit d'esprits, de fantômes, d'apparitions et de choses surnaturelles, je ne suis plus si fier. Voici à quelle occasion je me suis converti sur ce point, si vous êtes curieux de le savoir.

Dans ma jeunesse, j'étais passionné pour le jeu de cartes, et presque toutes les nuits, l'hiver, nous nous réunissions cinq ou six, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, et là nous risquions follement et perdions le plus souvent le peu d'argent dont nous pouvions disposer et que nous avions eu tant de mal à gagner. En vain mon père

(1) Expression bretonne : *Mar na eûs nemet eur vadeziant war he benn.*

et ma mère firent-ils tous leurs efforts pour me détourner de ces dangereuses réunions : je ne les écoutais pas ; mais Dieu voulut aussi s'en mêler...

Une nuit que je revenais, seul, vers les trois ou quatre heures du matin, de Roz-an-c'hogo, où nous avions passé la nuit à jouer chez Robert ar Manac'h, arrivé à *Pont-ar-c'hastel* (le Pont-du-Château), je m'aperçus avec surprise que j'étais suivi d'un barbet noir. Je ne connaissais pas ce chien et ne l'avais jamais vu jusqu'alors. Cependant, il se tenait si près de moi, que je le caressai, en lui passant la main sur le dos. Des étincelles en jaillirent. Cela m'étonna. Je voulus chasser l'animal ; mais quand je le menaçai de mon bâton, il ouvrit une énorme gueule garnie de deux rangées de dents aiguës et rouges comme des clous sortant d'une fournaise, puis il faisait entendre un grognement comme je n'en avais jamais entendu faire à aucun animal au monde. Ma foi ! j'eus peur, moi qui me vantais de n'avoir peur de rien. Je montai l'escalier taillé dans le roc vif et qui conduit aux ruines du vieux château, sur la motte féodale. Le chien me suivait toujours. En passant devant la vieille chapelle en ruines de Notre-Dame-de-Bon-Secours, qui est sur la hauteur, je fis le signe de la croix. Le chien grogna d'une façon étrange et devint menaçant. J'avais grand'peur et ne savais où me cacher. Je

poussai la porte de la chapelle ; elle céda, heureusement, et j'entrai. Mais, au même moment, le monstre fit entendre un cri si effrayant que la terre en trembla, et qu'il me sembla que la chapelle allait s'écrouler et m'écraser sous ses débris. Je me blottis au coin de l'autel, plus mort que vif, et ce ne fut que quand il fit grand jour que j'osai regagner ma maison. Je me couchai et restai toute la journée au lit avec la fièvre.

Je ne dis rien de ceci à personne ; mais je n'étais pas corrigé. Je continuai de fréquenter les réunions où l'on jouait ; mais désormais, quand je revenais de nuit de Roz-an-c'hogo, je ne passais plus par le chemin du vieux château, à moins d'être accompagné de deux ou trois camarades ; j'aimais mieux faire un long détour par Keriavily.

— Ce chien noir, dit Fanch ar Moal, était pour sûr le diable. Souvent il se déguise ainsi sous la forme d'un barbet noir ou d'un chat noir, qui suit les gens, la nuit. Mais, si tu avais eu sur toi un peu d'eau bénite dans une burette, tu n'aurais eu qu'à lui en jeter quelques gouttes, et tu l'aurais vu faire de drôles de grimaces et disparaître sous terre. Il est prudent d'avoir toujours sur soi une petite burette d'eau bénite, quand on voyage la nuit.

— Une autre nuit, reprit Gouriou, nous avions

fait la partie à Penanhoat, près de la chapelle de Saint-Maudès, et je m'en retournais seul, vers trois heures du matin. Il me fallait passer par le chemin creux du Melehonnec, qui, comme vous le savez, jouitd'une assez mauvaise réputation, et qu'on dit fort mal hanté.

Ordinairement, quand la nuit est avancée, les journaliers et les artisans qui reviennent de leur journée aiment mieux faire un détour que de s'engager dans ce chemin. J'y entrai sans hésiter. La nuit était sans lune et sans étoiles, et il faisait noir comme dans un four. Vous savez que le chemin est encaissé des deux côtés par de hauts talus surplombant à pic et garnis de ronces, d'épines et de branchages d'arbres qui s'entrecroisent d'un côté à l'autre. De plus, il est si étroit, qu'une charrette peut y passer tout juste. Je trébuchais à tout moment contre des cailloux, et je jurais comme un Turc. Soudain, j'entendis un vacarme de diable, comme feraient une douzaine de lourdes charrettes pleines de ferrailles et lancées à grande vitesse sur un pavé inégal et cahoteux; et des cris effrayants, des lamentations, des pleurs et des malédictions, des grincements de dents se mêlaient à tout ce bruit. Puis je vis s'avancer sur moi (j'en frémis encore d'épouvante et d'horreur, quand j'y pense) quelque chose, comme une maison, ou plutôt une grande armoire de fer à

cent compartiments, dont les battants et les tiroirs s'ouvraient et se refermaient avec fracas. Et cette machine de l'enfer remplissait le chemin, et des tourbillons de flamme et de fumée sortaient de chaque compartiment. Impossible de grimper sur le talus ou de se ranger à droite ou à gauche. Je me crus perdu. Je fis le signe de la croix et recommandai mon âme à Dieu. La machine, ou plutôt le monstre, passa si près de moi, que je me sentis rôtir et tombai, la face contre terre, pendant qu'il continuait sa route. Et j'assistai là à un spectacle que je n'oublierai jamais de ma vie, et quand je vivrais cent ans. Dans chacun des compartiments, qui étaient autant de fournaises remplies de flammes dévorantes, je vis pêle-mêle des hommes et des femmes tout nus, qui se tordaient dans des souffrances inouïes et tendaient vers moi des mains suppliantes et demandaient qu'on leur jetât quelques gouttes d'eau bénite ou un chapelet. Hélas! je n'avais sur moi ni eau bénite ni chapelet, et quand j'en aurais eu, la force m'aurait manqué pour faire ce qu'ils demandaient. Des diables hideux les maintenaient et les secouaient dans le feu avec des fourches de fer.

Dans une de ces fournaises ardentes, je crus même reconnaître un de mes amis, Guilherm Manac'h, qui était mort il y avait environ six

mois. C'était aussi un intrépide joueur et de plus un buveur incorrigible, et qu'on était plus sûr de trouver au cabaret qu'à l'église, les dimanches et jours de fête. Et le pauvre garçon, qui m'avait reconnu, me cria : « Change de vie, Pipi Gouriou, et prie pour moi ! »

Comme je vous l'ai déjà dit, j'étais tombé sans connaissance, la face contre terre, et, au point du jour, Cadiou le tailleur, en allant en journée à Keravennou, trébucha et tomba en heurtant contre moi ; et ayant approché sa lanterne de ma figure, il me reconnut et dit : « C'est cet ivrogne de Pipi Gouriou ! Quelle ventrée il a !... » Puis il me rangea contre le talus et continua sa route.

Une charrette passa tôt après. Il faisait déjà grand jour. Le charretier me reconnut, et, me croyant aussi ivre mort, il me mit sur sa charrette et me déposa chez moi. J'en fis une maladie, et je restai huit jours sur mon lit, avec une fièvre de cheval, délirant presque continuellement et croyant toujours voir l'infernale machine et entendre les cris des suppliciés.

Dès que je pus sortir, j'allai immédiatement trouver le curé de Plouaret, et je lui commandai une messe pour Guilherm Manac'h. Et depuis, on ne m'a jamais vu toucher aux cartes ni entendu me moquer de ceux qui, aux veillées d'hi-

ver, content des histoires de revenants, de fantômes et d'apparitions surnaturelles.

— C'était *ann arbellou* que vous aviez vu, Pipi Gouriou, lui dit Jolory; on les voit souvent par là.

Ce récit de Gouriou avait impressionné l'auditoire.

— Puisque nous en sommes sur le chapitre des revenants, dit la servante Marie Hulo, voici ce que m'a conté mon amie Marianna Lagadec elle-même.

C'était du temps qu'elle était servante à Kerouazle ; il y a de cela environ dix ans.

Un dimanche que c'était son tour d'aller à la messe du matin, au bourg de Plouaret, elle fut réveillée par le chant du coq.

Dans beaucoup de fermes, comme vous le savez, il n'y a ni montre ni horloge, et c'est ordinairement le chant du coq qui règle le lever, et le soleil qui donne les heures pendant le jour. Mais souvent le soleil ne paraît pas, et le meilleur coq se trompe aussi parfois, surtout pendant l'Avent, où tous les coqs affolent, dit-on, et de là beaucoup d'incertitude et d'erreurs au sujet de l'heure exacte. Il y avait bien une horloge à Kerouazle ; mais, voyant qu'il faisait clair, et convaincue qu'elle était en retard, Marianna ne songea pas à la consulter. Kerouazle, vous le savez, est

bien à une lieue du bourg de Plouaret, et l'hiver, il faut en partir avant le jour, pour n'être pas en retard à la première messe. Marianna s'habilla donc à la hâte, trempa son doigt dans le bénitier, fit le signe de la croix et partit. Elle crut aussi inutile de s'informer si le domestique dont c'était le tour d'aller à la messe matinale, afin de rester ensuite à la maison pour soigner les bestiaux, était parti. Il faisait un clair de lune magnifique, un temps sec et froid, et elle hâtait le pas, courait parfois et se disait : « La messe sera sûrement près de finir quand j'arriverai ; j'aurai honte à entrer si tard dans l'église... tout le monde me remarquera. »

Elle ne rencontrait personne sur sa route, ce qui la confirmait encore dans sa pensée qu'elle était en retard. Elle avait dépassé Lanwika et Rosanc'hlan ; elle arrivait au bourg de Plouaret, et elle n'avait encore vu personne. Dans son trouble et sa préoccupation, elle ne remarquait pas que toutes les portes étaient fermées sur la route et dans le bourg. Quand elle entra dans le cimetière seulement (1), elle vit du monde ; elle en vit même beaucoup, et tous, hommes et femmes, entraient pêle-mêle dans l'église, ce qui fit penser à Marianna : « Je me suis tant hâtée, que je ne serai

(1) Le cimetière était alors autour de l'église.

guère en retard, ou il y en aura bien d'autres avec moi. »

Elle ne remarqua pas encore qu'elle n'avait entendu aucune cloche sonner, et que tout ce monde ne semblait pas venir de plus loin que le cimetière.

Elle entra dans l'église par le porche. La messe commençait. L'église était pleine, comme un jour de grande fête, ce qui l'étonna un peu. Elle se plaça, selon son habitude, au bas de la nef, jeta un regard autour d'elle et ne reconnut personne. Mais ce qui l'étonna le plus, c'est le silence absolu qui régnait autour d'elle : pas de bruit de sabots ferrés sur les dalles de pierre, ni de ces toux si communes, l'hiver, dans les églises. Quelque extraordinaire que fût tout cela, elle s'en préoccupa peu, et, toute à sa prière, son esprit ne s'y arrêta pas. Quand vint le moment de communier, comme elle s'était confessée la veille et avait eu l'absolution, elle se présenta à la table sainte et reçut le saint Viatique. Mais elle fut seule à communier, ce qui lui parut bien extraordinaire.

Quand la messe fut terminée, l'officiant se tourna vers les assistants et parla de la sorte, debout sur les marches de l'autel :

« Je vais, à présent, mes frères et sœurs chrétiens, me rendre à Rozanc'hlan, pour porter le saint Viatique à Marharit Riwal, qui est à l'agonie.

J'invite à m'accompagner ceux d'entre vous qui vont dans cette direction, et que cela ne détournerait pas trop de leur chemin. »

C'était précisément sur la route de Marianna : aussi voulut-elle suivre le prêtre jusqu'au seuil de la malade, qu'elle connaissait bien, et qui habitait au bord de la route une pauvre chaumière isolée et tombant en ruines.

Le prêtre sortit de l'église, portant la sainte Eucharistie, et précédé d'un enfant de chœur qui agitait une clochette. Dans le cimetière, ceux qui ne devaient pas aller plus loin s'agenouillèrent sur le passage du bon Dieu. Une vingtaine de personnes, hommes et femmes, franchirent l'enceinte et se dirigèrent vers Rozanc'hlan. Marianna était de ce nombre. Et là encore, elle fut étonnée de ne reconnaître personne. Il lui sembla pourtant, un moment, reconnaître Périnaïc Congar : c'étaient sa taille, sa démarche, sa manière de s'habiller, et jusqu'au mouchoir bleu à fleurs qu'elle lui avait vu acheter à la foire de Bré. Elle ne put voir sa figure. Mais sa pauvre amie dormait en terre bénite, sous le grand marronnier du cimetière de Plouaret, depuis plus d'un an déjà : ce ne pouvait donc être elle.

Arrivé à la porte de Marharit Riwal, le prêtre entra dans la chaumière, et quelques-uns de ceux qui l'avaient suivi jusque-là entrèrent avec lui :

les autres attendirent, à genoux, à la porte. Marianna, qui avait encore assez loin à faire, continua sa route vers Kerouazle. Tout en marchant, seule, dans le silence, elle faisait à part soi ces réflexions :

« C'est singulier ! j'ai entendu la messe ; j'ai accompagné le prêtre jusqu'au seuil de la maison de Marharit Riwal, où j'ai dit cinq *Pater* et cinq *Ave* pour la pauvre femme, et il ne fait pas encore jour ! Car, ou je me trompe fort, ou il ne fait que clair de lune, et depuis Rozanc'hlan, je n'ai rencontré âme qui vive... C'est bien singulier ! »

Quant à tout ce qu'elle avait vu d'extraordinaire, depuis son départ de Kerouazle, à l'église, dans le cimetière, sur la route de Rozanc'hlan, où elle avait cru reconnaître son amie Périnaïc Congar, morte et enterrée depuis un an et plus, elle n'y songeait pas, tant elle était loin de trouver à tout cela rien de surnaturel.

Au moment où elle entrait dans la cour de Kerouazle, les coqs chantaient, le jour commençait de poindre, et le domestique Iann Kerbrat partait pour la première messe, au bourg de Plouaret. Il fut bien étonné de trouver Marianna qui rentrait à cette heure, et il lui demanda :

— D'où venez-vous donc, Marianna ?

— Et d'où reviendrais-je, si ce n'est de la messe matinale ?

— Comment ! de la messe matinale ? Voici l'heure d'y aller seulement, et j'y vais.

— Ah bien oui ! vous pouvez rester à la maison, car vous n'aurez plus de messe matinale pour aujourd'hui. Vous vous êtes oublié dans votre lit, où vous vous trouviez sans doute mieux que sur la route du bourg, par ce temps froid. Malheur à vous, si le maître le sait, car vous savez qu'il n'aime pas à voir ses domestiques manquer la messe ! Pour ce qui me regarde, vous pouvez vous rassurer : je n'en dirai rien à personne.

Et elle rentra, sans s'arrêter davantage, et Kerbrat, de son côté, continua sa route vers le bourg de Plouaret.

Quand Marianna parut devant ses maîtres, ce fut de nouvelles questions ; mais elle répondit sans hésitation et avec une assurance qui en imposa à tous.

— Je vous le répète, dit-elle, j'ai été au bourg, à la messe du matin, que j'ai entendue d'un bout à l'autre, et j'en arrive.

— Mais voyez donc l'horloge : il n'est pas encore trop tard pour partir et arriver à temps.

— La preuve que je dis la vérité, c'est que, au sortir de la messe, j'ai accompagné le prêtre qui l'a dite jusqu'à la porte de Marharit Riwal, qui est à l'agonie et vient d'être extrémisée.

Personne n'avait seulement entendu dire que Marharit Riwal fût malade.

Marianna était une servante irréprochable sous tous les rapports; aussi sa maîtresse n'insista-t-elle pas davantage et pensa qu'elle avait été trompée par le chant du coq et le clair de la lune. La pauvre fille était très-peinée des soupçons que pouvait faire naître son aventure et se demandait si elle n'avait pas rêvé; mais, avec la meilleure volonté du monde, elle ne pouvait se convaincre qu'elle n'était pas allée au bourg de Plouaret et à la chaumière de Marharit Riwal, et qu'elle n'avait pas entendu la messe. Et puis, d'ailleurs, on l'avait vue rentrer; on lui avait parlé, et elle avait répondu: ce ne pouvait donc pas être un rêve. Elle en perdait la tête et en était malade et pleurait.

Quand arriva à son tour Iann Kerbrat, revenant de la messe du matin, il apporta la nouvelle de la mort de Marharit Riwal. Elle était décédée au point du jour, un instant après avoir reçu le sacrement de l'extrême-onction, ce qui concordait parfaitement avec le récit de Marianna. Tous les soupçons tombèrent alors, et personne ne douta plus que, trompée par le clair de lune et le chant du coq, elle était partie de la maison, beaucoup trop tôt, et avait réellement assisté à une messe, mais une messe dite par un

prêtre mort et devant des assistants tous également morts, excepté elle seule.

Et tout s'expliqua ainsi aisément pour Marianna elle-même, et le silence absolu qui régnait dans l'église pendant la messe, et pourquoi elle ne reconnut personne dans cette foule, bien qu'elle fût de la paroisse et y connût presque tout le monde. D'ailleurs, on citait de nombreux exemples de cas semblables.

Alors seulement, comme cela arrive souvent, quand le danger est passé, elle eut peur, en réfléchissant à tout ce que son aventure avait de mystérieux et de surnaturel, et elle craignit que ce ne fût un avertissement du ciel lui annonçant sa mort prochaine. Mais la vieille Katel Merrien lui ayant assuré que, par sa seule présence à cette messe de morts, elle avait délivré du purgatoire toutes ces pauvres âmes condamnées à venir, chaque nuit, entendre la messe dans l'église de leur paroisse, jusqu'à ce qu'un chrétien vivant et en état de grâce y eût assisté et communié, cette pensée la rassura.

Néanmoins, dès le lendemain matin, elle alla commander une messe au curé de Plouaret à l'intention de son amie Marie Congar, qu'elle avait cru avoir reconnue parmi les morts.

Marianna Lagadec vit encore ; elle est mariée et mère de famille aujourd'hui, et habite au village

de Keraudren, non loin de Kerouazle. Celui de vous qui serait tenté de mettre en doute la véracité de ce que je viens de raconter peut la consulter, et il s'entendra confirmer tout ce que j'ai dit.

Au moment où Marie Hulo terminait son récit, un chat fit entendre des miaulements étranges au bas de la cuisine.

— Mettez dehors ce vilain animal, dit quelqu'un.

— C'est tout juste ce qu'il demande, dit Jolory, afin de courir au sabbat des chats. Je parie qu'il va se rendre tout droit au carrefour du Petit-Keranborn et de Guernaham, où tous les chats du quartier tiennent leur sabbat. Plusieurs personnes affirment l'avoir vu, Job Guenveur, par exemple, et Iouenn Ar Falc'her, et il ne fait pas beau passer par là, paraît-il, les nuits où ont lieu leurs réunions.

— A propos de sabbats de chats, dit Pipi Gouriou, voici une histoire curieuse et dont je garantis l'exactitude.

On n'a jamais bien su comment est mort Malo Kerdluz, le meunier du moulin de Kervégan, entre Plouaret et Lanvellec. Tout ce qu'on sait, c'est qu'un matin, on le trouva mort dans son lit, la figure toute lacérée et sanglante, et les yeux hors de la tête. On pensa qu'il avait été battu et

maltraité, un dimanche soir, au bourg de Lanvellec, par des gens de Ploumilliau, car il était assez querelleur de sa nature. Il se serait traîné jusqu'à son lit et y serait mort de ses blessures. Mais comment aurait-il pu aller jusqu'à chez lui avec les yeux hors de la tête? Moi, j'en sais plus long là-dessus, et voici comment les choses se sont passées :

Malo Kerdluz avait remplacé au moulin de Kervégan le vieux Iouenn Ar Bleiz. Iouenn Ar Bleiz, vous le savez bien, avait mauvaise réputation dans le pays, et passait pour être un peu sorcier. Quelques-uns prétendaient même qu'il se changeait à volonté en loup ou en chat, et assistait, sous cette dernière forme, au sabbat de chats qui se tenait sur la lande de Kervégan. Le propriétaire du moulin, sur les avis et les plaintes qui lui arrivaient de tous côtés, finit par congédier Iouenn, quoiqu'à regret, car il le craignait et redoutait sa vengeance. Et en effet, Iouenn quitta le moulin en jurant qu'il se vengerait. Malo Kerdluz prit sa place; mais il ne tarda pas à éprouver toutes sortes de désagréments et de dommages. Tout allait chaque jour de mal en pis dans son moulin. Les clients se plaignaient que leur grain était mal moulu, la farine mélangée de gravier, et enfin qu'il prélevait un droit excessif sur leurs sacs; et les plaintes n'amenant aucun bon résultat, on

finissait par porter son grain à un autre moulin. Et pourtant Malo était un excellent meunier et un parfait honnête homme, de l'avis de tout le monde et malgré le dicton connu :

Ar meliner, laër ar bleud
A vezo krouget dre he veud,
Ha mar na ve ket krouget mad,
A vô krouget dre he viz troad (1).

Que signifiait donc tout cela ? Le pauvre Malo en perdait la tête. La nuit, quand il était couché, un vacarme épouvantable se faisait entendre dans le moulin ; on aurait dit que tout était remué, déplacé, bouleversé, brisé, broyé, et pourtant, quand venait le jour, on pouvait voir que tout était en place et intact. D'autres fois, la vanne tombait d'elle-même, l'eau cessait de couler sur la roue, et la meule s'arrêtait tout court. Malo sortait précipitamment, en jurant, et ne voyait personne. Il relevait la vanne et l'affermissait avec

(1) Le meunier, voleur de farine, — par le pouce pendu sera ; — s'il n'est bien pendu de la sorte, — par l'orteil on l'accrochera.

Voir dans l'excellent recueil de L. Sauvé, — *Lavarou Koz Breiz-Izel, Proverbes et dictons de la Basse-Bretagne*, Paris, H. Champion, — plusieurs autres dictons relatifs aux meuniers.

soin ; mais, à peine était-il rentré, qu'elle retombait, et la roue s'arrêtait encore. Enfin, le pauvre homme ne savait à quel saint se vouer, et il s'adonna à la boisson et négligea tout à fait son moulin, lui si rangé et si laborieux jusque-là. Il soupçonnait bien Iouenn Ar Bleiz de n'être pas étranger à ce qui se passait ; mais comment se soustraire à son influence ? Il alla enfin à Louargat, au pied du Ménez-Bré, consulter Tugdual Mêlo, qui avait une grande réputation de sorcier dans tout le pays, grâce à un *Agrippa* qu'il possédait. L'Agrippa, d'après le rapport de plusieurs personnes, qui avaient eu recours à la science de Mêlo, était attaché à une poutre par une forte chaîne de fer, et, quand on le consultait, il se démenait et se débattait comme un diable qu'on aspergerait d'eau bénite, et il fallait lui livrer un terrible combat et prononcer certaines formules magiques pour le dompter et en obtenir les réponses voulues.

Tugdual Mêlo consulta son Agrippa, qui lui répondit, après un long et bruyant combat, que le moulin de Kervégan avait été ensorcelé par Iouenn Ar Bleiz, et que, pour détruire le charme, il fallait lever la seconde meule, celle qui est immobile, quand le moulin moud, et l'on trouverait dessous un morceau de la clavicule d'un sorcier qui avait habité, il y avait plus de

cinq cents ans, sur la montagne de Bré. On devait prendre ce fragment d'os, le brûler et en jeter les cendres au vent, loin, bien loin du moulin.

Malo suivit de point en point les instructions du sorcier, et, à partir de ce moment, tout alla un peu mieux au moulin de Kervégan.

Mais les choses ne devaient pas en rester là.

Un soir que je revenais assez tard de Lanvellec à Plouaret, je rencontrai Malo, armé de sa vieille carabine et revenant de guetter un loup qui avait enlevé plusieurs brebis dans les fermes des environs. Nous fîmes route ensemble ; mais bientôt nous entrâmes dans un cabaret, au bord de la route, où nous nous attardâmes à boire du cidre, et, au départ, nous étions joliment émus, Malo surtout. La nuit était sombre. Comme nous descendions la côte par le chemin creux qui mène à l'étang de Kervégan, nous entendîmes un vacarme effroyable sur nos têtes, et vîmes des lumières qui se déplaçaient, passant d'un buisson à l'autre, montant sur les arbres et semblant se poursuivre de branche en branche. Nous nous arrêtâmes.

— C'est un sabbat de diables, dit Malo.

— C'est tout au plus un sabbat de chats, répondis-je.

— Eh bien ! reprit Malo, diables ou chats, il n'importe ; ma carabine est chargée, et nous allons

bien voir si le plomb s'aplatira sur la peau de ces fils de l'enfer.

Et il ajusta et tira. Alors ce furent des cris épouvantables et tels que je n'en ai jamais entendus de ma vie. C'était comme des imprécations et des menaces de vengeance.

— Il paraît que le coup a porté, dit Malo ; allons voir.

Et ayant grimpé sur le talus, nous vîmes, au pied d'un arbre, un énorme chat noir qui se débattait dans les convulsions de l'agonie, en roulant des yeux menaçants et brillants comme braise, et nous crûmes l'entendre dire : « Malheur à toi, Malo Kerdluz, malheur à toi, car je serai vengé ! »

Malo acheva le matou à coups de crosse de fusil, le mit dans sa carnassière, et nous continuâmes notre route.

Quand nous arrivâmes au moulin, la femme de Malo lui fit quelques reproches de rentrer si tard et ivre, ou peu s'en fallait.

— Allons, Jeanne, dit Malo, ne grondez pas ainsi ; voyez le beau gibier que je vous rapporte.

Et, tirant le chat de sa carnassière, il le lui présenta.

— Un chat !... J'aurais mieux aimé un lièvre, dit Jeanne, avec une moue.

— Un chat ! reprit Malo ; mais c'est le diable

lui-méme que ce matou noir. Si vous l'aviez entendu, au moment de mourir !... C'est peut-être aussi Iouenn Bleiz, qui se change à volonté en différentes sortes d'animaux, assure-t-on. Dans tous les cas, apporte-nous à chacun une bonne écuellée de cidre.

Et il jeta le chat mort dans un coin.

Au même moment, le chat du moulin, un grand matou tigré, sauta d'un bond sur la table, en poussant un miaulement effrayant. Son dos se voûta, sa queue se raidit, son poil se hérissa, et ses yeux lancèrent des flammes. La meunière prit son balai pour le chasser ; mais il sauta sur le bahut de chêne et dit :

— *Marw è Raoul ! — Raoul est mort !* Tu as tué Raoul, notre roi ; malheur à toi, Malo Kerdluz !

Et aussitôt il disparut, et on ne le revit pas de deux jours.

Nous étions étonnés et effrayés d'avoir compris ses menaces, comme si un homme avait parlé.

Je partis, après avoir vidé mon écuelle, un peu impressionné de tout ce que j'avais vu et entendu, et n'en augurant rien de bon pour Malo.

Quinze jours plus tard, passant par Kervégan, j'entrai au moulin, et j'appris que le pauvre Malo était mort et enterré. Voici ce que me raconta sa femme :

Ausitôt après mon départ, Malo était monté à son cabinet, près de la meule, et s'était couché. Tôt après, une véritable armée de chats monta à l'assaut du moulin, avec un vacarme épouvantable. Le gros de l'armée se tenait sur le toit; plusieurs avaient pénétré dans l'intérieur, par une lucarne restée ouverte, et même par la cheminée. C'était effrayant les cris qu'ils faisaient entendre. Ce n'étaient certainement pas des cris ni des miaulement de chats. Tout à coup, Malo poussa un cri aigu et appela au secours. Jeanne, qui couchait en bas, avec ses enfants, se leva et monta. Quel horrible spectacle s'offrit à ses yeux, la pauvre femme ! Elle trouva son mari tout sanglant, la figure lacérée et les yeux arrachés de leurs orbites ! Il mourut dans la journée, au milieu de souffrances atroces, délirant et répétant sans cesse : « Le chat noir !... Iouenn Ar Bleiz !... »

Le vacarme avait cessé ; tous les chats étaient partis, et le matou noir tué par Malo avait aussi disparu.

Quand on enleva le corps de Malo de son lit, pour le mettre dans sa bière, le chat du moulin, qui avait disparu depuis deux jours, se trouvait là. Et quand la bière fut clouée, il sauta dessus, fit entendre un affreux miaulement, comme un cri de joie féroce, puis sortit par la fenêtre. Et pendant tout le trajet du moulin au bourg de Lan-

vellec, il suivait la charrette sur laquelle était placé le cercueil, de buisson en buisson, d'arbre en arbre, et répondait aux chants funèbres par des miaulements et des gambades ironiques. Et quand on descendit le pauvre Malo dans le trou de terre, il était encore dans le vieil if du cimetière, ricanant et grimaçant au-dessus de la fosse. Tout le monde le remarqua bien ; mais personne ne soupçonnait la vérité, et l'on pensa même généralement que le chat regrettait tant son maître, qu'il l'avait suivi jusqu'à sa dernière demeure.

La cérémonie terminée, il disparut, et on ne le revit plus au moulin de Kervégan.

Voilà ce que la pauvre Jeanne me conta en pleurant. Et ne vous semble-t-il pas évident que Malo Kerdluz avait été tué par son chat, aidé des autres chats du quartier, pour venger la mort de leur roi Raoul ? Pour moi, je n'en puis douter, après ce récit et tout ce que je vis et entendis, la nuit où Malo tua d'un coup de fusil le vilain matou noir que vous savez, près de l'étang de Kervégan.

— Votre histoire est effrayante, Pipi Gouriou, dit la cuisinière, et j'aurais voulu ne l'avoir point entendue, car désormais je ne pourrai plus voir un chat sans songer à la mort tragique de Malo Kerdluz.

La veillée se termina par le *gwerz* suivant, que chanta Jeannette Kérival, tout en tournant son rouet :

LES DANSEURS PUNIS (1).

CHRÉTIENS, répandez des larmes et déplorez avec moi un grand malheur causé par nos péchés : Dieu punit tôt ou tard les pécheurs.

Et vous surtout, folle jeunesse, que cet exemple vous profite ; menez une vie plus dévote et moins désordonnée, et évitez avec soin la danse.

Combien ne voit-on pas de jeunes gens (tous les jours vous pouvez vous en assurer) qui recherchent partout la danse et y dépensent follement jusqu'à leur dernier denier ?

Ah ! qu'ils feraient mieux de les employer à soulager leurs pères et leurs mères, restés dans leurs pauvres chaumières, et qui y meurent peut-être de faim !

(1) Cette pièce est traduite littéralement d'un *gwerz* en couplets de quatre vers de huit syllabes, imprimé sur feuille volante, chez Lédan, à Morlaix. J'ai conservé dans ma traduction la séparation des couplets.

Vous trouverez ici, jeunesse aveugle et présomptueuse, folle de danses et de plaisirs, un terrible exemple des châtiments réservés aux danseurs.

Fuyez donc la danse et les coupables ébats ; fréquentez les offices divins ; vivez dans la crainte de Dieu, et ne négligez pas les sacrements.

Folles jeunes filles qui ne travaillez qu'à plaire et à orner vos corps, quand vous regarderez votre miroir, songez qu'un précipice est derrière.

La danse, chrétiens, je vous le dis en vérité, est cause que plusieurs de nos frères souffrent sous nos pieds des tourments inouïs, privés des joies du ciel.

Approchez tous, jeunes et vieux, approchez et réfléchissez bien aux peines, aux tourments et à l'affliction si grande

Qui ont frappé ces malheureux, au nombre de trente-deux, dans le mois d'août dernier, le jour de l'Assomption.

Le curé, bon et gracieux, plein d'humilité et de dévoûment, devait aller, sans délai, porter le bon Dieu à un agonisant.

Il lui fallait traverser une place où se tenaient

les danses, en portant le Roi des saints, Jésus-Christ, notre Sauveur.

Les gens misérables et impies ne voulurent pas interrompre leurs danses pour entendre dire que le curé allait passer, portant le Saint-Sacrement.

Alors des spectateurs leur parlèrent de la sorte : « Cessez de danser, jeunes insensés, et adorez votre Dieu ».

Dans leur aveuglement, ils frappèrent ceux qui leur parlaient si sagement, ceux qui leur conseillaient d'interrompre leurs danses et de se prosterner devant le Dieu crucifié.

Ils crachèrent même à la figure du prêtre qui portait le Saint-Sacrement et l'accablèrent d'injures, devant Jésus qui était présent.

Ici notre Père tout-puissant nous donne clairement à entendre que c'est lui qui commande et qui est le maître de tout ce qui existe sur la terre et dans le ciel.

En un instant, ils se virent tous changés en des spectres effrayants, et durant trois mois ils conservèrent cette forme, pour nous fournir un exemple terrible.

Leurs parents allèrent, vers le soir, à la re-

cherche de leurs enfants : quand ils arrivèrent sur le lieu de l'assemblée, ils ne les reconnurent pas.

Ils étaient noirs comme des corbeaux, ou encore comme des cheminées pleines de suie, méconnaissables à chacun, n'étaient leurs habits.

Leurs pères et leurs mères, désolés de voir leurs enfants dans une aussi triste situation, firent dire des messes pour eux, dès le lendemain matin, afin d'obtenir leur délivrance ;

Pour prier les saints et les anges et la sainte Vierge Marie d'intercéder pour eux auprès de Dieu, afin qu'il voulût bien leur pardonner.

Tout le peuple en prière, à la vue de leur terrible châtiment, accourait en foule de tous côtés, comme une procession ;

Et le bon curé, de son côté, les accompagnait aussi et priait Dieu de vouloir bien les délivrer d'un tel supplice.

Quand on fut à l'élévation, — comprenez ceci, chrétiens, — le jour de la fête de l'Assomption, — écoutez bien, chrétiens, —

La terre trembla d'une manière effrayante ; elle s'entrouvrit même, engloutit les coupables dans ses abîmes et se referma sur eux.

Tous ceux qui étaient présents et qui avaient été témoins de leur supplice se prosternèrent à terre, l'âme navrée de douleur,

Pour demander leur pardon à Dieu, pour le prier de vouloir bien se montrer miséricordieux et recevoir leurs pauvres âmes dans son paradis.

Hommes libertins et lubriques, réfléchissez à ceci, et songez au pouvoir de notre divin Maître sur nous tous tant que nous sommes.

Dieu punit, dans sa justice, les pécheurs obstinés : tremblez devant la justice de Dieu, et amendez-vous, chrétiens.

Enfin, jeunes gens, je vous en supplie par la mort de notre Sauveur, obéissez à notre sainte mère l'Église, et sauvez vos âmes,

Afin que nous ayons tous le bonheur de nous revoir un jour ensemble, dans les joies éternelles, dans le palais de la sainte Trinité ! »

Dix heures sonnèrent. C'était le moment ordinaire de clore la veillée, chacun s'en fut coucher ; et plus d'un dut rêver, cette nuit, de revenants et de fantômes.

L'Agrippa dont il est question plus haut est Cornélius Agrippa de Nettesheim, qui naquit à Cologne en 1481, et mourut à

l'hôpital de Grenoble en 1535, après une vie très-aventureuse et très-accidentée. Il professa tour à tour les langues, la médecine, la théologie, les sciences occultes et la magie, à Dole, à Londres, à Cologne, à Pise, à Pavie, à Genève, à Lyon, à Anvers, et publia de nombreux ouvrages et traités dans ces différentes branches des sciences. Le seul qui ne soit pas tout à fait oublié aujourd'hui est son traité *De Philosophiâ ocultâ,* qui lui a valu une grande réputation de sorcier dans le peuple. J'ignore comment son nom a pu devenir si populaire en Basse-Bretagne, où je l'ai rencontré très-souvent, surtout dans les arrondissements de Lannion et de Guingamp. L'homme qui possède un Agrippa, dans nos campagnes, est respecté et surtout redouté dans sa commune et aux environs, et l'on vient le consulter de loin. On se le montre au doigt d'un air mystérieux, et plus d'une fois, dans les foires et les pardons, on m'a signalé un vieillard pensif, à l'œil vif et intelligent, au teint hâlé, ordinairement solitaire dans la foule, et duquel on s'écartait quand il passait. « Celui-là a un Agrippa ! » me disait-on à l'oreille.

L'idée que nos paysans bretons se font de l'Agrippa est des plus étranges. Je les ai maintes fois interrogés à ce sujet, et voici à peu près tout ce que j'ai pu en tirer.

Le grand Mêlo (*Mêlo-vraz*), de Louargat, au pied de la montagne de Bré, avait, dit-on, un Agrippa, et on venait le consulter de fort loin. Une personne de Plouaret, nommée Le Talec, qui l'avait été trouver, vers 1836, m'a raconté ce qui suit sur sa visite :

« L'Agrippa est une terrible chose, et, entre nous, je crois bien que c'est le diable lui-même, et que Mêlo lui avait vendu son âme. Il faut, à chaque fois qu'on le consulte, lui livrer combat et le vaincre, avant qu'il consente à travailler, c'est-à-dire à répondre aux questions qu'on lui adresse. Quand j'arrivai à Louargat, j'exposai à Mêlo le sujet de ma visite. Il me dit :

« C'est difficile, ce que vous me demandez là, et il me faudra combattre ferme. Mon Agrippa, depuis quelque temps, n'est pas

commode du tout. Mais, n'importe, vous obtiendrez ce que vous désirez. Attendez-moi là ; je vais le consulter.

« Il mit bas sa veste et entra dans un cabinet, à côté de la pièce où je me tenais. Aussitôt, j'entendis un vacarme d'enfer : des cris, des coups de bâton, des bruits de chaînes. L'Agrippa, attaché par une chaîne de fer à une poutre, bondissait sous les coups et se démenait comme un démon, et Mêlo criait, tempêtait, jurait et frappait toujours. Au bout de près d'une demi-heure de ce manège, Mêlo sortit du cabinet, couvert de sueur, haletant, et me dit :

« — Le combat a été rude ; mais, j'ai fini par avoir la réponse.

« Et il me la fit connaître, et les choses se passèrent comme il me le dit. »

Quelquefois le sorcier, pris de remords et effrayé à la pensée de l'autre monde, veut se défaire de son Agrippa. Mais cela n'est pas chose facile, car l'Agrippa et son possesseur sont liés par un pacte terrible et dont il faut remplir scrupuleusement toutes les conditions. On m'a raconté de Kaour Mengam, de Saint-Michel-en-Grève, qui avait aussi un Agrippa, qu'il le jeta au feu, sur le conseil de son curé. Mais il ne brûlait pas, bien que Kaour eût pris la précaution de l'arroser d'huile et d'entasser sur lui un grand tas de bois. Il tenta l'épreuve à plusieurs reprises, et toujours en vain. Voyant cela, une nuit, il mit son Agrippa dans un bateau, sortit de la baie et, arrivé en pleine mer, il l'y précipita et s'en revint ensuite, croyant en être délivré. Mais, comme il mettait pied à terre, il l'aperçut sur le rivage, qui agitait bruyamment ses feuillets et semblait le narguer. Kaour était bien malheureux de ne pouvoir se défaire d'un tel compagnon. Enfin, un jour, ils disparurent l'un et l'autre, et l'on n'a jamais pu savoir ce qu'ils sont devenus. »

J'ai trouvé dans les archives du département du Finistère une sentence prononcée, en 1660, par la cour royale de Quimperlé, après procédure criminelle, contre Philippe-Emmanuel de Kerlec'h, seigneur de Quistinic, dans laquelle je relève le passage suivant :

« ... Comme aussi requérons que les livres d'Agrippa intitulés : « *Oculta philosophia*, le manuscrit intitulé : *Clavicula Salomonis*, « et autres escripts et chiffres trouvés en la maison de Querguiomarc'h, paroisse de Querrien, où demeurait ledict de « Quistinic, et mentionnés au procès-verbal de descente, soient « bruslés en nostre présence, attendu que la lecture de tels « livres et escripts est deffandue et prohibée par les saints canons, et de plus, crainte qu'ils ne tomberoient entre les mains « de personnes qui en pourroient mal user. »

FIN DU DEUXIÈME VOLUME



ADDITIONS ET CORRECTIONS

La légende de *Jésus-Christ et le bon Larron* (page 137 de notre 1er volume) semble dériver, directement ou indirectement, des évangiles apocryphes. On lit, en effet, dans l'*Évangile de l'Enfance*, chapitre XXIII : « Ils arrivèrent ensuite à un endroit infesté de voleurs, et comme ils se préparaient à le traverser pendant la nuit, voici que tout d'un coup ils aperçurent deux voleurs qui étaient endormis, et près d'eux ils virent une foule d'autres voleurs qui étaient les camarades de ces gens et qui étaient aussi plongés dans le sommeil. Ces deux voleurs se nommaient Titus et Dumachus, et le premier dit à l'autre : « Je te prie de laisser ces voyageurs aller en paix, de peur « que nos compagnons ne les aperçoivent. » Dumachus s'y refusant, Titus lui dit : « Reçois de moi quarante drachmes, et « prends une ceinture pour gage. » Et il la lui présentait en même temps, le priant de ne pas appeler et de ne pas donner l'alarme. Marie, voyant ce voleur si bien disposé à leur rendre service, lui dit : « Que Dieu te soutienne de sa main droite, « et qu'il t'accorde la rémission de tes péchés. » Et le Seigneur Jésus dit à Marie : « Dans trente ans, ô ma mère, les Juifs me « crucifieront, à Jérusalem, et ces deux voleurs seront mis en « croix à mes côtés, Titus à ma droite et Dumachus à ma gau- « che, et ce jour-là Titus, me précédera dans le paradis. » Et lorsqu'il eut ainsi parlé, sa mère lui répondit : « Que Dieu « détourne de toi de semblables choses, ô mon fils ! » Et ils allèrent ensemble vers une ville des idoles, et comme ils en approchaient, elle fut changée en un tas de sable. »

Dans le chapitre XVII du même évangile, on voit une femme qui, étant allée se laver au fleuve, est possédée par l'esprit mau-

vais, qui s'est jeté sur elle, sous la forme d'un serpent, s'enlaçant autour de son ventre, et la tourmente chaque nuit. Cette femme ayant vu Marie et le Seigneur, qu'elle portait contre son sein, pria Marie de lui permettre de porter et d'embrasser son enfant. Marie y consentit, et aussitôt Satan l'abandonna et s'enfuit.

« Le lendemain, cette même femme prit une eau parfumée pour laver l'enfant Jésus, et, quand elle l'eut lavé, elle garda cette eau. Et il y avait là une jeune fille dont le corps était couvert d'une lèpre blanche, et elle se lava de cette eau et fut immédiatement guérie. »

Enfin, on lit dans l'évangile de Nicodème, chapitre x : « ... Un des larrons qui étaient crucifiés, nommé Gestas, dit à Jésus : « Si tu es le Christ, délivre-toi, ainsi que nous. » Dismas (l'autre larron) le réprimanda, disant : « N'as-tu pas crainte de « Dieu, toi qui es de ceux contre lesquels la condamnation a « été rendue ? Nous recevons le juste châtiment de ce que nous « avons commis ; mais lui, il n'a rien fait de mal. » Et lorsqu'il eut repris son compagnon, il dit à Jésus : « Souviens-toi de « moi, Seigneur, dans ton royaume. » Et Jésus lui répondit : « En vérité, je te le dis, tu seras avec moi aujourd'hui en « paradis. »

Comme on le voit, on n'est pas d'accord sur les noms des deux larrons. Dans les *Collectanea*, vulgairement attribués à Bède, on les appelle encore Matha et Joca ; et dans une histoire de Jésus-Christ qui a été écrite en persan par le jésuite Jérôme Xavier, que les Elzévirs ont imprimée en 1639, ils sont désignés sous les noms de Lustin et Vissimus. Selon les légendaires crédules du moyen-âge, ce fut celui des larrons sur lequel porta l'ombre du corps du Sauveur qui se convertit. Le cardinal Pierre Damien, mort en 1072, attribue sa conversion à une prière de la Vierge, qui reconnut en lui un de ceux entre les mains desquels elle était tombée en allant en Égypte.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME

CINQUIÈME PARTIE

LES ERMITES, LES MOINES, LES BRIGANDS, LES SAINTS ET LES PAPES

SIXIÈME PARTIE

DIABLERIES, REVENANTS ET DAMNÉS

SEPTIÈME PARTIE

RÉCITS DIVERS



Achevé d'imprimer le 16 Octobre 1881

par G. Jacob, imprimeur à Orléans

pour Maisonneuve et Cie

libraires-éditeurs

à Paris.





